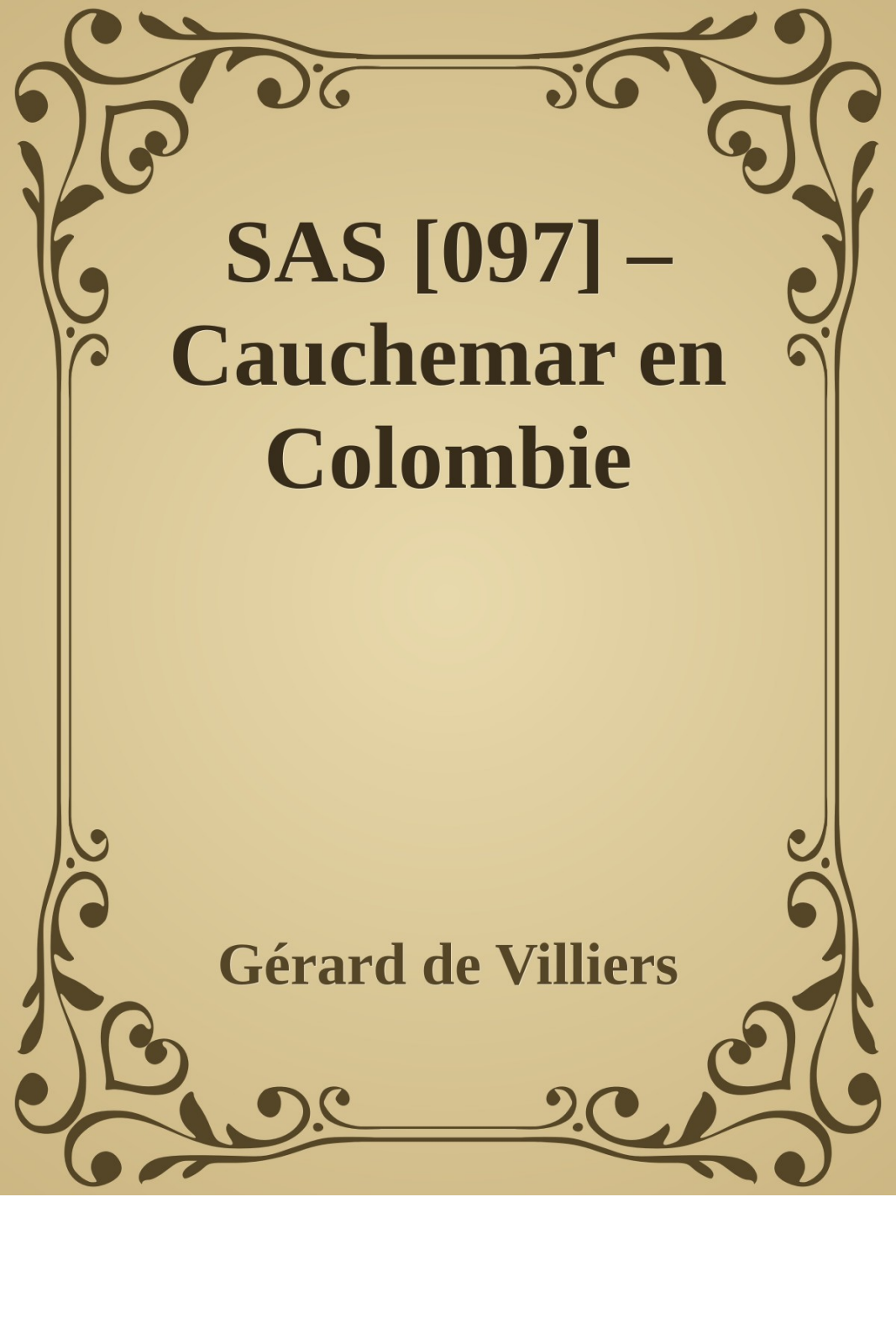


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

SAS [097] – Cauchemar en Colombie

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CAUCHEMAR EN COLOMBIE

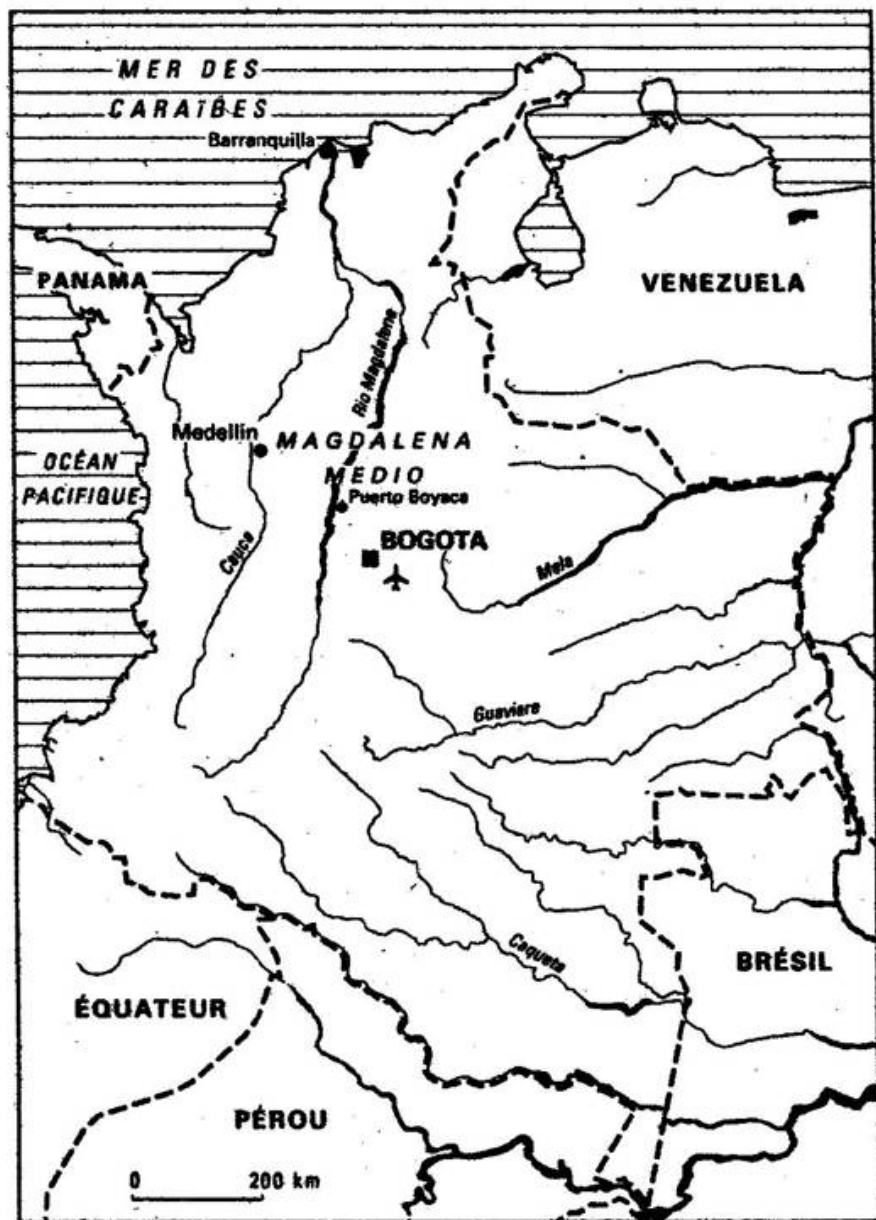
GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S. - 97

CAUCHEMAR EN
COLOMBIE

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS



CHAPITRE PREMIER

Felipe Ocampo mit environ dix secondes pour franchir les cent soixante mètres séparant du sol le 48^e étage de la tour Colpatria, le plus haut building de Bogota. Son corps s'écrasa sur le trottoir ouest de la « Septima », une des avenues les plus animées de la capitale colombienne, et resta disloqué, au milieu d'une mare de sang. Sa chute avait été avidement suivie par un homme au visage empâté avec une mèche sur le front à la Hitler et un menton en galoche. Installé sur la banquette arrière d'une Chevrolet Blazer blanche aux glaces teintées, arrêtée quelques mètres plus loin au coin de la calle 25, il n'avait pas perdu un mètre de la dégringolade vertigineuse. Ses yeux enfoncés illuminés d'une joie mauvaise, Pedro Garcia Velasquez éclata d'un rire joyeux. La fenêtre d'où était tombé Felipe Ocampo venait de se refermer. Le bruit de la circulation avait recouvert ses hurlements, ce qui fait que personne n'avait surveillé sa chute.

— *Muy bien !* murmura-t-il.

Les badauds levaient la tête, cherchant à déterminer d'où s'était précipité le suicidé. Ils ne virent que l'immense façade blanche de la Colpatria, sans une seule baie ouverte.

Des passants commençaient à s'attrouper autour du cadavre. Certains conducteurs abandonnèrent même leur voiture au milieu de la Septima, provoquant un embouteillage monstre. Personne ne prêta attention à la Blazer blanche dont les glaces teintées dissimulaient les passagers, ni aux véhicules qui l'encadraient.

Une jeune femme, dont les longs cheveux noirs réunis en natte descendaient presque jusqu'aux reins, assise dans le véhicule à côté de Pedro Garcia Velasquez, éclata brutalement en sanglots, la tête dans ses mains, les épaules secouées de spasmes nerveux. Le visage empâté de son voisin se crispa instantanément sous l'emprise d'une fureur aveugle. Saisissant violemment la natte, il tira en arrière la tête de la jeune femme, la forçant à regarder le corps écrasé sur le bitume ; de petites rigoles de sang commençaient à faire leur chemin vers le caniveau, suintant de sous la chair broyée.

— Regarde-le, ce *carajo*⁽¹⁾, il croyait qu'il pouvait te baiser...

Melinda Avila ne répondit pas, fermant les yeux pour fuir l'horrible spectacle. Fou de rage, Pedro Garcia Velasquez lui envoya un coup de coude dans les côtes, qui lui coupa le souffle.

— Regarde ! *cochina*⁽²⁾, regarde ! Il ne baisera plus jamais personne... ce *maricon*⁽³⁾, ce petit con de fils à papa...

— Je n'ai rien fait avec lui, dit-elle d'une voix blanche.

Pedro Garcia Velasquez, né dans un taudis des *populaciones* d'Aranjuez, un des bidonvilles accrochés aux collines cernant Medellin, haïssait l'oligarchie et la jeunesse dorée. À quatorze ans, pour survivre, il déroba des pierres tombales pour les revendre à des marbriers peu scrupuleux. À seize, il avait commis son premier meurtre, poignardant un automobiliste qui refusait de se laisser voler sa voiture... Pedro avait fêté ça en s'achetant une télévision et en s'offrant la plus belle pute du quartier. Bien des meurtres plus tard, il avait découvert l'argent que la cocaïne pouvait faire gagner... Il suffisait d'aller chercher, au Pérou ou en Bolivie, la *pasta* et de transformer celle-ci en chlorhydrate de cocaïne avant de l'expédier sur le Mexique ou les USA...

Certes, il y avait des risques : d'abord une concurrence féroce, ensuite la police colombienne et la DEA⁽⁴⁾ américaine. Pour réussir, Pedro avait décidé d'appliquer un principe très simple : *Plomo o plata*, du plomb ou de l'argent. On achetait les concurrents, les policiers, les soldats, les juges, les douaniers, les passeurs. Ceux qui refusaient de se laisser corrompre, on les tuait. Au début, Pedro Garcia Velasquez n'hésitait pas à payer de sa personne. Il ne se souvenait même plus du nombre de gens qu'il avait tués. Pas plus qu'un boucher ne sait combien de porcs il a égorgés. Il faisait ça mécaniquement, comme on se rase. Mais depuis son ascension foudroyante, il avait des centaines de *sicarios*⁽⁵⁾ obéissant au doigt et à l'œil. Il ne se déplaçait que pour régler des comptes personnels. Comme ce Felipe Ocampo, qui s'était permis de draguer sa maîtresse en titre. Là, il avait tenu à assister à sa mort. Et aussi à ce que cette salope de Melinda soit présente. Qu'elle n'ait plus jamais envie de recommencer... Celle-ci, la tête sur la poitrine, sanglotait silencieusement.

Une heure plus tôt, lorsque Pedro avait surgi sans prévenir dans son appartement, Melinda avait été étonnée. Le *narco* passait le plus clair de son temps à Medellin, « sa » ville, et dans le Magdalena Medio où se trouvaient son hacienda et ses bases secrètes. Il venait assez rarement à Bogota où il avait pourtant des affaires. La plupart du temps pour la voir. Mais il la prévenait. Cette fois-ci, il avait prétexté un déplacement d'affaires impromptu pour expliquer cette visite surprise. Il avait été charmant, lui proposant seulement de faire un tour en ville. Puis la Blazer s'était arrêtée en face du building Colpatria et il lui avait dit :

— Regarde bien les fenêtres de mon bureau au 48^e, *querida*.

L'une d'elles s'était ouverte et Melinda avait distingué une silhouette, un homme en train de se débattre désespérément contre trois autres qui le poussaient dans le vide... Et elle avait reconnu Felipe Ocampo.

Pedro Garcia Velasquez sortit de sa poche une énorme liasse de billets de cent dollars, en détacha cinq et les tendit à l'homme assis à côté du chauffeur.

— Va donner ça à Arbolito et dis-lui que je suis très content. *Estaba muy bien...*

— *Con mucho gusto, señor Pedro*, lança le garde du corps d'une voix frémissante de soumission.

Il prit les billets et sauta à terre, claquant la portière derrière lui. Le battant se referma avec le bruit d'une chambre forte. Toute la Blazer était blindée, y compris le plancher. Même les pneus renforcés étaient à l'épreuve des balles... Les glaces avaient cinq centimètres d'épaisseur et des caches pour des armes étaient aménagées partout.

La Blazer était encadrée, à l'avant et à l'arrière, par deux Toyota Land Cruiser bourrées de *sicarios* armés jusqu'aux dents de pistolets-mitrailleurs, de fusils d'assaut et même de grenades. Quatre motards montés sur des BMW assuraient la couverture latérale, équipés seulement de pistolets. Tous reliés les uns aux autres par radio...

Dans le lointain, on entendit le hurlement d'une ambulance. On ne voyait plus que les jambes du cadavre de Felipe Ocampo, un passant ayant jeté sa veste sur lui. Vengé, Pedro Garcia Velasquez se sentait d'humeur magnanime. Il tapota la cuisse de sa maîtresse et proposa d'une voix enjouée :

— *Querida*, veux-tu aller voir les boutiques du *Tequendama* ?

Melinda Avila tourna vers lui des yeux rougis de larmes, une flamme de haine au fond de ses prunelles noires.

— *No, gracias*.

Pedro haussa les épaules. Maintenant son ego reprenait le dessus balayant sa rage.

Le mois précédent, le magazine américain *Fortune* l'avait cité dans sa liste des hommes les plus riches du monde à la quinzième place, avec plus de deux milliards et demi de dollars. Une richesse entièrement constituée grâce au trafic de cocaïne. Seule conséquence fâcheuse de ses activités criminelles, il ne pouvait mettre le pied hors de Colombie, sous peine d'être arrêté sur-le-champ. Tous les pays civilisés le recherchaient et, aux États-Unis, il était certain d'être condamné à deux ou trois cents ans de prison... Alors, pour se distraire, il s'était lancé dans l'élevage. Les bureaux de la « *Compania Agraria del Magdalena Medio* », qui occupaient le 48^e étage de la tour Colpatria, géraient le bétail de ses innombrables *fincas*⁽⁶⁾, grâce à des programmes informatiques ultra-sophistiqués.

Une ambulance suivie d'une voiture de police s'arrêta à quelques mètres de la Blazer. Plusieurs policiers mirent pied à terre. Ils jetèrent un coup d'œil sur le petit convoi, puis détournèrent pudiquement les yeux. Une telle protection révélait quelque'un d'important. Si c'était un

narcotraficante, il était sûrement mieux armé qu'eux et protégé par leurs supérieurs. Un mois plus tôt, on avait arrêté puis révoqué le chef de la police colombienne pour intelligence avec les trafiquants.

Pedro Garcia Velasquez leva la tête vers le sommet de la tour. Certain qu'aucun témoin ne se présenterait... Tout le monde savait que les bureaux du 48^e lui appartenaient... Et personne n'avait envie de se suicider. Sauf le malheureux qui avait mis de toute évidence fin à ses jours en se jetant du haut de la tour...

Un hélico bleu et blanc qui tournait au-dessus de la ville fut brutalement absorbé par un gros cumulus blanc enveloppant du même coup le sanctuaire de Montserrat, juché sur la montagne qui dominait Bogota à plus de 3 000 mètres. Les nuages s'effiloçaient autour des gratte-ciel du centre et la pluie se mit à tomber, lavant le sang répandu sur le trottoir. À Bogota, le temps changeait très vite et il pleuvait la plupart du temps. L'hélico appartenait à Pedro Garcia Velasquez, il était venu avec de Medellin et devait le retrouver dans la propriété d'un de ses amis sur l'auto-pista del Norte, à la sortie de Bogota.

Son regard revint à Melinda, suivant la ligne de sa poitrine sous le chandail, puis les longues cuisses moulées de cuir noir. Ce qui provoqua chez lui une brusque flambée de désir. Posant une main possessive sur le haut de sa jambe presque à la hauteur du sexe, il lui dit à voix basse :

— Il ne faut plus jamais que tu recommences, sinon je me fâcherai... contre toi.

— Je n'ai rien fait, répéta la jeune femme d'une voix blanche.

Tout en maudissant sa lâcheté. Elle sentait encore le sexe raidi de Felipe Ocampo l'envahir d'un coup, brûlant, pressant, jaillissant de toute la force de ses trente ans. Elle connaissait Felipe depuis des années. Tous les deux, ils faisaient partie de la jeunesse dorée colombienne, leurs parents possédaient des plantations de café, des *fincas* immenses et ils n'avaient jamais manqué de rien. Melinda avait fait ses études de droit à Bogota, puis aux USA. Pour devenir avocate justement dans un cabinet qui avait comme clients les *narcotraficantes* du Cartel de Medellin... C'est là qu'elle avait rencontré Pedro Garcia Velasquez. Dans un meeting avec des propriétaires désireux de lui vendre des terres.

Avec sa haute taille, son allure racée, ses longs ongles rouges, sa croupe bombée et ses yeux de biche, Melinda était une beauté. Le *narco* en était tombé fou amoureux... Lui, pataud, empâté, vulgaire, ne savait comment s'y prendre avec les femmes. Mais jamais Melinda n'avait dû affronter un tel acharnement. Avant qu'elle accepte de déjeuner avec lui, Pedro avait appelé des dizaines de fois, lui envoyant tous les jours des roses, des orchidées inoubliables de beauté, des messages lui répétant qu'il ne voulait plus d'autre femme qu'elle.

Melinda savait qu'il était marié et que son épouse était installée ou plutôt séquestrée dans une de ses innombrables *fincas*...

C'est son patron, inquiet à l'idée de perdre un client qui faisait pratiquement vivre le cabinet, qui avait demandé à Melinda d'accepter au moins un déjeuner... Et là, tout avait basculé...

Pedro Garcia Velasquez était venu la chercher en hélicoptère et l'avait directement emmenée dans une de ses propriétés où ils avaient déjeuné au rythme d'un orchestre de Mariachis venu spécialement du Mexique... Pedro était fou de tout ce qui était mexicain. À tel point que ses amis l'avaient surnommé « El Mexicano ». Après le *tinto*⁽⁷⁾, El Mexicano avait pris Melinda par la main et l'avait conduite devant un objet recouvert d'une bâche. Solennellement, il l'avait ôtée et la jeune femme avait découvert, ébahie, une superbe calèche.

— Je sais que tu en fais collection, avait-il dit. Désormais, je vais t'offrir toutes celles que je trouverai.

Il avait tenu parole. En trois mois, Melinda Avila avait reçu une demi-douzaine de calèches, toutes plus inouïes les unes que les autres. Achetées en Colombie, en Angleterre ou aux États-Unis... Melinda en trouvait une nouvelle chaque fois qu'elle allait en week-end dans la *finca* de ses parents, dans la *sabana* de Bogota, le plateau entourant la capitale. Et la pression continuait... Elle avait dîné deux fois avec Pedro Garcia Velasquez, dans les meilleurs restaurants de Bogota. Une fois, il était arrivé avec une centaine de gardes du corps, à l'improviste et avait annoncé :

— Tous ceux qui sont dans ce restaurant doivent partir. S'ils restent, ils sont mes invités, mais ils ne partiront qu'après moi...

Personne n'avait osé bouger. Le *narco* avait commandé des magnums de Moët & Chandon pour tout le monde. La police qui ne pouvait ignorer ce déploiement de force n'était apparue qu'une heure après le départ de El Mexicano, recherché pourtant pour quelques menus délits allant de l'assassinat au trafic de drogue. Tout Bogota était alors persuadé que Melinda était la maîtresse de Pedro Velasquez... Or, ils avaient juste dansé ensemble.

Pourtant Melinda sentait la tête lui tourner devant cette cour assidue, démentielle. En plus, elle avait découvert qu'elle partageait avec Pedro l'amour des chevaux. Il en possédait des centaines. Pour l'élevage, le polo, les courses...

Un jour, il avait frappé le coup final en l'invitant à passer le week-end à Medellin.

Elle n'avait pas eu envie de refuser... Un hélicoptère était venu la chercher à l'aéroport de Rio Negro, avec Pedro Garcia Velasquez, bien entendu, vêtu d'une chemise mexicaine, et quatre musiciens morts de peur à l'arrière de la machine. Vingt minutes plus tard, ils s'étaient posés dans une *finca* où les attendaient d'autres Mariachis. Ils avaient

fait le tour des bâtiments, au son des trompettes. Tout était neuf, somptueux, des salles de bains en marbre, aux robinets en or, un jacuzzi, des bois précieux. Melinda avait reconnu la griffe du décorateur Romeo dont les meubles magnifiques faisaient rêver toute la bonne société colombienne.

— C'est chez vous ? avait demandé Melinda.

El Mexicano avait pris Melinda par les épaules. Ses yeux noirs plongés dans les siens, il lui avait dit avec gravité :

— Tout ça est à toi, si tu le veux, j'ai tout fait venir de Paris. Si tu acceptes, nous passerons le week-end ici, si tu refuses, je te fais ramener à Medellin.

Melinda n'avait pu dire non. Les Mariachis ne s'étaient pas arrêtés de jouer tandis que El Mexicano l'entraînait dans la chambre après le déjeuner. Il lui avait arraché ses vêtements de cuir et ses dessous, restant de longues minutes à l'admirer, ses mains parcourant avidement son corps. Puis, à son tour, il s'était déshabillé avec beaucoup de pudeur, découvrant une érection d'acier, un membre massif d'homme du peuple qui avait fait couler de plaisir anticipé Melinda Avila. El Mexicano s'était jeté sur elle, l'avait envahie lentement, précautionneusement presque, de son membre puissant, puis l'avait pilonnée, lui arrachant des cris de plaisir et d'étonnement. Sans un mot. Elle avait joui trois fois, impressionnée par la force de cet homme qui avait posé un Colt à la crosse de nacre à côté du lit, une balle dans le canon et le chien relevé. Il n'était pas beau, pas séduisant, n'avait aucun charme, mais il dégageait quelque chose qui lui fit croire quelques instants qu'elle était amoureuse. C'était du moins ce que disaient ses muqueuses... Il s'était répandu en elle avec un grognement de soulagement, puis était retombé sur le dos. Mise en goût, car elle aimait les hommes, Melinda s'était penchée sur le sexe à peine dégonflé pour le prendre dans sa bouche.

Aussitôt, El Mexicano s'était redressé, comme piqué par un serpent. Il l'avait saisie par sa natte, l'écartant de son ventre et avait grondé dans son oreille.

— Je te défends de faire ça. Il n'y a que les putes qui le font. J'ai été sucé par les meilleures de Medellin. Toi, tu dois te conduire comme une *señora*...

À cet instant, Melinda avait compris qu'en la baisant, Pedro Garcia Velasquez n'avait d'autre but que de se hisser dans l'échelle sociale... Mais c'était trop tard, elle subissait déjà l'attraction brutale de cet homme puissant et féroce. C'était comme de faire l'amour avec le diable...

Leur histoire avait continué. Ils ne se voyaient pas souvent. Melinda habitait Bogota, un appartement décoré somptueusement par l'architecte d'intérieur Claude Dalle que Pedro Garcia Velasquez avait

fait venir spécialement de Paris avec ses plus beaux meubles. Lui devait plus ou moins se cacher, la DEA et une partie de la police colombienne à ses trousses. Il faisait prendre Melinda en hélicoptère pour l'emmener dans la *finca* qu'il lui avait offerte, ou dans la sienne, l'hacienda « Naples », une propriété de 25 000 hectares près de Puerto Triunfo. El Mexicano était un amoureux insatiable et chaque fois qu'il enfonçait dans son ventre son membre raidi, Melinda avait l'impression qu'il oubliait un peu son enfance misérable...

Mais à côté de cela, sa vulgarité flamboyante, sa violence et son mépris de la vie humaine avaient fini par la dégoûter. Seulement on ne congédiait pas El Mexicano comme un vulgaire boy-friend... Ils avaient eu des scènes horribles, mais il la reprenait toujours, soit par la peur, soit par cette pression sexuelle à laquelle Melinda n'arrivait pas à être indifférente.

Un jour, au cours d'un match de polo, chez des amis, elle avait retrouvé Felipe Ocampo. Le jeune homme lui avait aussitôt fait une cour assidue.

Elle y avait résisté, par peur de son amant en titre, jusqu'à ce soir où elle s'ennuyait toute seule dans son appartement de Bogota. Felipe avait appelé pour l'inviter à dîner. À la *Casa Brava*, un restaurant sur la route de la Calera, dominant la ville. Melinda avait accepté, délaissant exceptionnellement le cuir pour une robe de soie noire qui la rendait encore plus désirable... Elle et Felipe avaient dîné, dansé et beaucoup bu. Melinda se sentait bien dans les bras de cet homme qui avait envie d'elle et lui murmurait des mots d'amour et non pas « je vais te défoncer ». Une série de meringue l'avait fait basculer... Felipe dansait à merveille cette danse tropicale et hypersensuelle. Melinda s'était embrasée, et le contact étroit de son cavalier, qui bandait comme un fou, avait achevé de lui faire perdre la tête.

— Rentrons, avait suggéré Felipe, lui aussi ivre de désir.

Melinda s'était raidie.

— Non, c'est trop dangereux.

El Mexicano pouvait surgir n'importe quand... Ils avaient continué à flirter. Melinda voyait dans les yeux de Felipe qu'il allait exploser. Des idées folles lui traversèrent la tête : le parking, sa voiture, mais le charme serait rompu et il y avait des *celadores*⁽⁸⁾ partout. Soudain, elle leva les yeux et vit l'escalier qui menait au premier étage de la *Casa Brava*, une sorte de grenier artistiquement décoré d'objets artisanaux avec quelques tables pour isoler les amoureux ou dégager le bas. Ce soir, c'était désert. C'est elle qui avait glissé à l'oreille de Felipe :

— Viens en haut...

Elle voulait juste flirter un peu plus. Sentir son corps contre le sien sans les regards des voisins... En pleine danse, il la tira vers l'escalier. C'est là qu'en se retournant, elle avait aperçu deux hommes assis à une

table proche de la baie dominant la vallée, qui ne la quittaient pas des yeux. Immédiatement, elle avait su. À la *Casa Brava*, il n'y avait que des couples. Et puis, ceux-là avaient bien la tête des *sicarios* de El Mexicano. Ils ne souriaient pas, ne dansaient pas, restaient immobiles, devant des verres d'*aguardiente*. Une onde glaciale avait parcouru l'épine dorsale de Melinda et elle avait brutalement résisté à Felipe qui l'entraînait.

— Redescendons.

Il s'était retourné vers elle, le regard fou.

— Non !

Il haletait, les yeux fixes, l'avait poussée contre une table de bois invisible du bas. Melinda avait senti une main qui écartait la soie de sa robe, remontait le long des cuisses, s'emparait d'elle. Felipe avait poussé un gémissement et, d'une contraction fébrile, ouvert son pantalon, libérant un sexe tendu. Melinda n'avait même pas eu le temps de le repousser. Après avoir écarté le nylon qui la protégeait encore le jeune homme l'avait, presque sans tâtonner, embrochée d'un seul coup de reins. Elle était dans un tel état d'excitation que le frottement de ce sexe dur contre son clitoris gorgé de sang l'avait fait jouir en une fraction de seconde. À son tour, Felipe s'était répandu en elle. Devant son regard égaré, les lumières de la vallée s'étaient soudain multipliées par dix. Puis, dégrisée, Melinda l'avait repoussé.

— Viens, je crois qu'il y a des gens en bas qui nous ont vus. Ils travaillent pour *lui*...

Ils avaient redescendu l'escalier de bois, la main dans la main comme un couple d'amoureux monté admirer la vue... Les deux hommes ne les quittaient pas des yeux et Melinda eut un haut le cœur. Ils étaient repartis dans la BMW de Felipe et elle avait dû se battre pour qu'il ne monte pas chez elle.

Melinda n'avait pas dormi cette nuit-là. Pourtant rien ne s'était passé. Jusqu'au lendemain où El Mexicano avait surgi comme un fou. Elle ne s'était pas trompée. Les deux zombis de la *Casa Brava* étaient bien ses hommes... Melinda avait juré qu'elle n'avait rien fait, juste un peu flirté, après avoir bu. Son amant s'était finalement calmé et Melinda avait cru l'incident clos. Jusqu'à ce matin...

Elle rejeta la tête en arrière, prise de nausée. Le tas sur le trottoir avait été un homme jeune et gai qui bandait pour elle... Il faudrait que El Mexicano paie pour cela... Mais c'était un vœu pieux. Ses milliards de dollars le rendaient intouchable, lui permettaient même de tenir tête au gouvernement de son pays et aux États-Unis.

Une silhouette traversa la Septima en courant et ouvrit la lourde portière. Le garde qui avait remis les 500 dollars aux assassins. Dès qu'il fut monté, El Mexicano jeta :

— *Vamos*.

Le convoi s'ébranla, en direction de l'autopista del Norte, suivant la Septima vers le nord. D'abord une grosse Toyota, blindée elle aussi, avec six hommes à bord, la Blazer, entourée des quatre motards en uniformes de policiers et l'autre Toyota, dont le hayon relevé permettait à deux des tueurs de couvrir l'arrière avec des fusils d'assaut M16 et des Uzi. Personne ne prêtait attention à eux. À Bogota, il y en avait des dizaines de ce type : presque tous les hommes politiques, les hauts fonctionnaires, les juges...

Dès qu'ils démarrèrent, Pablo, le garde du corps assis à côté du chauffeur, brancha un scanner et se mit à l'écoute des fréquences de police... Pendant un kilomètre, il ne se passa rien : les trois véhicules se tramaient dans la circulation de fin de journée. La Septima était en sens unique de cinq à huit pour faciliter la fuite des riches vers les banlieues du nord de Bogota, dont les plus beaux appartements escaladaient la paroi rocheuse qui courait d'est en ouest, dominant la ville.

Soudain, Pablo sursauta, écouta plus attentivement et se retourna vers El Mexicano.

— *Señor Pedro, el DAS*⁽⁹⁾...

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda El Mexicano sans ôter sa main de la cuisse de Melinda.

De plus en plus, il avait envie de la sauter. Ce serait ainsi une journée complète. La vengeance et le plaisir. Il ne manquait à son bonheur que l'annonce provenant des USA de l'arrivée à bon port d'un stock de vingt tonnes de cocaïne... Ce n'était pas seulement par goût du folklore qu'il adorait les Mexicains. Alors que ses concurrents du Cartel de Cali continuaient à fractionner leurs expéditions, lui envoyait massivement la coke au Mexique par avion, les Mexicains se chargeant ensuite, moyennant une honnête commission de 1 000 dollars par kilo, de la faire entrer aux USA via le Texas ou la Californie.

Le trafic de camions était pratiquement impossible à contrôler...

— Combien sont-ils ? demanda-t-il.

— Beaucoup, *señor Pedro*, affirma le garde, l'oreille collée au scanner.

Le DAS était le seul organisme qui luttait un peu sérieusement contre les *narcos*, une sorte de police secrète ne dépendant que du président Barco... Tous en civil, avec un bon réseau d'informateurs. Il leur avait tué pas mal de monde et il y avait un féroce contentieux entre eux et lui.

— *Mira ! s'exclama Pablo. A la derecha...*

El Mexicano tourna la tête. Dans cette partie, la Septima était partagée en deux par une rambarde de pierre. Parallèlement à lui, le *narco* aperçut un convoi presque semblable au sien. Plusieurs voitures hérissées de civils armés, avec une Jeep noir et blanc de la police en

tête. En tout une trentaine d'hommes... Cette fois, le DAS mettait le paquet. Au moment où il les apercevait, les policiers réalisaient eux aussi sa présence. Seulement, ils ne pouvaient rien faire pour lui couper la route...

Dans la voiture de tête, un soldat brandit son M16 en direction de la Toyota de protection, lui faisant signe de stopper...

El Mexicano arracha de sa ceinture un walkie-talkie sur la fréquence de ses hommes et lança simplement :

— *Matenlos*⁽¹⁰⁾.

Une fraction de seconde plus tard, les *sicarios* ouvraient le feu sur la Jeep de la police.

Immédiatement le convoi riposta, comme deux frégates s'affrontant en pleine mer. Un des motards tomba, fauché par une rafale, des policiers s'effondrèrent, mais les autres répondirent par un feu nourri. Aussitôt, les passants se jetèrent à plat ventre et les occupants des véhicules voisins sautèrent de leurs voitures, cherchant à s'abriter un peu partout. Chacun luttait pour sa peau... Trois chocs sourds et Melinda poussa un cri d'effroi. Des projectiles venaient de s'écraser contre le blindage de la Blazer. Pas ému, El Mexicano jura. La situation n'était pas sérieuse, mais préoccupante. Le DAS allait envoyer des renforts et il ne voulait pas engager une bataille rangée en plein Bogota, surtout avec Melinda à bord. Il vociféra dans sa radio :

— On tourne à la prochaine. José, vous restez sur place. Pour les retenir.

— *Muy bien, señor Pedro*, fit la voix résignée du *sicario* commandant la voiture de tête.

Le chauffeur de la Blazer freina et brusquement s'engagea dans une rue filant sur sa gauche. Suivi de la seconde voiture de protection. El Mexicano ne pouvait quand même pas se promener tout nu dans Bogota. Les trois motards restants l'encadraient. Quelques projectiles s'écrasèrent sur la massive glace arrière, creusant des cratères insignifiants. Sur la Septima, les *sicarios* de la première Toyota échangeaient un feu nourri avec le convoi du DAS...

El Mexicano tapota la cuisse de Melinda.

— Ne t'en fais pas, *querida*, c'est un petit contretemps...

Il prit une seconde radio et appela un indicatif. L'appareil était protégé électroniquement et la communication brouillée à l'arrivée et au départ. Impossible de l'intercepter. Même la police ne possédait pas ce genre d'appareil : trop cher.

— *Falcon, Falcon, somos arrivando dentro de cinco minutos a la Colpatria*.

Un silence troublé de parasites, puis une voix très claire.

— *Esta bien, señor Pedro, nosotros esperamos. Terminado*⁽¹¹⁾.

El Mexicano referma l'appareil, rassuré. Il dépensait des centaines

de milliers de dollars pour sa protection, mais son système fonctionnait. Maintenant, la Blazer fonçait sur la *carrera* 11, vers le centre.

La Blazer passa devant l'hôtel *Tequendama* où stationnaient plusieurs policiers qui ne réagirent pas. Melinda se tourna vers Velasquez avec un air craintif :

— *Adonde vamos ?*⁽¹²⁾

Même avec la Blazer blindée elle était inquiète. El Mexicano lui adressa un sourire ironique.

— Ne crains rien, *guapita*. C'est une surprise.

Des mots hachés sortaient sans arrêt du scanner. Plusieurs unités supplémentaires du DAS étaient en train de bloquer les voies menant au centre et le QG de la police envoyait aussi des troupes. Le chauffeur tourna à gauche dans la calle 25 puis tout de suite à droite dans la *carrera* 9 A. Il s'arrêta en face du cinéma Olympia et d'un grand magasin de disques. La Colpatria se dressait sur l'autre trottoir, coincée entre la 9 A et la Septima.

Au pied de la tour, des policiers entouraient encore le corps de Felipe Ocampo, d'autres, répandus dans les étages, cherchaient à savoir d'où il était tombé. Près de quatre mille personnes travaillaient dans l'immense tour.

— Viens, fit simplement El Mexicano à Melinda Avila.

Lorsqu'il descendit de la Blazer, une demi-douzaine de ses hommes étaient déjà sur le trottoir, armes braquées. Les passants hâtèrent le pas. Sans se presser le *narcotraficante* se dirigea vers une des entrées de la tour, Melinda à son bras. Au passage il adressa un sourire au garde armé de la porte. Le grand hall était presque vide. Les *sicarios* se ruèrent sur un des ascenseurs de la rangée « D » desservant les étages 33 à 48 et, armes au poing, délogèrent les gens qui venaient d'entrer dans la cabine.

Celle-ci était vide lorsque El Mexicano s'effaça galamment pour laisser passer Melinda. La jeune femme retenait ses larmes, la tête très droite. Orgueilleuse et brisée. Trois secondes plus tard, un des *sicarios* appuyait sur le bouton du 48^e étage. Deux étaient restés en bas. Personne n'échangea un mot durant le trajet.

Au 48^e, un homme attendait avec un sourire servile. Le gérant de la société. El Mexicano prit le temps de lui adresser quelques mots gentils puis s'exclama :

— Et ce nouvel informaticien ? Il paraît qu'il gère très bien mes vaches ? Où est-il ?

— Là-bas, *señor Pedro*, s'empressa l'homme, je vais l'appeler.

— Non, non, fit El Mexicano, souverain. J'y vais.

De son pas lourd, il gagna une grande pièce pleine d'ordinateurs où travaillaient quelques secrétaires et un jeune barbu à moitié caché derrière un monceau de papiers.

Celui-ci leva un regard affolé sur le nouvel arrivant. Il ne l'avait encore jamais rencontré. Par contre, il avait vu ses trois hommes de main traîner leur victime jusqu'à la fenêtre de son bureau et ses hurlements retentissaient encore dans ses oreilles lorsqu'ils l'avaient précipité dans le vide.

Tremblant, il se leva. El Mexicano lui posa une main paternelle sur l'épaule.

— Il paraît que tu fais du très bon travail...

L'autre bredouilla quelques mots. Mort de peur. El Mexicano tira un épais rouleau de billets de sa poche, en détacha quelques-uns et les posa sur le bureau.

— Tiens, c'est pour que tu travailles encore mieux. Tu sais, mon élevage est très important...

Ce n'est que lorsqu'il eut tourné le dos que le jeune barbu réalisa que El Mexicano avait laissé 500 dollars. Son salaire mensuel. *Plomo o plata...* Toujours le même système. Lorsque les *sicarios* avaient commis leur forfait sous son nez, il n'avait pas répondu aux appels désespérés de leur victime, le nez plongé dans son ordinateur. Ivre de trouille. Maintenant, il franchissait un pas de plus en ramassant cet argent...

Lui qui allait tous les dimanches à la messe...

El Mexicano tapota encore quelques joues, puis, suivi de Melinda, s'engagea dans un petit couloir. Rattrapé par le gérant qui bredouilla :

— *Señor*, les gens du DAS sont en bas. Ils vont être ici dans quelques instants, qu'est-ce que... ?

— Eh bien, tu les recevras, fit El Mexicano, sans se troubler.

Il lui tourna le dos et s'approcha d'une porte au fond du petit couloir. Il isola une clef de son trousseau et s'en servit pour l'ouvrir. De l'autre côté, il y avait un escalier de fer permettant d'accéder à la terrasse. Cette porte était interdite, et, seule l'administration de la tour en possédait la clef. Il en avait fait faire un double qui lui avait coûté 100 000 pesos... Avec ça il pouvait toujours fausser compagnie à des poursuivants éventuels, lorsqu'il se trouvait à Bogota.

Pedro Garcia Velasquez referma dès que Melinda et ses deux gardes, Arbolito et son frère, furent passés. Puis il monta lourdement les marches de fer. Il dut pousser fort sur la porte de dégagement pour l'ouvrir tant le vent était violent. Aussitôt, il fut assourdi par le bruit des turbines de l'hélicoptère posé sur le toit. En principe, cette terrasse ne devait servir qu'aux évacuations en cas d'incendie...

Un des hommes lui tendit la main pour l'aider à monter dans la

machine où il s'installa à côté du pilote. Les trois autres grimpèrent sur la banquette arrière. L'hélico – un Écureuil français – s'arracha aussitôt en tanguant et bascula vers l'ouest. Au passage, El Mexicano aperçut le corps de son ennemi sous une couverture et des voitures de police tout autour de la Colpatría. Même à Bogota qui n'était pas son fief, son argent, son organisation et sa prudence lui épargnaient bien des avatars. Il n'avait pas acheté les bureaux du 48^e étage par hasard. Dans deux heures, il serait à l'abri dans son hacienda où personne ne se risquerait à venir le chercher. Il avait prévenu le chef de la police du Magdalena Medio que, s'il donnait l'assaut, il y aurait une centaine de morts. Et de toute façon, la *finca* était tellement grande qu'il aurait toujours le temps de s'échapper.

— *Señor*, j'ai reçu un message pour vous, cria le pilote.

Il tendit un papier à Pedro Garcia Velasquez qui le déchiffra avec un sourire de satisfaction. La cargaison de vingt tonnes de cocaïne destinée au marché de la côte ouest était bien arrivée à Los Angeles. C'était décidément une bonne journée. Il se retourna et passa un bras autour des épaules de Melinda, lui criant à l'oreille.

— Arrête d'avoir l'air triste ! Cela fait mauvais effet. Mes hommes vont penser que je ne te traite pas en *caballero*. Ce garçon n'était rien pour toi, n'est-ce pas ?

Melinda s'arracha un sourire, regardant machinalement le paysage plat de la *sabana* qui défilait sous l'hélico, maudissant le jour où elle avait rencontré Pedro Garcia Velasquez...

CHAPITRE II

Le 747 d'Air France Paris-Caracas-Bogota avait à peine fini de rouler sur le tarmac de l'aéroport de Bogota que la porte avant gauche fut ouverte de l'extérieur. Malko, assis en tête des premières classes, aperçut des policiers en uniforme, deux civils avec des Uzi et un homme gigantesque en blouson de cuir, le sosie de Lech Walesa avec un mètre de plus, qui vint à sa rencontre et lui tendit une main où on aurait pu faire tenir un terrain de foot.

— *Hi !* Je suis Wayne Maifort. Bon voyage ?

Un peu interloqué, Malko essaya d'éviter l'écrasement de toutes ses phalanges.

— Parfait ! dit-il. J'ai beaucoup dormi après un excellent repas.

Grâce aux sièges à commande électrique, on se reposait comme dans un lit. Il ne s'était même pas réveillé à l'escale de Cayenne.

— OK, fit l'Américain, le chef de station de la CIA à Bogota. Laissez-moi vous présenter mon copain, John Clifton.

Une silhouette monstrueuse venait de surgir derrière Wayne Maifort. Un Indien aux cheveux noirs rejetés en arrière, avec des yeux en amande et de hautes pommettes saillantes. Un géant. Sa carrure faisait ressembler les policiers à des enfants. Il adressa un sourire chaleureux à Malko et lui tendit une main encore plus énorme que celle de l'agent de la CIA.

— John Clifton, DEA.

Malko était de plus en plus suffoqué par cette arrivée en fanfare. Il ne lui manquait plus qu'un badge « agent secret ». Autour de lui, les autres passagers débarquaient. Qu'attendaient-ils ? Wayne Maifort lui fit un clin d'œil complice.

— On attend les autres, deux chimistes de la DEA. Elles voyagent en Éco, elles...

John Clifton scrutait du haut de ses deux mètres les passagers de la classe Éco qui s'écoulaient par les deux portes. Il adressa un grand signe à une Asiatique aux traits ravissants, moulée dans un tailleur cintré jaune canari, juchée sur des talons immenses, qui la faisaient paraître plus que ses 1,50 m... L'agent de la DEA se pencha pour lui tendre la main et la présenta à Malko.

— Emily Barol, une des meilleures chimistes de la DEA.

Elle ressemblait plutôt à une call-girl ; son regard effleura Malko et

vacilla, visiblement troublé par ses yeux dorés.

— Et voilà sa complice, lança l'Indien de la DEA, Sherry Leno.

Au premier regard, on ne voyait que ses seins. Une poitrine inouïe moulée par un T-shirt un peu trop court qui laissait apercevoir une bande de peau mate au-dessus de la mini en jeans d'où émergeaient des cuisses bronzées. Le visage rond eut été quelconque sans un nez retroussé et un sourire éblouissant de Californienne bien dans sa peau. On aurait dit qu'elle venait de lâcher sa planche de surf... Sherry planta carrément ses yeux noisette dans ceux de Malko et fit « *hi* » de cette voix rauque et lascive qu'ont parfois les Américaines. Elle devait être habituée à ce que tous les hommes lui sautent dessus au premier regard.

— OK, nous sommes au complet, fit l'homme de la DEA. Allons-y.

Le petit groupe, encadré par les policiers en uniforme et les civils, franchit la passerelle. Malko aperçut, accroché à la ceinture de John Clifton, un énorme revolver « 357 Magnum » au canon de six pouces, qui paraissait minuscule sur lui. Les deux chimistes de la DEA s'essoufflaient à trotter derrière les deux géants.

— Vous croyez qu'on risque quelque chose ? souffla Sherry à Malko, manifestement impressionnée par ce déploiement de force.

— Restez avec moi, dit-il amusé. Je vous protégerai...

Ils franchirent la douane et l'immigration pratiquement sans s'arrêter. Puis John Clifton les conduisit vers deux voitures garées à proximité et gardées par quatre hommes visiblement armés. Leur escorte colombienne s'éloigna. Wayne Maifort s'installa dans la première, une Buick noire, et invita Malko à monter avec lui. John Clifton s'assit à côté du chauffeur. Son dos dépassait du dossier de vingt bons centimètres...

Au bruit que fit la portière en se fermant, Malko comprit qu'elle était blindée comme un coffre-fort.

— Je vous dois des explications, dit Wayne Maifort. Ici nous sommes dans un pays ami, mais plein d'ennemis... Nous avons été obligés de replier nos infrastructures de Medellin, de Cali et de Baranquilla parce que les Colombiens ne garantissaient plus notre sécurité. Les *narcos* ont tout infiltré. Ils écoutent même nos conversations téléphoniques ! C'est vous dire les complicités qu'ils possèdent.

Encourageant.

— Qui sont ces deux chimistes ? Elles doivent travailler avec moi ?

John Clifton se retourna avec un barrissement joyeux.

— Non. Ces chimistes viennent ici en mission à la demande du gouvernement colombien, pour analyser des échantillons de drogue afin d'identifier les différents laboratoires de transformation de la cocaïne. Nous avons raconté à nos homologues que vous faisiez partie

de la mission, en qualité d'observateur de la DEA et que vous iriez probablement vous promener un peu pour rencontrer des officiels colombiens de la lutte anti-drogue. Une couverture en béton. Comme ça, les Colombiens ne vont pas se demander ce que vous venez faire ici...

— Et qu'est-ce que je viens faire ?

— On en parlera tout à l'heure, répondit Wayne Maifort, avec un coup d'œil éloquent en direction du chauffeur. Emily et Sherry pensent aussi que vous êtes un « special agent » venu d'Europe.

Malko se replongea dans la contemplation du paysage. Ils roulaient à toute vitesse sur une avenue à deux voies, au milieu d'un paysage plat comme la main. On apercevait les gratte-ciel du centre de Bogota, minuscules sous l'énorme crête rocheuse qui dominait la ville d'est en ouest. De loin, on avait l'impression qu'elle n'avait pas d'épaisseur : quelques rues accotées à la montagne. Et pourtant, elle s'étendait sur une vingtaine de kilomètres, et abritait six millions de personnes. En dépit de leur vitesse, elle semblait s'éloigner sans cesse, comme dans un mirage.

Wayne Maifort montra à Malko une suite de massifs bâtiments modernes sur la gauche, contrastant avec les terrains vagues piqués de pancartes publicitaires du côté droit.

— Les Colombiens sont en train de regrouper leurs ministères. Voilà celui de l'Intérieur et le QG de la police.

Une masse blanchâtre, carrée, protégée par de hautes grilles noires. D'autres ministères s'alignaient plus loin. Ils entraient dans la ville proprement dite. De vieilles maisons hispaniques, souvent en mauvais état, des buildings modernes coïncant entre eux des masures, ou de curieuses bâtisses en brique rouge, d'aspect très britannique. L'avenue se transforma en une sorte d'autoroute urbaine, un serpent de ciment gris se faufilant entre les carreras est-ouest, parallèles à la montagne, et les calles qui leur étaient perpendiculaires.

Au moment où ils tournaient dans la carrera 13, le temps changea ; le soleil disparut et de gros nuages s'amoncelèrent, cachant la montagne et les sommets des plus hauts buildings.

Englués dans une marée de taxis jaunes, il leur fallut encore près de dix minutes pour atteindre les grilles de l'ambassade US, entre les calles 36 et 38. La carrera 13 était une artère relativement étroite, animée, avec une circulation d'enfer, et des centaines de boutiques, sans parler des vendeurs à la sauvette.

Malko sentit soudain qu'il avait du mal à respirer et se souvint que Bogota se trouvait à 2 600 mètres d'altitude.

Il aperçut, coincé entre les deux sièges avant, un pistolet-mitrailleur Ingram avec deux chargeurs réunis par du scotch. John Clifton avait l'oreille soudée à un scanner et, derrière, la voiture de protection ne les

lâchait pas d'une semelle. Malko se tourna vers Wayne Maifort.

— Vous n'êtes pas sûr de vos homologues colombiens ?

John Clifton répondit à sa place en se retournant.

— On est sûr d'une chose. C'est qu'ils sont pratiquement tous achetés par les *narcos*. À tous les échelons... Il y a trois jours, un colonel de la Policia Militar s'est fait piquer avec 400 kilos de coke dans sa voiture de service...

— Pour trouver un type sûr, conclut Wayne Maifort, il faut aller au cimetière...

Tout ça se présentait bien. La Buick ralentit, en tournant dans la calle 36, où se trouvait l'entrée de l'ambassade. Paisiblement, l'Indien prit l'Ingram et la garda sur ses genoux, le canon en l'air. Au-delà des hautes grilles gardées par des « Marines » en tenue de combat se dressaient les six étages de ciment gris au centre d'une pelouse rachitique. L'ensemble était gai comme un pénitencier. Le chauffeur prit sa radio et annonça :

— Ruler 1, ici Ruler 2, nous arrivons.

Trente secondes plus tard, une lourde grille coulisssa, leur donnant accès à un parking souterrain... La première chose que Malko aperçut en sortant de sa voiture fut un « Marine » à l'air farouche, le doigt sur la détente de son M16. Le parking en fourmillait...

— Venez, dit Wayne Maifort.

Malko le suivit dans un couloir verdâtre où l'Indien devait se baisser pour ne pas toucher le plafond. Wayne conduisit Malko jusqu'à un bureau encombré de cartes murales, de piles de dossiers et de tasses à café vides. Pas une ouverture. On se serait cru dans un sous-marin. Une bouteille de Gaston de Lagrange était posée en équilibre sur une pile de papiers. Wayne Maifort ôta son blouson de cuir, découvrant un impressionnant holster. À droite, un Beretta 92, à gauche trois chargeurs...

— À nous le briefing, annonça-t-il. Café ou cognac ?

Grâce au confort du 747 d'Air France, Malko se sentait en pleine forme, en dépit des treize heures de vol depuis Vienne. À la suite d'une annulation, il avait eu la chance de trouver une place de dernière minute, les vols d'Air France étant très demandés.

— Café, fit-il.

— Vous avez raison, grimaça le chef de station de la CIA. Avant de découvrir la coke, les Colombiens en exportaient pas mal d'excellent. Mettez-vous à l'aise. Je sais que ce n'est pas gai ici, mais l'ambassadeur nous y a confinés. Il a peur qu'on se prenne une roquette si on est en haut avec les vrais diplomates. Ici, on se transforme en taupes...

Malko éternua trois fois. La clim à fond rendait le « sous-marin » glacial. John Clifton, l'agent de la DEA, se versa du Gaston de Lagrange dans un verre d'une propreté douteuse et le lampa d'une façon indigne d'un alcool de cette qualité. Coincé dans un fauteuil trop petit pour lui, il alluma une cigarette.

Wayne Maifort attaqua :

— Nous allons travailler avec John. Il est ici depuis trois ans et demi et parle l'espagnol aussi bien que vous l'allemand. Il a réussi quelques beaux coups contre les deux cartels. D'ailleurs, ils ont mis sa tête à prix.

— Combien ? demanda Malko.

— Cent millions de pesos, répondit John Clifton avec un sourire. Ça fait de l'effet, mais ça ne représente que 250 000 dollars...

Malko écoutait, intéressé. C'était rare de voir la CIA et la DEA collaborer. L'Indien échangea un regard avec Wayne Maifort, regarda ostensiblement sa montre et annonça :

— J'ai un petit meeting avec mes homologues au DAS, à côté. Commencez à mettre Malko au courant, je reviens.

Dès que la porte se fut refermée, Wayne Maifort dit à Malko :

— Vous devez vous demander pourquoi j'aide autant John et ses copains DEA. D'abord je lui renvoie l'ascenseur. Il me rend beaucoup de services. En interrogeant les policiers d'autres pays sur des sujets qui nous intéressent, nous CIA. Par exemple, quand on veut connaître l'adresse et le numéro de téléphone d'un commandant de sous-marin nucléaire, sous prétexte d'une affaire de drogue, il interroge ses homologues anglais ou français.

— Bien, fit Malko, maintenant, dites-moi pourquoi je suis en Colombie.

L'Américain fit craquer ses jointures.

— Voilà. La DEA patine et n'arrive pas à enrayer le trafic de cocaïne. Les Colombiens sont des enculés. Dès qu'ils arrêtent un type, il y a toujours un juge pour le relâcher... Sous peine de mort pour le juge. Et, en plus, les vrais *Big Shots* on ne les voit pas, même à la jumelle...

« Donc, à Washington, on harcèle les gars d'ici pour obtenir des résultats. Il y a un mois, *Fortune Magazine* a inscrit dans sa liste des hommes les plus riches du monde Pedro Garcia Velasquez, dit « El Mexicano », le patron du Cartel de Medellin. Il est recherché dans ce pays pour assassinat, association de malfaiteurs, trafic de drogue, kidnapping, et j'en oublie.

« La police colombienne n'a, soi-disant, jamais réussi même à le coincer. C'est à se demander s'il existe. Pas un juge colombien ne veut instruire son dossier depuis que deux de leurs collègues qui avaient accepté sont tombés quelques jours plus tard sous les balles de ses tueurs... Il y a deux jours, il était ici, à Bogota, avec ses gardes du corps : pour une fois, la police a réagi, mais trop tard, bien entendu.

Entre temps, notre Président a lu *Fortune* et a convoqué le patron de la DEA à Washington. « Je veux ce Pedro Garcia Velasquez, lui a-t-il dit. Qu'il soit jugé chez nous et qu'il prenne trois ou quatre cents ans de pénitencier... »

« Pour rester dans la légalité, il a fait voter dans la foulée par le Congrès une loi autorisant les agences fédérales à kidnapper *n'importe où*, les grands terroristes et les trafiquants de drogue.

Malko ne voyait toujours pas où il intervenait.

L'Américain enchaîna :

— Bien entendu, nos copains DEA n'ont même pas essayé de convaincre les Colombiens de les aider *sérieusement*. John m'en a parlé. Et c'est là que nous sommes entrés en scène. Il y a quelque temps, j'ai envoyé une synthèse à Langley : Nos informateurs avaient découvert que les *narcos*, et particulièrement El Mexicano, faisaient appel à des mercenaires israéliens et britanniques pour former leurs tueurs et leurs armées privées. Grâce à des photos prises en planque, j'ai touché le jackpot. Regardez !

Il lança à Malko une grande photo noir et blanc. Des hommes en tenue camouflée, armés, avec au premier plan, sur fond de jungle, un homme de grande taille, aux cheveux très ras, avec le profil de Marlon Brando et des Ray-Ban.

— Je vous présente le colonel ou plutôt l'ex-colonel israélien Yaakob Netamayu, annonça l'agent de la CIA. Il a travaillé plus de sept ans pour le Mossad. Dans l'équipe d'Arik Sharon. Quand les Israéliens sont arrivés au Liban, c'est lui qui faisait la liaison avec nous. D'ailleurs, il avait déjà eu de très nombreux contacts avec la Centrale. Un type qui en voulait. Et qui en veut toujours. Celui qui a pris cette photo est mort. Yaakob Netamayu lui en a mis trois dans la tête. Il n'a pas aimé qu'on le reconnaisse... Mais le mal était fait.

— Que s'est-il passé entre le Liban et maintenant ? demanda Malko.

C'était rare que les membres du Mossad se dévoient ainsi...

— Chatila et Sabra, fit sobrement Wayne Maifort. Vous savez, les petits massacres de Palestiniens en 1982. C'est Yaakob qui a ouvert les portes des camps palestiniens aux tueurs des milices chrétiennes... Même Arik Sharon n'a pu le protéger et il a sauté. Pendant quelque temps, nous l'avons utilisé comme « stringer » au Liban. Il savait beaucoup de choses. Puis il a commencé à nous raconter n'importe quoi pour se faire du fric et on a décroché.

— Charmant, dit Malko. Et où est-il maintenant ?

Wayne Maifort se leva, marcha jusqu'à une carte de la Colombie et désigna du doigt une zone à mi-chemin entre Medellin, au nord et Bogota, au sud.

— Dans l'hacienda de Velasquez près de Puerto Triunfo. Ce qu'on appelle ici le Magdalena Medio. Une zone tropicale, où on trouve les

meilleures terres de Colombie, envahie par les *narcos*. Ça paraît près, mais en fait c'est le bout du monde. Toute la région autour de Puerto Boyaca, capitale du Magdalena Medio, est pratiquement aux mains des gens de Pedro Garcia Velasquez.

— Et qu'attendez-vous de moi ?

— Langley a transmis mon rapport sur Netamayu à la DEA ce qui leur a donné une idée brillante. Leur patron a proposé au Président de traiter avec Yaakob Netamayu afin qu'il nous aide à récupérer El Mexicano.

— C'est-à-dire ?

— Yaakob Netamayu vit avec lui. C'est devenu le chef des *sicarios*. Velasquez le respecte et lui fait confiance. C'est le seul être humain qui puisse nous amener Pedro Garcia Velasquez pieds et poings liés... Qu'on n'ait plus qu'à le foutre dans un avion. Vous imaginez l'arrivée triomphale à Miami avec la presse et tout...

Décidément, le lyrisme tropical frappait partout... Malko se permit de faire revenir sur terre le chef de station de la CIA.

— Je vois surtout beaucoup de problèmes, dit Malko. El Mexicano n'est pas un enfant de chœur.

Conciliant, Wayne l'admit.

— Bien sûr ! Je vous ai donné seulement les grandes lignes du projet. Il y a du boulot.

— Point de détail, objecta Malko. Qu'est-ce qui pousserait un homme comme ce Yaakob Netamayu à se lancer dans cette aventure ?

Un large sourire fleurit sous la moustache à la Lech Walesa.

— Le pognon, fit l'Américain. Un énorme tas de pognon. Depuis qu'il est mollement recherché par les Colombiens et qu'on s'excite à Washington, Pedro Garcia Velasquez se promène toujours avec un peu d'argent de poche. Quelque chose entre dix et quinze millions de dollars en billets de cent. C'est une des rares informations *certaines* que nous ayons obtenues par les Colombiens.

« Donc, on emmène El Mexicano avec ses économies et on partage. Velasquez pour nous et le pognon pour Yaakob. Il pourra aller vivre au Brésil avec son petit pécule.

— À propos, demanda Malko, vous lui en avez parlé, de ce brillant projet ?

Wayne Maifort prit le temps de boire un peu de café froid. Le silence dans la petite pièce était oppressant. Pas un bruit ne filtrait de l'extérieur.

Wayne reposa sa tasse vide.

— Moi, je ne peux mettre les pieds ni dans le Magdalena Medio, ni à Medellin. Pas plus que nos copains de la DEA. Les autres nous repèrent aussitôt et nous flinguent à vue... Or, pour contacter Yaakob, il va falloir aller là-bas. N'oubliez pas que El Mexicano passe son temps

entre Medellin où il contrôle tout et la région de Puerto Boyaca.

Il faut dire qu'ils ne passaient pas inaperçus, même parlant espagnol... Près de quatre mètres de haut à eux deux.

Malko bâilla, un peu agacé.

— Tandis que moi, je ne risque rien. Alors que je suis *officiellement* un agent de la DEA.

— Vous n'êtes pas un opérationnel, expliqua l'Américain. Les officiels en visite, ils s'en foutent. Au contraire, ils ne veulent pas, en déclenchant un incident diplomatique, forcer le gouvernement colombien à agir.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, insista suavement Malko. Yaakob Netamayu est-il au courant ?

— Il a été contacté, dit l'Américain. Par un ami commun. Il a fait savoir qu'il était prêt à nous parler. Il doit bien se douter de ce qu'on attend de lui.

— Vous voulez que j'aille le chercher au fond de la jungle ?

Cette fois, Wayne Maifort arbora un sourire ravi.

— Non, c'est la gâterie de l'histoire. Regardez.

Il lui tendit une photo en couleurs. Une splendide rousse en robe lamée avec un décolleté en V révélant des seins hallucinants. Vulgaire, mais bandante. Un peu déhanchée, elle regardait Malko avec un sourire de salope tropicale, carnassier et sensuel. Une belle bête.

— Isabel Nieto, annonça le chef de station de la CIA. Chanteuse de cumbias⁽¹³⁾. On dit qu'elle a percé grâce à son cul, qui est somptueux. Tous ceux qui l'ont essayée en redemandent. Grande salope devant l'Éternel. Elle a mis ses économies dans un élevage de chevaux. On ne sait pas si elle préfère les chevaux aux hommes ou inversement. Ses copines disent que ce qu'il lui faut, c'est un homme avec la queue d'un cheval...

Un ange passa, dégoulinant de sperme. Wayne Maifort rit tout seul à sa plaisanterie et posa la photo sur la table basse.

— Yaakob Netamayu l'a désignée pour assurer la liaison, lança-t-il. C'est sa maîtresse. Évidemment, il faudra aller la voir à Medellin.

— Ça m'a l'air d'un coup horriblement risqué, remarqua Malko.

Wayne Maifort eut un geste d'impuissance.

— Prenez-vous-en à l'ego de Mr Webster⁽¹⁴⁾. Si c'est la Company qui sort la DEA de la merde, on va en entendre parler pendant cent cinquante ans. Et puis, Yaakob Netamayu, c'est un « CIA asset »⁽¹⁵⁾. On ne va quand même pas en faire cadeau à nos copains.

— Je vois, dit Malko.

Wayne Maifort se pencha en avant.

— Un seul truc, fit-il sur le ton de la confidence. Mais vachement important. Si les Colombiens ont vent de cette histoire, vous êtes mort et moi aussi...

— Vous voulez dire les *narcos* ?

Le chef de la station de la CIA secoua gravement la tête.

— Non, je veux dire nos homologues colombiens. Il n'y en a pas un, aussi haut placé soit-il, qui résistera à l'envie de tout balancer à El Mexicano. Pour toucher quelques millions de dollars. Alors, si vous tenez à repartir entier de Colombie, méfiez-vous de tout le monde. Sinon...

Il eut un geste imagé, passant son index le long de son cou. Malko se força à sourire. Ça s'annonçait encore plus mal que sa dernière mission en Colombie dix ans plus tôt, où déjà, il avait sauvé sa peau de justesse.

CHAPITRE III

John Clifton glissa sa gigantesque silhouette dans la pièce et attira à lui un fauteuil. Avant de s'asseoir, il prit la bouteille de Gaston de Lagrange et remplit à nouveau son verre. Prenant cette fois le temps de le réchauffer entre ses énormes doigts. Wayne Maifort lui résuma sa conversation avec Malko et ses mises en garde.

L'agent de la DEA eut un sourire qui se voulait rassurant.

— Il ne faut pas être aussi pessimiste. Il y a quand même quelques Colombiens valables. Regardez Miguel Botero.

— Qui est Miguel Botero ? demanda Malko.

— Un policier du DAS à Medellin. Un des rares en qui on a confiance. Il ne nous a jamais trahis et en plus il est maqué avec une juge dont la tête est mise à prix par les *narcos*. Lui-même fait très attention. À Medellin, il vous servira d'échelon de soutien.

« Isabel Nieto, qu'on appelle « la Lionne » à cause de ses cheveux roux, est, paraît-il, tous les jours à la piscine de l'*Intercontinental*. Ce sera facile de l'aborder. Yaakob Netamayu l'a prévenue que quelqu'un allait la contacter, pour un business. Elle ne sait rien de plus. Ce n'est qu'un relais.

— C'est elle « l'ami commun » par lequel vous êtes entré en relation avec cet Israélien ? demanda Malko.

— Non. Il s'agit d'un de nos « stringers », expliqua Wayne Maifort Harry Rhems, surnommé Dirty Shirt Harry, un mercenaire britannique qui a été enrôlé pendant quelques mois par Yaakob Netamayu pour la formation des *sicarios* de Pedro Garcia Velasquez. Avant cela nous l'avons utilisé pour la Company au Nicaragua et au Salvador. Avec ses économies, il s'est acheté une petite *finca* à Topaipí, dans le Magdalena Medio, où il vit avec une Colombienne.

— Pourquoi ne pas avoir continué le contact par son intermédiaire ?

— Trop dangereux et pas pratique. Il est dans un coin pourri, non loin de Puerto Boyaca, infesté de *narcos*. Et il n'a même pas le téléphone. Mais nous comptons l'utiliser dans notre opération, à un stade ultérieur.

Tout cela semblait bien compliqué à Malko. Et surtout modérément fiable... Il avait l'impression d'être en train de préparer une autre « Baie des Cochons »⁽¹⁶⁾.

— Si vous me disiez quel est *exactement* votre plan ? suggéra Malko.

John Clifton acheva son verre de cognac et lui adressa un sourire engageant.

— L'idée est la suivante, fit-il de sa voix grave et calme Yaakob Netamayu se démerde pour emmener Pedro Garcia Velasquez hors de son hacienda, en se débarrassant de ses gardes du corps.

Malko fit la moue.

— Déjà, cela ne me paraît pas évident, objecta-t-il. Ce *narco* doit être gardé comme le président des États-Unis.

— Bien sûr, reconnut Wayne Maifort, mais, l'Israélien possédant la confiance de Velasquez, ce n'est pas absolument impossible. Le but de votre rencontre avec lui est justement de déterminer si c'est faisable.

— Supposons le problème résolu, admit Malko. Que se passe-t-il ensuite ?

— L'hacienda de Velasquez se trouve à côté d'un bled qui s'appelle Puerto Triunfo, sur l'autopista Medellin-Bogota, en plein Magdalena Medio. Imaginons que Yaakob Netamayu vous retrouve à un endroit prévu à l'avance avec son otage.

— Cela risque de ne pas être très calme, remarqua Malko. On va s'apercevoir de l'enlèvement.

Wayne Maifort eut un pâle sourire.

— Évidemment ! Les hommes de Velasquez vont chercher à le récupérer, bloquer les routes. Or, il n'y en a que deux : celle de Medellin et celle de Bogota. C'est là qu'intervient Dirty Shirt Harry. Ce type sait piloter. Donc, avant le kidnapping, il ira emprunter un de nos avions à Medellin pour le poser sur une piste clandestine près de son bled. C'est à une heure et demie de Puerto Triunfo. Dans la seule direction où les copains de Velasquez ne vous chercheront pas, parce que c'est une impasse. Vous embarquerez tous les quatre à destination de Bogota. Deux heures de vol. Un « Citation » de la DEA attendra ici, prêt à décoller. Il y aura juste à transférer Pedro Garcia Velasquez d'un appareil à l'autre et à partir. On annoncera la vérité aux Colombiens quand il sera en l'air. Officiellement, ils nous l'auront remis. Personne n'en croira rien, mais cela n'a aucune importance.

— Et Yaakob Netamayu ?

— Il embarque aussi, jusqu'à Miami. Ensuite, il fait ce qu'il veut.

Malko réfléchit quelques secondes, puis demanda avec une naïveté feinte :

— Tout cela me paraît parfait, mais vous n'avez plus besoin de moi, une fois l'opération mise sur pied. Netamayu sait où se trouve Harry Rhems, il peut très bien le retrouver tout seul.

John Clifton secoua la tête et Wayne Maifort émit un bruyant soupir.

— Malko, ne faites pas l'idiot. D'abord, nous n'allons pas laisser Velasquez et ses millions de dollars aux mains de deux types comme

Netamayu et Dirty Shirt Harry. Je les vois très bien liquider Velasquez et filer au Brésil avec *notre* avion. Nous avons besoin d'un contrôleur avec eux. En plus, dans une histoire pareille, il peut y avoir beaucoup d'impondérables. Il faut un chef de mission responsable et expérimenté. Vous.

Un ange passa, sonnant les trompettes de la renommée. Malko préféra ne pas se souvenir du proverbe disant que « le flatteur vit toujours aux dépens du flatté ». John Clifton ne le laissa pas s'enfoncer dans la réflexion. Avec un coup d'œil à sa montre, il lança :

— Il y a une petite corvée cet après-midi. Je vous emmènerai au QG de la police voir le général Esquina. Avec nos chimistes. Afin d'établir définitivement votre couverture de haut fonctionnaire DEA. Il n'y en aura pas pour longtemps.

Malko se leva, pas trop inquiet. Le plan des deux Américains comportait tellement d'inconnues qu'il avait peu de chance d'être mené jusqu'au bout.

En Colombie, la police n'était qu'une branche de l'armée et le QG grouillait d'uniformes.

Le capitaine moustachu à la tenue impeccable et aux bottes étincelantes n'arrivait pas à détacher les yeux de la poitrine de Sherry. En plus, l'ascenseur qui les emmenait au troisième étage était minuscule et la jeune Américaine pratiquement collée contre lui.

Un colonel sec et tout aussi moustachu que le capitaine les accueillit à l'étage. Ne parlant qu'espagnol Sherry se pencha à l'oreille de Malko.

— On se croirait dans un film... *Viva Zapata...*

Ils n'eurent pas le temps de continuer. Le général Esquina, commandant la police, les attendait dans son bureau tout en boiseries. Dans un coin, quelques sachets en plastique de cocaïne saisie. Massif, l'œil charbonneux, parlant un anglais hésitant et compassé. Après les présentations, il leur fallut subir l'inévitable discours de remerciements pour la collaboration de la DEA... Après quelques généralités de part et d'autre, l'officier tendit à Malko un rectangle vert plastifié.

— *Señor Linge*, fit-il, voici un permis de port d'armes valable pour la durée de votre séjour... J'ai prévenu les différentes personnes susceptibles de vous intéresser de vous recevoir à votre convenance.

Sherry et Emily avaient échangé un regard inquiet. Il ne leur donnait rien. Malko remercia le général et ils se retrouvèrent quelques instants plus tard dans le grand hall.

John Clifton jubilait.

— Voilà, vous êtes couvert.

Wayne Maifort attendait dans la voiture. Quand Malko lui montra

son port d'armes, il ouvrit la boîte à gants et en tira un superbe automatique « Sieg » qu'il tendit avec un holster de toile et trois chargeurs.

— Voilà. Maintenant, on va dîner. Vous partirez demain à Medellin.

Les yeux marron de Sherry semblaient illuminés de l'intérieur. C'était traître, l'*aguardiente*. Dodelinant de la tête, elle reprenait les paroles susurrées par les trois guitaristes de la *Casa Vieja*, le restaurant typique juste en face du *Tequendama*. John Clifton, un verre de Gaston de Lagrange à la main, somnolait. Il n'était que dix heures du soir et Bogota était déjà désert. Depuis que des bombes explosaient un peu partout, les gens sortaient moins.

— J'irais bien danser, soupira Sherry.

Elle arborait une robe de stretch noir d'où débordaient les trois quarts de sa poitrine inouïe. John Clifton s'ébroua, bâilla, puis déplia ses deux mètres avec un sourire.

— Demain, j'ai un meeting à sept heures.

— Moi, je vais me coucher, fit Emily.

Sherry et Malko se levèrent à leur tour. L'hôtel était juste de l'autre côté de la Septima. La nuit était superbe, le hall du *Tequendama* désert à part des gardes en civil bardés d'armes et de radios. Ils prirent tous leur clef. Les deux Américaines étaient au même étage que Malko. Sherry, avant de le quitter, lui lança un regard plein de regrets.

Seul dans sa chambre, Malko mit CNN⁽¹⁷⁾. Il allait s'étendre, lorsqu'une violente explosion secoua le quartier, faisant trembler les vitres. Malko aperçut une colonne de flammes qui montait du côté du Musée National, plus loin sur la Septima. Trente secondes plus tard, des coups redoublés furent frappés à sa porte. Il alla ouvrir et Sherry se jeta pratiquement dans ses bras. Pieds nus, avec juste sa robe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, visiblement affolée.

— Une bombe, dit Malko. Mais ce n'est pas pour nous.

La jeune femme secoua la tête.

— *My God*, je ne me suis pas engagée dans les Marines... Je travaille dans un labo, pas au front...

Des hurlements sinistres de sirène de police montèrent jusqu'à eux. Et, presque aussitôt, un échange de coups de feu pas très éloigné. Plusieurs rafales. Sherry pâlit encore plus.

— J'ai peur.

Elle se laissa tomber sur le lit. Sa poitrine pointait, arrogante, sous le jersey. Malko se dit que ce ne serait sûrement pas un péché mortel de profiter de sa panique.

— Voulez-vous rester un peu ici ? proposa-t-il. Regarder la télé.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, on sonna. Malko alla ouvrir. C'était Emily en jeans et T-shirt.

— *My God !* lança-t-elle à Sherry, j'ai cru qu'on t'avait enlevée. On se bat dehors...

Malko entreprit de calmer les deux Américaines avec deux solides rasades de Johnny Walker pris dans le mini-bar.

Ils s'installèrent tous sur le lit, devant CNN, rappel du monde civilisé. Les sirènes couinaient encore à l'extérieur et il y eut de nouveaux échanges de coups de feu.

Puis, le silence retomba. Malko allongé à côté de Sherry perçut un léger ronflement : Emily s'était endormie. Soudain, une rafale très proche d'arme automatique claqua presque sous leurs fenêtres. Sherry fit un bond, comme si elle avait reçu les projectiles et, d'un seul élan, se jeta dans les bras de Malko.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Sûrement une discussion amicale, affirma Malko.

Le corps de la chimiste se pressait contre lui. Emily, de l'autre côté de Sherry, ne s'était pas réveillée. Doucement, il se mit à caresser le dos en partie nu de Sherry. La situation l'excitait au plus haut point et le simple contact de la jeune femme l'avait mis dans un état qu'elle ne pourrait ignorer longtemps. Progressivement, sa caresse s'aventura jusqu'aux reins... Sherry avait les yeux fermés, mais il sentit son bassin s'appuyer au sien. Enhardi, il continua, épousant les courbes de ses fesses cambrées, rondes et fermes de sportive. Doucement, les hanches de la jeune Américaine se mirent en mouvement, d'avant en arrière, frottant son pubis contre la colonne de chair. Malko lui saisit la nuque, relevant son visage. Aussitôt, une bouche chaude se colla à la sienne et Sherry glissa dans sa bouche une langue soyeuse et active. Ils ne bougeaient presque pas, seuls leurs souffles courts trahissaient ce qui se passait... Malko repoussa le décolleté de la robe et s'empara de la chair tiède d'un sein. Sherry gémit et leurs dents s'entrechoquèrent...

— *No, no*, murmura-t-elle. *Not now !*⁽¹⁸⁾.

Malko avait repoussé le stretch et pris un sein à pleine main. Apparemment, c'était le point faible de Sherry... Elle se mit à onduler contre lui sans retenue. Il se pencha et sa langue prit le relais de ses doigts, caressant longuement les seins épanouis et leurs pointes dressées. Sherry haletait.

— *Stop, please ! Stop !* gémit-elle.

Les cheveux longs répandus sur l'oreiller, elle était superbe. Mais lorsque Malko voulut lui ôter sa robe, elle l'en empêcha. Il se contenta de se libérer, lui. À côté, Emily dormait ou faisait semblant... Il n'eut pas à forcer Sherry pour qu'elle l'entoure de ses doigts. Elle le masturbait rapidement, comme une professionnelle et visiblement, ça l'excitait autant que de faire l'amour... Lui préférait autre chose.

Relevant le jersey noir, il glissa le long d'une cuisse et atteignit le sexe sans protection.

— Ahahahah...

Sherry n'avait pu s'empêcher de crier. Elle retomba, tourna la tête vers Emily qui lui tournait le dos, en chien de fusil, le jeans moulant des fesses cambrées. Malko lui arrachait des gémissements de plus en plus rapprochés. Le contact de ce sexe offert augmentait encore son désir. Il écarta fermement la main qui le masturbait. Ce serait trop bête...

À l'improviste, il bascula sur elle. Sherry voulut refermer les cuisses, mais le sexe de Malko commençait déjà à pénétrer le sien. Il eut l'impression de s'introduire dans un étroit pot de miel. Quelques secondes inouïes. L'effort de Sherry pour le repousser l'enfonça encore plus. Il s'immobilisa, abuté en elle.

— *Please*, murmura-t-elle. *Please, stop, she is...* ⁽¹⁹⁾

Il lui ferma la bouche d'un baiser et se souleva un peu. Aussitôt, Sherry referma les cuisses. Seulement Malko était en elle. Il commença à bouger doucement. Sherry capitula très vite. Ses bras se refermèrent autour de Malko et elle se mit à remuer sous lui, soudée par le sexe et la bouche.

Il se retint autant qu'il le put, mais les ondulations du bassin de Sherry le poussaient irrésistiblement au plaisir. Lorsqu'il réalisa qu'elle recommençait à jouir, il pesa sur ses cuisses, les écartant à nouveau et se déchaîna à grands coups de reins jusqu'à ce qu'il explose. Ils retombèrent l'un sur l'autre et Sherry, peu après, le repoussa gentiment, lui soufflant à l'oreille.

— Je vais retourner dans ma chambre.

Sa grosse peur était passée. Emily dormait toujours... Malko la raccompagna jusqu'au couloir et elle se serra contre lui.

— Il ne faut rien dire à Emily, dit-elle, elle connaît mon boy-friend.

Malko se déshabilla et fila dans la salle de bains prendre une douche. Cette étreinte lui avait laissé un goût délicieux. Lorsqu'il écarta le rideau, il s'immobilisa, stupéfait. Emily, les yeux rouges de sommeil, le contemplait, plantée au milieu de la salle de bains.

CHAPITRE IV

Malko vit le regard de la jeune chimiste descendre et s'arrêter à la hauteur de son ventre. Il n'eut même pas le temps de sortir de la baignoire. Comme une somnambule, Emily fit un pas en avant, le regard brouillé, et avec une lenteur irréaliste, s'agenouilla sur le tapis de bains. Sa bouche atteignit le sexe encore à demi bandé de Malko, en même temps que ses mains. Avec une sorte de soupir, elle l'engloutit doucement, commençant une fellation inouïe de douceur. Aiguillonné par la langue aiguë qui dansait un ballet endiablé autour de lui, en quelques minutes il eut retrouvé toute sa vigueur. Elle se mit alors à l'aspirer à grands coups, avec un balancement de tout son corps. Malko, dans une position inconfortable, la repoussa et enjamba le bord de la baignoire.

Il remit Emily debout. Celle-ci, le regard trouble, leva la tête vers lui, et dit simplement :

— *Fuck me !⁽²⁰⁾*

Elle attendait, appuyée au lavabo. Il défit son jeans si étroit qu'il ne put le lui enlever totalement. Il resta accroché à ses jambes à la hauteur des genoux, l'entravant. D'elle-même, Emily se retourna, s'appuyant à la porcelaine, offrant à Malko deux fesses cambrées et rondes. Le dos creusé, elle attendit, l'observant dans la glace. D'un seul coup, il la pénétra à fond et elle se pencha en avant, le ventre écrasé contre la faïence. Les mains crispées sur ses hanches minces, il se mit à la besogner, avec lenteur. Le regard fixe, Emily se regardait dans la glace, la bouche entrouverte. Sa main disparut entre ses cuisses et quelques instants plus tard, tout son corps fut secoué d'un spasme violent.

Rassuré sur son orgasme, Malko continua, puis, sournoisement se retira, sans avoir joui. Emily chercha son regard dans la glace et fit d'une voix étonnée :

— *You did not come ?⁽²¹⁾*

Malko lui sourit sans répondre, mais son sexe raidi commença à peser sur l'ouverture de ses reins. La jeune Américaine, d'un sursaut, voulut l'écarter. Mais coincée entre la colonne de chair rigide et le lavabo, elle était impuissante. La fin de sa résistance fut marquée par un cri étouffé et Malko se propulsa jusqu'au fond de ses reins d'une seule poussée. Troisième sensation exquise de la soirée. La bouche entrouverte, avec une légère crispation de douleur, Emily se mit à

participer. Elle se pencha encore plus en avant, creusant les reins et gémit.

— *Oh yeah, fuck my ass !*⁽²²⁾

Il ne fallait pas le lui dire deux fois. Il se mit à la labourer à grands coups de reins et finit par exploser. Arc-en-ciel. Emily gémit. Quand elle se retourna, elle lui jeta un regard ambigu et murmura, un peu honteuse :

— Ne dites surtout rien à Sherry. Elle connaît mon boy-friend.

— Je vous emmène à un enterrement, annonça, mi-figue, mi-raisin, Wayne Maifort.

Malko claqua la portière qui se referma avec un bruit sourd. En dépit de sa nuit agitée, il s'était réveillé à sept heures. Le décalage. Les nuages et la pluie avaient disparu et un soleil radieux brillait sur Bogota. La Ford Bronco du chef de station de la CIA avait des glaces teintées très sombres, blindées bien entendu. Il était venu le prendre au *Tequendama* quelques minutes plus tôt. Seul.

— Un ami ? demanda Malko.

— Non, fit l'Américain, la dernière victime de El Mexicano. Un type qui s'était permis de faire la cour à sa maîtresse. Celle-ci sera sûrement là car il s'agissait d'un de ses amis d'enfance. Ça peut vous servir de savoir à quoi elle ressemble.

Il fila vers le sud, passant au-dessus de la calle 25, puis revint sur ses pas un peu plus loin sur la Septima. Tout en racontant à Malko la triste histoire de Felipe Ocampo. Bien entendu, la police n'avait pu inculper officiellement personne. Aucun témoin n'avait vu le Colombien se jeter d'une fenêtre de la tour Colpatria. Mais tout Bogota savait pourquoi il était mort...

Un long corbillard – une Cadillac fatiguée – stationnait devant une petite chapelle coincée entre la Septima et la carrera 5. Un trentaine de personnes entouraient un cercueil couvert de fleurs qu'on portait dans le corbillard. Wayne Maifort s'arrêta juste à côté et se tourna vers Malko :

— Vous voyez au second rang, derrière la famille, cette femme grande qui a beaucoup d'allure, avec ses cheveux noirs attachés en natte ?

— Oui, dit Malko.

Celle qu'il lui désignait était superbe avec un visage de madone sensuelle, une bouche presque trop rouge, un menton volontaire.

— C'est elle, précisa l'homme de la CIA. Melinda Avila. Grande famille de planteurs et d'avocats. Très riche. Avocate elle-même. La maîtresse de Pedro Garcia Velasquez.

Malko la détailla. Elle était remarquablement belle et pleine de distinction. Le tailleur noir moulait un corps tout en courbes avec des jambes qui n'en finissaient pas. On ne voyait pas ses yeux, cachés derrière des lunettes noires, mais son visage semblait sculpté dans du marbre.

Quelques membres du cortège tournèrent les yeux vers eux. Heureusement, les glaces teintées les dissimulaient aux regards.

L'Américain redémarra au moment où la jeune femme prenait place dans une limousine derrière le corbillard.

— Vous partez pour Medellin tout à l'heure, annonça paisiblement le chef de station de la CIA. Votre voyage est officiel. Vous y allez pour rencontrer le patron local du DAS et le chef de la police. Ils sont prévenus. Quant à notre copain, Miguel Botero, je l'ai eu ce matin au téléphone, il vous contactera discrètement. Suivez ses conseils, il connaît bien les règles du jeu à Medellin.

— Miguel Botero est au courant de notre projet ?

— Non. Il sait seulement qu'on cherche un contact avec Yaakob Netamayyu.

— Où allons-nous maintenant ?

— À l'ambassade. Pour que John vous donne sa bénédiction avant le départ. C'est *quand même* une opération DEA. Et je vous expliquerai comment trouver Dirty Shirt Harry⁽²³⁾.

— Pourquoi l'appellez-vous ainsi ?

L'Américain rit.

— Quand vous le verrez, vous comprendrez.

John Clifton poussa vers Malko une grosse enveloppe en épais plastique transparent.

— Voilà les papiers et les clefs d'un Piper Comanche qui se trouve dans le hangar de l'ancien aéroport de Medellin, en plein centre ville. L'appareil est au nom d'une société qui nous appartient. Il est en parfait état et le plein est fait. Six heures d'autonomie. Dirty Shirt Harry l'a déjà utilisé. Dans la soute avant, il y a deux shot-guns et deux Ingram. Avec des munitions et quatre gilets pare-balles. Apportez-lui les papiers avec une bouteille de Johnny Walker Carte Noire, il sera fou de joie. Le scotch qu'on trouve là-bas rend aveugle.

— Et Dirty Shirt Harry ? demanda Malko. Où vais-je le récupérer ?

— Il m'appelle tous les deux jours en ce moment. Je lui fixerai pour vous un rendez-vous à Puerto Boyaca. C'est à une heure de son bled et à cinq heures de Medellin. Vous effectuerez l'aller-retour dans la journée.

— Vous croyez vraiment que Miguel Botero me sera utile ?

Wayne Maifort eut un soupir indulgent.

— Vous ne connaissez pas Medellin... C'est probablement la seule ville au monde où le casque intégral soit interdit : il servait aux tueurs du Cartel qui agissent souvent en moto. Il y a quelques années, Medellin était une grosse ville industrielle d'à peine un million d'habitants. Maintenant, ils sont trois millions, dont un tiers de miséreux, prêts à tout pour quelques pesos. C'est dans ce lumpen-prolétariat que les *narcos* recrutent leurs tueurs. Peu à peu, ils ont gangrené la ville. La plupart des restaurants, des night-clubs, des condominiums leur appartiennent. Ils ont investi des millions de dollars. Acheté tous les officiels, les policiers, les juges. Et tué ceux qui leur résistaient. La semaine dernière, ils ont assassiné en pleine rue, dans le centre, l'ancien maire. Parce qu'il avait osé dire que le gouvernement ne luttait pas assez contre les *narcos*.

— Et la police ? demanda Malko, suffoqué par cette description apocalyptique.

— Quand elle n'est pas achetée, elle n'a pas de moyens. Et tout le monde a peur. L'homme le plus populaire de la ville est Pedro Garcia Velasquez. Parce qu'il a fait installer l'électricité dans les *populaciones* où il est né. Et qu'il a construit un stade. Les *narcos* ont des centaines d'informateurs, dans tous les milieux, plus leurs réseaux de tueurs. Nous avons été obligés de fermer notre bureau là-bas. Vous y serez comme un poisson hors de l'eau. Dès qu'un *gringo* arrive, il est repéré.

« Comme ils ont des informateurs même au sein du DAS, ils sauront que vous êtes un fonctionnaire et non un « special agent ». Ils devraient donc vous tolérer.

C'était le monde à l'envers.

John Clifton se leva, sa tête touchant presque le plafond. Il tendit la main à Malko qui sauva de justesse ses phalanges de l'écrasement. Dès que le géant fut sorti, Wayne Maifort sourit :

— Il sait bien que la partie délicate, c'est le deal avec Netamayu. Et là, je vous fais confiance. Je vais vous emmener à l'aéroport dès que vous aurez pris vos affaires à l'hôtel.

Malko sortait de l'ascenseur pour rejoindre Maifort lorsqu'il aperçut dans le lobby du *Tequendama* une femme en train de téléphoner. Il eut un choc. C'était Melinda Avila, la maîtresse de Pedro Garcia Velasquez ! Toujours aussi radieusement belle, en dépit de son visage tragique. Elle avait troqué son tailleur pour une tenue en cuir noir, une courte veste, sous laquelle elle portait un chemisier en soie ivoire, et un pantalon serré dans de hautes bottes souples. Son regard croisa celui de Malko et y resta accroché.

D'interminables secondes.

Il s'était arrêté juste en face d'elle. Fasciné. Il esquissa un sourire et, bizarrement, la jeune femme lui répondit. Il mourait d'envie de lui parler, se demandant quand même si ce n'était pas d'une imprudence folle. Ce fut elle qui résolut le problème en raccrochant. Ils se trouvaient à moins d'un mètre. Melinda Avila demanda d'une voix grave en espagnol :

— Nous nous connaissons ?

— Non, pas vraiment, dit Malko. Mais je sais votre nom – Melinda Avila – et c'est la seconde fois que je vous vois.

La surprise imprégna aussitôt les prunelles sombres.

— La seconde fois ?

— Oui, dit Malko, la première c'était ce matin à un enterrement.

Le sourire de Melinda Avila se figea.

— Je ne vous ai pas vu.

— Je n'ai fait que passer, précisa Malko.

Elle lui adressa un long regard intrigué, puis s'éloigna avec un léger haussement d'épaules.

— *Adios, señor.*

Il la suivit des yeux, ses hanches se balançant avec harmonie, entraînant une croupe somptueuse rendue encore plus attirante par le cuir noir. Il la vit monter dans une BMW conduite par un chauffeur. Wayne Maifort l'attendait au volant de la Bronco. Malko ne lui parla pas de sa rencontre. Il l'aurait taxé d'imprudence. Melinda Avila l'avait simplement pris pour un admirateur un peu trop pressant... Il eut une pensée fugitive pour Sherry et son corps épanoui. Les deux chimistes de la DEA n'auraient personne pour les consoler la nuit prochaine.

L'hélicoptère montait lentement le long de la colline couverte de jungle, ses rotors peinant à cause de l'altitude. Coincé entre deux Colombiens, Malko se demandait si sa mission n'allait pas s'arrêter là. Ils étaient douze dans l'appareil plus un monceau de bagages. Le nouvel aéroport de Rio Negro, ultramoderne, se trouvait à une heure de route de Medellin. Tous ceux qui avaient les moyens de payer 6 000 pesos prenaient l'hélico. Construit avec l'argent de la drogue, l'aéroport aurait fait envie à des pays plus civilisés.

L'hélico parvint enfin au sommet de la crête et Malko aperçut devant lui, dans la vallée, Medellin. Une large zone industrielle en occupait le centre, longée par un grand canal et le squelette d'un futur métro aérien encore inachevé. Des milliers de masures de brique montaient à l'assaut de toutes les collines, encerclant la ville comme une lèpre rougeâtre. C'est là que se recrutaient les tueurs du Cartel...

L'appareil commença sa descente, frôlant la cime des arbres.

Malko regardait s'approcher les buildings sinistrés du centre. Ici, il était sur le territoire de Pedro Garcia Velasquez.

Si jamais il apprenait ce que Malko venait vraiment faire dans cette ville du bout du monde, il déchaînerait l'enfer contre lui...

L'hélico survola un cimetière pimpant, puis des dizaines de hangars où stationnaient des hélicos et des avions de tourisme, avant de se poser devant le baraquement de bois d'Helicol. À côté, l'ancienne aérogare, abandonnée, pourrissait doucement. Les pales tournaient encore, mais une nuée de porteurs se précipitèrent sur les bagages.

Malko suivit celui qui s'était emparé de sa valise.

Quelques taxis jaunes stationnaient en face d'Helicol, avec leurs chauffeurs. Aucun ne daigna se déranger, sauf un grand maigre qui fit signe au porteur et souleva son coffre pour y mettre la valise. Malko venait de s'installer dans le taxi lorsque la portière s'ouvrit brutalement sur un homme de petite taille, presque chauve, avec un regard aigu, le nez retroussé, plutôt mal habillé...

— *Señor*, venez, dit-il, j'ai ma voiture...

Le chauffeur voulut démarrer, mais le nouveau venu lui jeta une phrase en espagnol, qui l'arrêta. La tension était brusquement montée. Le petit chauve adressa à Malko un coup d'œil rapide et répéta :

— Venez.

Par l'entrebâillement de sa veste, Malko aperçut la crosse d'une arme de gros calibre pendue à un holster. Le chauffeur se pencha en avant, plongea la main dans sa boîte à gants, saisit un pistolet et se retourna, bien décidé à ne pas se laisser faire.

CHAPITRE V

Un gros Beretta 92 avait déjà jailli entre les doigts de l'homme qui avait ouvert la portière du taxi. De la main gauche, il l'appuya sur la gorge du chauffeur pétrifié et de la droite, il tira Malko hors du véhicule.

— *Lagarto* !⁽²⁴⁾ grommela-t-il à l'adresse de l'autre.

Il rafla la valise de Malko dans le coffre et se dirigea vers une Mazda blanche qui avait connu des jours meilleurs. Le taxi démarra en trombe, sans demander son reste. Un sourire plein de charme apparut sur le visage de l'inconnu qui tendit la main à Malko.

— Miguel Botero, *con mucho gusto*.

Le policier du DAS, ami de la DEA.

— Comment êtes-vous là ? demanda Malko étonné en montant dans la vieille Mazda.

Avant de mettre le contact, le policier colombien alluma une cigarette et fut pris aussitôt d'une effroyable quinte de toux. Lorsqu'il eut retrouvé sa respiration, il dit en souriant :

— Je savais par le *señor* Clifton quand vous arriviez. Mais je ne serais pas venu sans un *chisme*⁽²⁵⁾...

— C'est-à-dire ?

— J'ai appris par un informateur que des *sicarios* de la bande des Pristos, d'Aranjuez, s'étaient vantés de préparer l'enlèvement d'un *gringo* arrivant de Bogota aujourd'hui. J'ai essayé d'aller à l'aéroport de Rio Negro, mais je ne serais pas arrivé à temps. Alors j'ai appelé là-bas et j'ai su que vous aviez pris l'hélicoptère.

— Mais ce taxi ?

— C'est un faux taxi. La compagnie Carapaca appartient en réalité à Pedro Garcia Velasquez... Et celui-ci – TI 9549 – a déjà servi pour des meurtres. Mais on ne peut rien prouver...

Ils avaient démarré, droit vers le nord, traversant un quartier de petits bungalows assez minables. Il faisait nettement plus chaud qu'à Bogota et une végétation tropicale luxuriante jaillissait de partout. Ils franchirent un pont sur un canal – le rio Medellin – coupant la ville d'est en ouest. Parallèlement, courait un long serpent de béton : le futur métro aérien, stoppé faute de crédits... Malko était rétrospectivement glacé de son kidnapping manqué.

— Pourquoi voulaient-ils m'enlever ? demanda Malko.

— Ils ont sûrement appris que vous travailliez pour la DEA et Medellin est interdit à la DEA.

— Mais John Clifton m'avait dit que les *narcos* ne s'attaqueraient pas à moi, parce que j'étais en mission de représentation.

Miguel Botero eut un sourire embarrassé.

— Le señor Clifton est à Bogota, pas ici, à Medellin. Les *narcos* ne sont pas subtils. Tout ce qui est DEA est ennemi, même s'ils considèrent que ce n'est pas dangereux. Il va falloir que vous fassiez très attention.

— Mais comment ont-ils eu vent de mon arrivée ?

— Ils paient beaucoup de gens... Si vous êtes très prudent, vous pourrez rester quelques jours. Le temps qu'ils organisent autre chose. Mais il y a certaines précautions à prendre.

Ça commençait bien. Une fois de plus, la CIA avait péché par excès d'optimisme... Comme pour effacer cette mauvaise impression, Miguel Botero s'empessa d'ajouter :

— Ils ne vous auraient probablement pas assassiné. Seulement kidnappé pendant quelques jours pour vous relâcher avec beaucoup de publicité et faire perdre la face aux *gringos* de la DEA.

Malko repensa à l'étrange apathie des autres chauffeurs de taxi. Décidément, Pedro Garcia Velasquez avait le bras long... Ils traversaient une zone industrielle encombrée de camions. Tout le centre de Medellin était d'une tristesse à mourir. Miguel Botero était tendu, donnant de fréquents coups d'œil à son rétroviseur. Un scanner grésillait, accroché au tableau de bord. Le véhicule sentait le tabac, la sueur et était plein de vieux papiers et d'objets divers. Il examina du coin de l'œil le policier colombien. Miguel Botero avait plutôt l'air d'un représentant miteux que d'un flic. Il arrivait tout juste à l'épaule de Malko. Avec sa veste à carreaux passés, son pantalon sans forme et sa cravate en ficelle, il faisait vaguement pitié. Impression aggravée par une toux incessante.

— Voilà l'*Intercontinental*, annonça-t-il, montrant un bâtiment blanc, noyé dans la végétation d'une des collines en face d'eux. Tout autour, il y a les plus beaux immeubles de Medellin dans le *barrio* de Poblado. Ils appartiennent pratiquement tous aux *narcos*.

Ils venaient de passer devant un grand centre commercial, le San Diego, et grimpaient la colline, par une route escarpée bordée de restaurants et de maisons cossues. Miguel Botero stoppa brutalement. Devant eux s'allongeait une file de voitures. La moitié de la route s'était effondrée dans le précipice et un feu réglait la circulation provisoirement en sens unique alterné.

— On peut dîner ensemble ce soir, suggéra Malko.

— J'ai arrangé quelque chose, dit le policier. Au *Club Campestre*, le plus chic de Medellin, le seul endroit où les *narcos* n'ont pas le droit de

venir. D'ailleurs, pour se venger, El Mexicano y a déposé une bombe, il y a trois mois.

Malko acquiesça.

— Vous connaissez Isabel Nieto ? demanda-t-il comme ils arrivaient enfin à passer.

— *Claro que sí*⁽²⁶⁾ ! fit le Colombien. Elle est célèbre à Medellin. S'il fait beau, vous la verrez à la piscine de l'*Intercontinental*. Elle y est tous les jours.

Il tourna à droite. Un peu plus loin, des soldats en tenue camouflée stoppaient les véhicules venant de la colline pour fouiller leurs coffres, à la recherche d'explosifs. De près, l'*Intercontinental* était nettement moins frais... Quelques soldats bayaient aux corneilles, dans le parking. De piquantes petites Colombiennes s'affairaient à la réception. Malko se retrouva dans une chambre donnant sur la piscine déserte. On se serait cru en pleine campagne. Après avoir pris une douche, il remit son holster, vérifia le chargeur du Sieg et descendit prendre un verre au bar. Cela lui faisait une drôle d'impression de se retrouver harnaché comme un gangster.

Le *Club Campestre* était à peine moins gardé que Fort Knox. Dès que Malko stoppa à l'entrée sur la carrera 44, sa Toyota de location fut entourée de gardes armés. Papiers, vérifications, on passa un petit miroir sous la voiture pour s'assurer qu'il n'avait pas une bombe et il dut ouvrir son coffre avant de pouvoir entrer. Le club lui-même ressemblait à une grosse hacienda, plutôt sinistre. Une exposition de peinture occupait le rez-de-chaussée. Il gagna au premier un immense restaurant presque vide, dominant une piscine. Trois guitaristes allaient de table en table. On l'installa à côté d'une douzaine de garçons et de filles qui s'amusaient bruyamment. Il commanda une *aguardiente*, qu'on lui servit avec du sel et du citron.

Miguel Botero apparut à son troisième verre. Toujours aussi négligé mais accompagné d'une créature de rêve. Une Noire aux traits délicats, au nez fin et droit, avec une silhouette pulpeuse, des seins pointus et une croupe callipyge, qui le dépassait presque d'une tête. Rien que sa démarche était un appel au viol. Miguel Botero fit les présentations.

— Malko Linge, Teresa Alvarez. Teresa est juge. Ce n'est pas facile ici.

Ils commandèrent. Tout le menu était français ! Poliment, Miguel Botero avait demandé avec un sourire contraint à s'asseoir face à la porte.

— Nous sommes très menacés tous les deux, expliqua-t-il. On m'a donné un gilet pare-balles, mais il est tellement lourd que je ne peux

pas le mettre ! Quant à Teresa, elle dort avec un shot-gun et ne sort qu'avec une escorte armée, sauf quand elle est avec moi. Ce sont ses voisines qui font ses courses mais sa voiture n'est même pas blindée... Le jour où ils voudront vraiment...

— Il faut être fataliste, dit Teresa d'une voix douce. Ma meilleure amie a été assassinée il y a trois mois... Moi, je bénéficie d'une protection pendant mon instruction... Après, c'est fini, ils n'ont pas assez d'hommes.

Miguel Botero avait déjà allumé une cigarette. Il la posa pour passer un bras autour de ses épaules.

— Bientôt, enchaîna-t-il, nous irons aux USA quelque temps. Moi, je dois suivre un cours du FBI.

On leur apporta une soupe de poisson à peine sortie de sa boîte. Miguel Botero rompit le silence.

— C'est très difficile d'être du côté de la loi, expliqua-t-il, les *narcos* ont tellement d'argent... Tous les officiers, à un moment ou à un autre, ont fermé les yeux, quand ils étaient lieutenant ou capitaine. Les autres s'en souviennent. Et ils le leur rappellent. La moitié de cette ville est bâtie avec l'argent de la drogue.

Les musiciens s'étaient éclipsés, laissant la place à une salsa lente. Miguel s'excusa et entraîna Teresa sur la piste. Malko le regarda évoluer avec la juge, étroitement enlacés. Visiblement très amoureux. Quand ils revinrent, le policier continua :

— Ici, le gouvernement ne fait rien pour les pauvres. El Mexicano, lui, met l'électricité dans les bidonvilles, construit des stades, donne de l'argent. Si les *narcos* sont si puissants, c'est aussi parce que le petit peuple des *populaciones* les considèrent comme des bienfaiteurs.

La juge se leva et Malko regarda sa croupe cambrée s'éloigner en se balançant. Elle aurait gagné une fortune comme cover-girl. Miguel Botero se jeta aussitôt sur une cigarette.

— Faites attention à l'*Inter*, conseilla-t-il. C'est plein de mouchards des *narcos*. Si vous voulez joindre Isabel Nieto, faites comme si vous la draguiez.

« N'oubliez pas de jouer votre rôle et de contacter la DAS officiellement. Les *narcos* s'étonneraient que vous ne le fassiez pas.

Une rafale d'arme automatique claqua dans le lointain. Le policier sourit.

— Ce n'est rien. De toutes les façons, les appelés gagnent 3 000 pesos par mois... Ils sont faciles à acheter. Moi, je dors souvent chez Teresa pour qu'elle ait moins peur... Mais c'est idiot ; s'ils viennent, ils nous tueront tous les deux, c'est tout.

Malko le regarda, étonné : ce petit bonhomme ne ressemblait pas à un Colombien moyen avec son héroïsme tranquille.

— Et vous ? demanda-t-il. Pourquoi êtes-vous de ce côté ?

Brutalement, le policier fut secoué d'une quinte de toux qui lui remplit les yeux de larmes. Quand il retrouva une respiration sifflante, il dit :

— Je ne sais pas, *señor*, j'aime mon pays ; j'aurais l'impression de le trahir en aidant les *narcos*. J'ai honte de la Colombie telle qu'on la voit à l'étranger. Je voudrais des moyens, de l'argent. À Medellin, il n'y a qu'un seul hélicoptère pour la police. Je n'ai même pas de quoi payer mes informateurs. Et pourtant, ils risquent leur vie. Alors, je les invite à dîner chez Teresa. Elle est très bonne cuisinière.

La Noire revenait. Le repas avait passé très vite. Miguel Botero regarda sa montre.

— Nous allons partir, merci beaucoup, c'était délicieux. Presque humble. Il griffonna un numéro sur un bout de papier et le donna à Malko.

— Si j'apprends quelque chose d'intéressant, je vous appelle. Si vous pensez avoir besoin de moi, contactez-moi à ce numéro. C'est celui de Teresa. J'y suis souvent. Ne me téléphonez jamais au bureau et là seulement en cas d'urgence.

Ils traversaient l'exposition de peinture du rez-de-chaussée quand ils se heurtèrent presque à un couple. Une Colombienne grassouillette et endimanchée au bras d'un homme aux cheveux plaqués et jaunâtres. Son regard se posa sur le trio formé par Teresa, Miguel Botero et Malko avec une surprise manifeste. Le policier lui adressa un signe de tête respectueux et l'autre répondit à peine.

Arrivé dans le jardin, Miguel Botero se tourna vers Malko :

— Vous voyez celui que nous venons de croiser ? dit-il. C'est le docteur Oscar Lopez-Triana, le directeur du DAS pour la région. Un officier à la retraite. Lui a un gilet pare-balles en kevlar...

— Vous paraissiez gêné, remarqua Malko.

— Oh, ici, c'est un endroit cher ! S'il m'y voit, il va croire que je suis acheté, moi aussi.

Ils se séparèrent dans le parking. Malko regagna son hôtel par les avenues désertes du Poblado. Tous les restaurants étaient fermés. Les nuages cachaient le haut des collines et on voyait tout juste les lumières du centre de Medellin. Il s'enferma, et posa le Sieg près de lui.

Content d'avoir rencontré Miguel Botero. Dans ce pays pourri, c'était réconfortant de connaître un homme comme lui.

Le soleil se reflétait dans les lunettes aux verres et à la monture bleus de la superbe rousse allongée au bord de la piscine de l'*Intercontinental*. Malko l'observait du « coffee-shop ». Une superbe plante tropicale et probablement carnivore. Le maillot argent révélait

un corps épanoui et bronzé et de splendides cheveux roux cascadaient sur ses épaules...

La Lionne. La maîtresse de Yaakob Netamayu. Celle qu'il devait contacter.

Malko se leva et, tranquillement, alla s'installer sur une chaise longue, juste à côté de la jeune femme.

Celle-ci tourna brièvement la tête dans sa direction, puis se replongea dans la contemplation d'une télé Seiko guère plus grande qu'un paquet de cigarettes. Elle s'était arrosée de parfum, probablement pour éloigner les mouches. À un moment, elle se retourna et prit une pose carrément provocante, offrant à Malko la ligne sinieuse de son dos. Malko se pencha et posa une main sur la hanche rebondie.

— *Señora* ?

Isabel Nieto sursauta et se retourna.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous parler, Isabel, dit-il.

Elle ôta ses lunettes, révélant des yeux verts superbes, pleins de curiosité. Sa voix était rauque à souhait, basse, pétrie de sensualité.

— Qui êtes-vous ?

— Un ami d'un ami. Est-ce que vous chantez en ce moment ? J'aimerais vous entendre.

Elle se décrispa imperceptiblement mais dit aussitôt d'une voix assez cassante :

— Je ne chante pas. Mais qui êtes-vous ?

— Je cherche à joindre Yaakob Netamayu.

Elle le fixa longuement, de nouveau méfiante, puis secoua sa crinière rousse.

— Je ne connais personne de ce nom, *señor*. Laissez-moi tranquille.

D'un bond, elle fut debout. Elle attrapa sa serviette et s'éloigna en balançant les hanches, contournant la piscine. Malko l'imita et la rejoignit à l'entrée des cabines de déshabillage. Elle se retourna, furieuse.

— Ici, *señor*, c'est réservé aux femmes.

— Il me semble que vous en êtes une, fit-il en souriant.

Désarçonnée, Isabel Nieto hésita, puis répéta mollement :

— Laissez-moi.

Malko lui barra le chemin. Un moustachu en chemise mexicaine surgit et s'immobilisa à quelques mètres, les observant.

— Je m'appelle Malko Linge, et je suis à la chambre 437 de cet hôtel. Spécialement pour joindre Yaakob Netamayu. Il est au courant. Appelez-moi dès que vous aurez quelque chose. OK ?

Il s'en allait lorsqu'elle le rappela, de sa plus belle voix de salope tropicale.

— Attendez, je me rhabille !

Elle réapparut un quart d'heure plus tard avec un T-shirt qui semblait peint sur ses seins énormes et un jeans rose avec des cœurs, juchée sur des bottes à hauts talons. Maquillée comme la Reine de Saba, les jours de fête. Déhanchée, elle glissa dans la main de Malko un papier plié.

— Mon adresse et mon téléphone, dit-elle à voix basse. Je vous appelle dans deux jours. Je pars dans ma *finca*. Au retour, j'aurai des nouvelles. *Hasta luego*.

Bien que le couloir des cabines fût assez large, elle frôla longuement Malko en passant et il sentit la masse de sa poitrine s'écraser sur sa chemise. La Lionne mangeait à tous les râteliers. Malko posa une main sur sa hanche. Dans la glace, il venait d'apercevoir à nouveau le moustachu. Une sale gueule. Isabel Nieto se déhancha un peu plus, les yeux dans les siens. Au fond des prunelles vertes, il pouvait lire un appel sans équivoque.

— Il faudra que vous me fassiez écouter vos cumbias, dit-il.

Elle eut un rire de gorge, plein de provocation.

— Quand je reviens ! *Adios*.

Il sortit derrière elle et le moustachu leur emboîta le pas. Malko vit la Lionne monter dans une BMW blanche et retrouva le Colombien dans le hall. Bizarre...

Le téléphone sonna à huit heures. Miguel Botero. Le policier proposa :

— Vous voulez dîner avec nous ? Rendez-vous au parking du centre commercial de San Diego en bas de la route de l'hôtel. On prendra ma voiture...

Malko accepta avec plaisir. Un quart d'heure plus tard, il retrouvait la Mazda et s'installait avec les deux Colombiens. Sur le plancher, il y avait le shot-gun de la juge... Ils filèrent vers l'est, le long de la carrera 44, une grande avenue bordée de buildings modernes et de résidences somptueuses, qui serpentait à flanc de colline. Miguel Botero tourna dans une petite rue et s'arrêta en face d'une enseigne annonçant *La Barra Antioquiána*. Un gardien en poncho et chapeau de paille, un vieux shot-gun à la main, se précipita pour garer la Mazda.

— Ici, ils ont de la cuisine *criolla*⁽²⁷⁾, expliqua le policier.

Le restaurant était petit, décoré d'objets folkloriques et pratiquement vide. Malko se retrouva devant une *mazamorra*, soupe de poulet avec d'énormes épis de maïs et un bouillon à décaper le cuivre, tandis que Miguel et Teresa se gointraient de *chicharrón* au yuca. Des clients entraient et sortaient, s'accoudaient au bar quelques

instants. À un moment, dans la pénombre, il sembla à Malko apercevoir le moustachu de l'*Inter* en compagnie d'une femme. Mais tous les Colombiens se ressemblaient... Et puis, quand il voulut les examiner de plus près, ils avaient disparu...

Ils étaient en train de déguster des *Besos de Negra* dessert typique colombien, lorsqu'une violente explosion secoua le restaurant.

L'assiette de Malko lui sauta à la figure tandis que la table était balayée par un souffle violent. Des morceaux de plafond tombèrent sur eux, les bouteilles du bar se brisèrent dans un fracas terrible. Secouant divers débris, Miguel Botero s'était dressé, Beretta au poing. Il se rua vers une porte arrachée, suivi de Malko. Les toilettes étaient dévastées. Un lavabo avait traversé la pièce pour aller s'écraser contre un mur... Partout des petits bouts de ferraille dont certains s'étaient fichés dans la cloison. Une âcre odeur de dynamite flottait dans l'air. Le policier regagna son arme et entraîna Malko.

— C'est une *patata*⁽²⁸⁾. Partons.

Au passage, il tendit mille pesos au patron effondré et ils regagnèrent la Mazda. Ils croisèrent une voiture de pompiers sur la carrera 44, un peu plus loin. Teresa n'avait pas bronché, tamponnant en silence une petite coupure à la joue. Malko se pencha vers Miguel.

— Je crois avoir vu ce soir un homme qui me surveillait à l'hôtel, dit-il.

Il raconta son entrevue avec la Lionne. Le policier hocha la tête.

— C'est troublant, mais cela peut être une coïncidence. Ce restaurant est tenu par quelqu'un qui n'aime pas les *narcos*. Cela suffit à expliquer la bombe...

La juge lui jeta une phrase en espagnol et il bifurqua aussitôt pour s'arrêter un peu plus loin devant un petit sanctuaire creusé dans le rocher d'une colline : Malko aperçut une Vierge entourée d'ex-voto et de cierges. Teresa Alvarez descendit et alla s'agenouiller devant. Miguel se retourna avec un sourire d'excuses.

— Teresa est très croyante, superstitieuse même. Ici, c'est un autel où viennent souvent prier les *narcos*. Parce qu'à cet endroit, El Mexicano a échappé à un accident d'hélicoptère. C'est lui qui a placé cette statue de la Vierge ici. Tout le monde y vient...

Il s'interrompit, crachant ses poumons une fois de plus ; quand sa quinte de toux fut calmée, il maugréa :

— Il faudrait que je m'arrête de fumer, mais ici, il y a trop de pression. Quand je serai aux USA...

Teresa avait fini ses prières et regagna la voiture. En montant la pente menant à l'*Inter*, Malko demanda :

— Comment savoir si c'était un hasard ou si nous étions visés...

Miguel se retourna avec un sourire las.

— Teresa et moi, ils veulent nous tuer, pas nous intimider. Je

voulais justement que vous sachiez que la rumeur dit que El Mexicano n'apprécie pas votre présence à Medellin. Vous allez bientôt recevoir un petit cercueil. Cela veut dire que vous devez quitter la ville ou y rester. Définitivement.

In petto, Malko maudit les « jumeaux » géants de Bogota : Wayne Maifort et John Clifton. D'après eux, les *narcos* devaient supporter qu'il soit à Medellin, tant que c'était en voyage officiel...

Qu'est-ce que cela serait si Pedro Garcia Velasquez apprenait ce qu'il était venu faire !

CHAPITRE VI

Des nuages s'effiloçaient, accrochés aux collines verdoyantes cernant l'hôtel. Malko en avait par-dessus la tête de l'*Intercontinental*. Depuis deux jours, il n'en avait quasiment plus bougé. Sauf pour se rendre au DAS où un sous-fifre lui avait raconté des contes de fée lui peignant un tableau idyllique de la lutte anti-*narcos*. Il n'avait reçu aucune nouvelle de Miguel Botero ni de Wayne Maifort. Les petites Colombiennes de la réception commençaient à lui adresser ouvertement des œillades. Un *gringo* seul, plein de dollars, c'était bon à prendre. L'une d'elles lui proposa, quand il prit sa clef :

— Emmenez-moi danser à Rio Negro. On couchera là-bas parce que la route est dangereuse la nuit.

On ne pouvait pas être plus directe...

Le téléphone sonna et il baissa la télé branchée sur CNN.

— Malko ?

La voix rauque lui envoya des picotements agréables dans l'estomac. La Lionne était de retour.

— Oui.

— *A las siete*, chez moi. *Hasta luego*.

Elle avait raccroché. Il avait deux heures à perdre. Autant vérifier s'il était suivi. Le cercueil annoncé par Miguel Botero n'était pas arrivé, mais il ne quittait pas son Sieg. Le moustachu n'avait pas reparu, mais il y avait tant de gens qui traînaient dans le lobby, sans parler des chauffeurs de taxi... Il descendit et se dirigea vers le centre sous une pluie battante. Il tourna dans la calle 51, encombrée et bruyante, puis remonta vers le nord, surveillant son rétroviseur.

La circulation était d'une lenteur exaspérante, avec, sur les trottoirs, des files immenses et résignées attendant des *bucetas*... Il repartit vers le Poblado par l'avenida San Diego et tourna dans la calle 20, grimpant la colline. Il trouva la résidence d'Isabel Nieto dans la carrera 38, l'*edificio Montecarlo*, un splendide building de brique rouge noyé au milieu d'un parc tropical. Un concierge chamarré trônait dans le hall. Malko lui demanda la Colombienne et il l'appela aussitôt par l'interphone.

— *Tercero*, fit-il. *Apartamento 322*.

L'ascenseur était en bois de rose... Cela dégoulinait de marbre et de bois précieux. Isabel Nieto l'attendait sur le pas de sa porte, dans une

sorte de cotte de mailles argentée-hyper-moulante, dont le décolleté offrait son énorme poitrine comme sur un plateau. Il frôla sa hanche et eut l'impression de toucher une armure, mais une armure tiède. La Lionne le précéda dans une bonbonnière blanche et dorée. Tout ici venait de chez Claude Dalle qui s'était déplacé lui-même dans son jet privé : le canapé Louis XV en soie bleue, rehaussé de dorures, la table basse soutenue par des défenses d'éléphant, les deux grands nègres en ébène et le meuble laqué noir abritant la télé et la hi-fi. Partout des photos d'Isabel en costume de scène ou dans des maillots hypersexys. Sur la table basse il aperçut une photo noir et blanc d'Isabel et d'un homme au crâne presque rasé.

L'Israélien.

Malko prit place à côté de la jeune femme sur le canapé. Une bouteille de Dom Pérignon attendait dans un seau, débouchée, et Isabel l'avait visiblement bien entamée. Croisant les jambes aussi haut que le permettait son fourreau, elle adressa à Malko un regard brûlant.

— Vous voulez toujours m'entendre chanter ?

— Bien sûr !

Elle appuya sur une télécommande et l'écran d'un mètre de haut d'une télé Akai s'alluma. Une fraction de seconde plus tard, Isabel Nieto apparut sur l'écran, les bras levés au-dessus de la tête, faisant onduler son bassin comme si elle faisait l'amour. Sa voix rauque aurait arraché un ayatollah à l'Islam en un clin d'œil. Elle se trémoussait sur le canapé tandis que le clip continuait. Finalement, n'y tenant plus, elle se leva et se mit à danser une cumbia brûlante.

Elle se balançait, ses hanches face à Malko qui n'était pas vraiment venu pour cette démonstration... Soudain, elle lui tendit la main et l'arracha du canapé, le collant contre elle. Son ventre dansait une sarabande endiablée. Le visage rejeté en arrière, elle guettait derrière ses paupières mi-closes l'effet qu'elle faisait à Malko.

— Vous aimez ma chanson ?

Le rythme ralentit, virant à une salsa lente qui permettait à la Lionne de se frotter encore plus. Malko se demanda si elle ne jouait pas volontairement les allumeuses.

— Vous avez un message à me transmettre ? demanda-t-il.

— Plus tard, coupa la chanteuse, se collant à lui de plus belle.

Le clip touchait à sa fin. C'en était trop. Malko décida de la prendre à son propre jeu.

Il trouva le zip de l'armure dans la nuque et le descendit d'un coup. Isabel poussa une exclamation, surprise. Déjà il faisait glisser le fourreau, libérant des seins énormes. Plus bas il n'y avait qu'un petit triangle de dentelle noire, collé au sexe. Isabel Nieto s'arrêta de danser. Les jambes un peu écartées, elle fixait Malko, pleine de défi.

— Si vous me baisez, lança-t-elle, et qu'il l'apprenne, il vous tuera...

Encore une belle candidate à la médaille d'or du cynisme. Malko la poussa vers le canapé Louis XV. Elle lui échappa en riant.

— Venez, on va se baigner...

Comme elle se dirigeait vers le balcon, il la crut folle. Elle fit coulisser la baie et il découvrit que le balcon était en réalité une mini-piscine... Ou un très grand jacuzzi. Éclairé de l'intérieur. Face à Malko, Isabel roula lentement son slip de dentelle noire vers le bas, découvrant une toison dorée taillée en forme de cœur. D'un geste infiniment provocant, elle le fit descendre le long de ses cuisses charnues jusqu'à ce qu'il se transforme en une petite boule noire sur le marbre.

Malko se déshabilla à son tour et la rejoignit dans le jacuzzi. Dès qu'il fut dans l'eau, sa main se referma sur son sexe tendu.

— Tu bandes bien, gloussa-t-elle. Mais pas aussi bien que mon meilleur ami...

— Yaakob ? fit Malko, quand même un peu mortifié.

— Non.

Elle se retourna et prit un objet sur une étagère de verre, le montrant à Malko avec un sourire salace. Un olisbos en ébène d'une taille impressionnante, inhumaine. La Lionne adressa à Malko un sourire carnassier.

— Ne sois pas jaloux ! C'est la reproduction de la queue d'un des mulets de ma *finca*... Un jour, il bandait et ça m'a excitée. Je l'ai caressé et j'ai fait faire un moulage. Même la couleur est exacte...

Tout en parlant, elle avait glissé la main dans l'eau et frottait le bas de son ventre avec l'énorme engin. Puis, pesant dessus, elle commença à le faire pénétrer en elle, centimètre par centimètre, sans quitter le sexe de Malko qu'elle masturbait doucement. Lorsqu'une vingtaine de centimètres eurent disparu, elle stoppa avec une grimace.

— J'ai l'impression d'être violée, soupira-t-elle.

Elle continua pourtant, plus lentement jusqu'à ce qu'elle ait juste la place de le manœuvrer. Son souffle était devenu saccadé. Tout cela excitait Malko au plus haut point. Il s'approcha et elle l'embrassa avec furie. Les pointes de ses seins étaient dures comme des crayons. Sans qu'il le lui demande, elle se retourna, lui offrant ses fesses magnifiques, la tête dans ses bras posés sur le rebord, agenouillée dans le jacuzzi.

Son sexe étant occupé par l'olisbos, Malko n'avait guère le choix. Il eut du mal à trouver l'ouverture de ses reins, mais lorsqu'il appuya, la Lionne se redressa avec un feulement sauvage.

— Vas-y d'un coup !

Il préféra s'enfoncer peu à peu, goûtant chaque centimètre. Quand il commença à la pilonner, les mains rivées sur ses énormes seins, la Colombienne se mit à éructer des obscénités, à onduler, le suppliant de la déchirer, jusqu'à ce qu'ils jouissent ensemble.

Isabel sortit très vite du jacuzzi, après avoir arraché l'olisbos de son ventre, et disparut dans l'appartement.

Elle réapparut, de nouveau moulée dans son armure, remaquillée, une lueur provocante encore au fond des yeux. L'écran de la télé était éteint mais la chaîne hi-fi Akai continuait à débiter les chansons d'Isabel comme musique de fond.

— Je dois m'en aller, dit-elle. Je chante à *El Recuerdo*. Je vais tous les faire bander. Je penserai à toi...

— Et Yaakob ?

— Demain à sept heures, 54 calle 50 C. Une fabrique de cuir. La Estrella. Vas-y. Seul. Tu dis que tu viens voir la selle que j'ai commandée.

Comme il était encore nu, elle s'agenouilla soudain et le prit dans sa bouche quelques instants, se relevant ensuite avec un éclat de rire.

— Je chante mieux quand j'ai le goût du sperme dans la bouche, lança-t-elle.

Avec Isabel, le mercenaire israélien ne devait pas s'ennuyer... Elle devait lire dans les pensées de Malko, car elle lança :

— Je baise avec Yaakob parce qu'il m'excite. Comme toi. Vous sentez le danger et ça me prend au ventre. Pas parce qu'il me donne de l'argent. Je suis une femme libre. Tous les hommes m'en donnent. Toi aussi, il faudra que tu me fasses des cadeaux. J'adore ça. Un cheval, par exemple...

Bien entendu, la calle 50 C s'interrompait avec le canal de Medellin. Les rues, dans le centre industriel de Medellin, changeaient de numéro, de direction ou s'arrêtaient net. Un véritable labyrinthe. Plus les sens uniques. Malko tournait depuis un moment lorsqu'il tomba enfin sur le bon tronçon de la 50 C. Une enseigne annonçait : *La Estrella, fabrica de cuervos*. Il se gara un peu plus loin. Pas de nouvelles de Miguel Botero et à part quelques meurtres, Medellin semblait bien calme. Rien de suspect depuis l'attentat du restaurant, et il avait passé le plus clair de son temps à la piscine de l'*Inter*, entre deux ondées. L'hôtel, aux trois quarts vide, était sinistre...

Avant d'entrer dans la fabrique de cuir, il examina la calle 50 C. Des boutiques, de petits entrepôts, des camions en train de charger, impossible de savoir s'il était surveillé. Et, en plus, la nuit tombait.

Il poussa la porte, rassuré par le poids du Sieg dans son holster. Cela sentait le tanin et plusieurs employés s'affairaient dans la petite boutique. Partout des selles de toutes les formes et de toutes les tailles posées sur des tréteaux. Les murs disparaissaient sous les harnachements. Une vitrine exposait des éperons travaillés comme des

bijoux. Un vieil homme avança en souriant.

— *Señor ?*

— Je suis un ami d'Isabel Nieto, dit Malko, je voudrais voir la selle qu'elle vous a commandée.

Brève hésitation, regard inquiet puis le sourire réapparut.

— *Con mucho gusto, señor. Por aquí⁽²⁹⁾.*

Il guida Malko dans un couloir étroit jusqu'à un entrepôt mal éclairé où l'odeur de suint était presque insupportable. Partout des cartons et des caisses, des selles, des brides, des photos de chevaux aux murs. De l'autre côté du local, une autre porte. L'homme désigna un objet au milieu de la pièce.

— La voilà, *señor*.

Malko resta médusé. Il n'avait jamais vu de selle de cette espèce. C'était une selle à deux places ! Avec deux paires d'étriers. Pas besoin de se demander pourquoi la Lionne l'avait commandée : se faire sauter en galopant devait être le dernier de ses fantasmes...

Le vieux repartit par où ils étaient arrivés. Malko commença à attendre, examinant la selle pour s'occuper. La poussière le faisait éternuer. Vingt minutes plus tard, personne ne s'était présenté et il en avait assez de rêver à ce qu'on pourrait faire sur cet engin...

Un bruit léger le fit se retourner. Il distingua une ombre vague dans la pénombre et une silhouette se détacha du mur.

— Restez où vous êtes.

La voix était calme, l'anglais parfait. Il aperçut d'abord le long museau triangulaire d'un « Désert Eagle » automatique, dernier-né de la technique israélienne, puis un homme massif, plus grand que lui, les cheveux gris très courts, le visage buriné avec une grande cicatrice sur la joue. Ses yeux enfoncés dépeçaient Malko comme un laser.

Le colonel Yaakob Netamayu, ex-héros de Tsahal.

— Tournez-vous, ordonna l'Israélien.

Malko obéit. Netamayu trouva le Sieg et le posa plus loin, fouillant Malko avec soin, lui palpant même les jambes. Puis, il se redressa, s'écarta, glissant son arme dans sa ceinture, et alluma une cigarette.

— Ça pue ici, remarqua-t-il d'une voix égale. Pourquoi voulez-vous me voir ?

— Je viens de la part des gens avec qui vous avez travaillé à Beyrouth, dit Malko. Ceux qui vous ont contacté par l'intermédiaire de Dirty Shirt Harry.

Un vague sourire, pas vraiment gai, tordit la bouche de l'Israélien.

— Beyrouth, lâcha-t-il, c'est loin. Beaucoup de choses ont changé. Et les Américains ne savent toujours pas faire la guerre...

Il y avait du ressentiment dans sa voix. Avec ce visage mort et massif, ces yeux froids, il faisait irrésistiblement penser au colonel Kurtz dans *Apocalypse Now*. L'homme qui ne savait pas s'arrêter.

Malko comprenait qu'il ait fasciné une belle plante tropicale comme Isabel Nieto.

— Ils ont peut-être appris, remarqua Malko. Sinon, je ne serais pas là.

L'Israélien eut un sourire ironique et un haussement d'épaules plein de mépris.

— Allons donc ! Ils n'osent même plus sortir de Bogota. Sinon, ils seraient venus ici eux-mêmes. *They chicken out*⁽³⁰⁾...

— Il y a d'autres raisons, fit Malko. Je suis chargé de vous transmettre une proposition.

— On veut que je me retire ?

— Non. Que vous aidiez la Company.

— Pourquoi ? Ils se sont conduits comme des ordures avec moi. Ils m'ont balancé aux Chiites. J'ai tous les Palestiniens du monde au cul, c'est pour cela que je suis en train de pourrir dans ce pays de merde. Avec une retraite ridicule. Et j'obéissais aux ordres d'Arik. Ils le savaient très bien.

— Je ne peux parler que de ce que je connais, argumenta Malko. On vous considère comme un professionnel de haut niveau et un homme de confiance.

— *Bullshit !* grommela Yaakob Netamayu. Et alors ?

Il fumait nerveusement, aux aguets. Malko se demanda s'il savait pour Isabel.

— J'ai une offre à vous faire, continua-t-il. La Company et la DEA veulent Pedro Garcia Velasquez. À n'importe quel prix.

L'Israélien ricana.

— Sans blague ! C'est nouveau, ça ! Qu'ils demandent aux Colombiens, ils savent très bien où il est...

— C'est à vous que je le demande, dit calmement Malko. C'est un *deal* privé, sans les Colombiens.

Cette fois, l'ancien colonel parut ébranlé. Il jeta sa cigarette à terre et se rapprocha de Malko.

— Ils veulent que je les aide à piquer Pedro ?

— Exact.

— Et ensuite ?

— Il sera directement expédié aux USA, sans la participation des Colombiens. Par un avion DEA.

L'Israélien le fixait bizarrement. Il secoua lentement la tête.

— Je ne vous crois pas. C'est impossible. Ils sont trop cons.

Malko s'était attendu à ça. Paisiblement, il tira de sa poche la photocopie du décret signé par le président Bush quelques jours plus tôt et le lui tendit.

— Lisez.

Yaakob Netamayu lut lentement et lui rendit le papier. Son

expression avait changé.

— Ils n'auront jamais mis qu'un quart de siècle à comprendre, remarqua-t-il. Et encore pas complètement... Il faudrait les flinguer, les terroristes, pas les arrêter.

— Bush veut un procès pour Pedro Garcia Velasquez, compléta Malko. Du spectacle, pour faire peur aux autres et encourager le gouvernement colombien. Sinon, on pourrait croire qu'il a été abattu par des concurrents... Alors, acceptez-vous de travailler avec nous ?

L'Israélien le fixa longuement.

— Comment savez-vous que je peux être utile ?

— Vous vivez avec El Mexicano, fit Malko, et il a confiance en vous.

Nous nous chargeons du reste.

— Combien ?

— Nous en discuterons dans quelques minutes. Mais, croyez-moi, cela vous rapportera assez pour vous reposer le restant de vos jours au soleil.

Silence. On entendait la rumeur de la circulation à l'extérieur. L'atmosphère était suffocante. Au bout d'un temps qui parut infiniment long, le colonel israélien laissa tomber :

— J'accepte de discuter de votre offre. Mais si nous tombons d'accord, ce sera à *mes* conditions. Je veux vous avoir sous la main dès que j'aurai enlevé Velasquez. Et vous serez garant avec votre peau. OK ?

— OK, approuva Malko.

Maintenant que Yaakob Netamayu avait accepté le principe, le plus dur restait à faire. Transformer une idée folle en opération réussie.

CHAPITRE VII

Le silence pesant qui régnait dans le petit entrepôt de cuir fut rompu par Yaakob Netamayu.

— Si c'est un piège à cons, grommela l'ancien colonel du Mossad, je ne serai pas le seul à y laisser la peau.

— Personne n'y laissera sa peau, si nous agissons avec prudence, affirma Malko. La question de base est simple : pouvez-vous, sans concours extérieur, vous assurer de la personne de Pedro Garcia Velasquez et l'emmener hors de sa *finca* ?

L'Israélien l'arrêta d'un geste.

— *Wait a minute !* Vous avez parlé de pognon. Qui va me le donner ?

Malko eut un sourire amusé. Le colonel du Mossad était accroché...

— Vous allez vous servir vous-même, fit-il.

Yaakob Netamayu lui jeta un regard interloqué.

— Comment ?

— Nous savons que El Mexicano a toujours en sa possession entre dix et quinze millions de dollars en liquide, expliqua Malko. Cet argent vous appartiendra. Vous partirez avec où vous voudrez.

Yaakob Netamayu en resta muet quelques secondes puis explosa, tapant du pied sur le sol poussiéreux.

— *Son of a bitch !* Non seulement vous me demandez un truc pratiquement impossible, mais en plus, ça ne vous coûte pas un rond... Vous vous foutez de moi ?

Sa main s'était posée nerveusement sur la crosse du « Desert Eagle ». Malko lui adressa un regard glacial.

— Colonel, ne jouez pas au con. J'ignore combien vous paie El Mexicano pour former ses tueurs, mais cela ne doit pas dépasser quelques milliers de dollars. Les mercenaires ne sont jamais payés cher. Comment voyez-vous votre avenir ? En Afrique ? En Afghanistan ? En Amérique centrale... ? Un jour, vous prendrez une balle ou vos amis vous liquideront. Peut-être même Pedro Garcia Velasquez. Il suffira que le gouvernement colombien fasse pression sur lui. Il se débarrassera de vous pour les calmer.

— Foutez le camp ! gronda l'Israélien.

Il écumait, les lèvres serrées, livide. Malko continua sans se démonter.

— C'est vrai, cela ne va rien coûter à la CIA. Mais seul, vous ne pourrez jamais faire ce coup et vous ne l'ignorez pas. Et encore moins sortir vivant du pays. Nous savons que vous ne pilotez pas. Je vous offre la logistique et la chance de vous retirer. Pour de bon. Mais je ne veux pas vous forcer la main. Réfléchissez. Je suis à l'*Intercontinental* pour encore trois jours.

Malko se dirigea vers le couloir et avait déjà ouvert la porte quand l'Israélien cria d'une voix sourde :

— Attendez !

Il revint lentement sur ses pas. Yaakob Netamayu s'approcha à le toucher et lui jeta en plein visage.

— S'il y a une entourloupe, la première chose que je ferai, c'est de vous mettre une balle dans la tête.

Malko soutint son regard et demanda d'une voix calme.

— Où se trouve Pedro Garcia Velasquez en ce moment ?

— Dans sa *finca*, l'hacienda Napoles.

— Il est bien protégé ?

— Une centaine d'hommes. Plus deux hélicoptères et plusieurs voitures blindées. Des radios et des mouchards partout. Il a un informateur très bien placé qui le tient au courant de tout.

— Qui ?

— Je l'ignore, il le surnomme *El coyote amarillo*⁽³¹⁾. Aussi, si vous ne voulez pas qu'on se retrouve tous les deux la gorge ouverte dans le rio Magdalena, ne faites confiance à aucun Colombien.

— Je sais, dit Malko. Supposons donc que vous arriviez à vous emparer de Pedro Garcia Velasquez et à sortir de la *finca*. Soit en hélicoptère, soit en voiture. Que faites-vous ensuite ?

— On n'ira pas loin, fit l'Israélien. Ses hommes feront tout pour le récupérer. Ils peuvent facilement barrer les deux routes, celle de Bogota, et celle de Medellin. La région est sous leur contrôle. Impossible également de remonter par le rio Magdalena. Ils nous rattraperont très vite. En plus, l'armée colombienne est absente. Il n'y a que quelques agents du DAS, morts de peur. Quelle est votre idée ?

— Dirty Shirt Harry ?

L'Israélien eut une mimique méprisante.

— Ce clodo...

— C'est peut-être un clodo, fit Malko, mais il sait piloter et vous savez qu'il vit dans un village assez proche de l'hacienda de Velasquez. Nous l'avons contacté. Près de chez lui, il y a une piste d'atterrissage qui sert parfois aux *narcotraficantes*. Nous mettons un Piper Comanche à sa disposition. Le jour dit, il va le chercher à Medellin et se pose là-bas pour nous attendre. Dès que nous le rejoignons, nous redécollons pour Bogota. Directement dans la zone contrôlée par la DEA...

« Quand les Colombiens réaliseront ce qui se passe, vous serez dans l'espace aérien international. Ensuite, vous vous séparerez : les gens de la DEA emmèneront Pedro Garcia Velasquez devant un juge fédéral américain et vous filerez avec les dollars...

— Et Dirty Shirt Harry, qui le paie ?

— Nous.

— Il n'aura pas envie de nous doubler ?

— Non, il voudrait recommencer à travailler avec la CIA. Et il aura assez d'argent pour quitter le pays.

Yaakob Netamayu tordit ses grosses lèvres en un ricanement muet.

— Après ce coup-là, il aura intérêt ! Parce que même en tête à Miami, un type qui possède deux milliards et demi de dollars a encore le bras long. Moi aussi, j'irai me planquer.

— Le plan vous paraît raisonnable ?

— C'est tellement beau que j'en ai les larmes aux yeux, ricana l'Israélien. On a à peu près une chance sur mille.

— Pourquoi ?

— Parce que El Mexicano est tout sauf un con... Il dirige la seule multinationale au sud du Rio Grande⁽³²⁾ qui fasse des profits... Et en plus, il a un instinct d'animal...

— Vous avez déjà changé d'avis ?

— Non. Je suis lucide, c'est tout. Mais, au Liban, je risquais aussi ma peau, pour beaucoup moins. Si les Palestoches m'avaient pris, ils me faisaient cuire vivant. Alors...

— Alors, on y va, dit Malko.

L'Israélien lui jeta un regard mauvais.

— Vous dites « on », mais c'est moi qui vais faire le gros du boulot.

— Je ne peux vraiment pas vous remplacer, dit Malko. Quand pensez-vous être opérationnel ?

— Je ne sais pas. El Mexicano bouge tout le temps. Je ne pourrai vous avertir que quarante-huit heures à l'avance, au mieux. Dès que je vais sentir la situation mûre, je préviens cette salope d'Isabel. Elle vous emmène dans sa *finca*, qui n'est pas très éloignée de l'hacienda Napoles. On ne vous remarquera pas, elle a tout le temps des invités.

« Là, vous attendez de mes nouvelles. Il faudra que le dispositif d'évasion soit en place.

— Comment ferez-vous pour me prévenir ? Vous me téléphonerez ?

Yaakob Netamayu eut un hennissement amusé.

— Non, il n'y a pratiquement pas de téléphones dans le Magdalena Medio. Sous prétexte de rendre visite à Isabel, je viendrai vous avertir du jour et de l'heure de l'opération. Personne ne se méfiera. Ensuite, vous quitterez la *finca* d'Isabel pour vous installer dans un petit motel qui se trouve sur l'autopista Medellin-Bogota. *La Cantina*. Il a le mérite d'être à deux kilomètres de l'entrée de l'hacienda Napoles, lorsqu'on

arrive de Medellin, sur la droite.

— C'est là que vous me rejoindrez avec Pedro Garcia Velasquez ?

— Oui. Il ne faudra pas traîner. Nous filerons immédiatement retrouver Harry et son avion.

— Comment allez-vous éliminer la protection rapprochée d'El Mexicano ?

L'Israélien eut un sourire froid.

— Ne vous en faites pas. Chez lui, il se sent en sécurité et il n'y a pas grand-monde dans son entourage immédiat. Avec une Ingram équipée d'un silencieux, on peut faire le ménage très vite. Mais dès qu'ils se seront aperçus de l'enlèvement, les hommes de Velasquez vont se déchaîner. Et là, il faut mettre toutes les chances de notre côté. Bien entendu, j'aurai un moyen de transport, probablement la Blazer de Velasquez, seulement on peut avoir une panne. Et si nous tombons en panne, on réparera en enfer... Il nous faut un véhicule de secours à toute épreuve. Isabel a une Jeep Cherokee toute neuve. Je lui demanderai de vous la prêter pour venir me voir. Avec cet engin, nous sommes parés.

— Je ne risque pas d'attirer l'attention à *La Cantina* ?

— Venez avec une *chica*. Celle de Harry, par exemple. On pensera que vous l'avez ramassée dans une station-service.

L'Israélien s'essuya le front et regarda sa montre. La chaleur humide et l'odeur de suint rendaient l'atmosphère presque irrespirable.

— Vous êtes sûr qu'à part Isabel, personne ne sait que je vous ai vu ?

— Certain.

Yaakob Netamayu continuait à le fixer, intrigué.

— J'ai déjà entendu parler de vous, dit-il soudain. Sinon, je n'aurais jamais accepté de vous voir. Mais qu'est-ce que vous foutez dans cette galère ? Vous êtes CIA, pas DEA...

— C'est un échange de bons procédés, dit Malko. Et puis la Company vous considère un peu comme sa propriété.

— Les enculés ! grommela l'Israélien. Quand on a besoin d'eux, ils ne tiennent pas le même langage. Maintenant, on va se quitter. Votre idée est dingue, mais si je peux baiser ce gros porc et me reposer enfin...

« Préparez tout. Qu'il n'y ait pas le moindre pépin technique, ou nous sommes morts. En cas de contre-ordre, prévenez-moi par Isabel. J'aurais l'air fin de me retrouver seul, avec El Mexicano sur les bras...

— Il n'y aura pas de contre-ordre, dit fermement Malko.

L'ancien colonel du Mossad, lui tendit son Sieg par le canon et dit :

— Attendez dix minutes pour sortir. Et ne dites rien à Isabel. Je lui ai expliqué que vous étiez venu vendre des armes à Pedro et que je prenais ma com, au passage.

— Vous voulez l'emmener ?

L'Israélien éclata de rire.

— Sûrement pas... Des baiseuses comme elle, il y en a partout. Elle se ferait sauter par son père, quand elle est en chaleur, mais elle a un cul comme on n'en fait plus...

Il s'éloigna dans l'obscurité et Malko le vit se glisser dans la rue derrière la fabrique de cuir. Il attendit le temps convenu et repartit par devant. La boutique était sombre et seul le vieux attendait en fumant un cigarillo à la fumée âcre. Il adressa à Malko un chaleureux sourire.

— Dites à la *señora* Nieto que sa selle est prête et qu'elle est magnifique...

— Je n'y manquerai pas, fit Malko.

Dehors, c'était sinistre. Les entrepôts étaient fermés et le quartier désert. Malko se perdit dans des rues en cul-de-sac, revint sur ses pas. Il y avait très peu de ponts franchissant le canal coupant la ville en deux. La carcasse du métro aérien inachevé ajoutait encore à l'ambiance déprimante. Pas un chat, à part quelques clochards. Les buildings du centre scintillaient dans le lointain. Des milliers de feux follets piquetaient les collines cernant la ville : les hordes de misérables survivant tant bien que mal, dans des maisons emportées régulièrement par les glissements de terrain. Même la coke n'arrivait pas à nourrir tous les habitants de cette ville industrielle...

Il finit par trouver un pont et déboucha Plaza de la Libertad en face du supermarché San Diego. Partagé entre plusieurs sentiments. Le colonel Yaakob Netamayu avait accepté bien facilement de mettre sa vie en danger. Bien sûr, il y avait les dix millions de dollars... Mais combien pourrait-il en tirer de El Mexicano, en lui révélant le complot de la CIA ? Et sans aucun risque. Pour s'être mis au service des trafiquants de drogue, il fallait qu'il ait déjà abandonné l'éthique stricte du Mossad... Il n'en était plus à un reniement près et ne portait pas les Américains dans son cœur...

Malko ralentit ; une longue file de voitures s'allongeait, là où la route s'était effondrée, ce qui lui donna le temps d'approfondir sa réflexion. Il risquait de ne savoir que trop tard si le colonel du Mossad était sincère ou non.

Jesus Medina cligna des yeux devant le soleil éblouissant et aspira une grande goulée d'air. Celui-ci était pourtant aussi poisseux et brûlant qu'à l'intérieur de la prison de Bella Vista dont la lourde porte de fer peinte en bleu claqua derrière lui. Il regarda la route sinueuse et vide qui menait à Medellin, à six kilomètres de là. La *populacion* de Machado, à l'ouest de Medellin, n'avait guère d'habitants, à part ceux du pénitencier. Un maton qui rentrait lui jeta un regard méfiant,

balançant une longue matraque de bois. Avec sa casquette bleue, il ressemblait à un joueur de base-ball américain. On avait beau détester les *gringos*, on les copiait partout... D'un pas traînant, Jesus se dirigea vers le café *La Espera*, à gauche de la porte, pour se payer son premier vrai repas depuis six mois.

Pas grand-chose pour avoir éliminé le majordome d'un ennemi de El Mexicano, de neuf balles distribuées avec une grande efficacité. À Medellin, on tuait d'abord les majordomes, comme ultime avertissement, avant d'exécuter la victime principale. Jesus, qui n'était pas encore un tueur confirmé, se voyait confier les besognes subalternes.

— Jesus !

Jesus Medina se retourna, famélique et hargneux. Un homme venait de descendre d'une voiture et lui faisait signe. Une soutane. Le père Javier Flavio, curé de la paroisse de San Layetano, dans le *barrio* d'Aranjuez, là où il avait grandi.

Il s'avança vers lui, de sa démarche chaloupée. C'était bien le seul qui lui avait écrit pendant sa détention, lui envoyant même un colis de *chorizo* et de *suave* dont les gardiens avaient volé les trois quarts. Le père Javier Flavio avait suivi sa carrière de jeune voyou, essayant vainement de l'en arracher. Jesus était quand même étonné qu'il vienne le chercher. D'autant qu'il n'avait pas de voiture. L'autre l'étreignit.

— Ça n'a pas été trop dur ?

— Ça va, padre, grommela le jeune homme, j'ai faim.

— Viens, on va manger quelque chose, fit le prêtre. Je suis avec un ami qui a peut-être un travail pour toi. Allons à côté.

Un autre homme sortit de la voiture et s'avança en boitillant. Presque un nain. Le visage grêlé, avec deux grandes cicatrices zébrant sa joue droite. Un sourire éblouissant éclairait son visage ouvert et la chemise déboutonnée révélait une croix au bout d'une chaîne en or.

À son tour, il étreignit Jesus Medina, sous l'œil attendri du prêtre.

— Tu connais Manuel Arboles, dit ce dernier avec chaleur. Il a suivi le catéchisme pendant six ans et ne m'a jamais oublié. C'est un bon chrétien.

Bien sûr que Jesus le connaissait... On l'appelait « Arbolito » à cause de sa petite taille et c'était le *fuerte*⁽³³⁾ d'un *parce*⁽³⁴⁾ de *sicarios*, Los Pristos, spécialisé dans le meurtre à la demande. On lui attribuait dix-sept assassinats sans aucune arrestation et cette impunité lui avait permis de s'acheter la Renault 19 avec laquelle il était venu le chercher... Il adorait jouer de la guitare et se camait avec de la coke pure, ce qui lui donnait un regard étrange et fixe.

Ayant survécu à cinq blessures, il attribuait sa chance à la protection divine et ne manquait jamais une bonne action... Les trois hommes se

retrouvèrent devant un *ariaco*⁽³⁵⁾ fumant. Jesus Medina se jeta sur le maïs et les morceaux de poulet, lapant la crème fraîche comme un porc. Ils le laissèrent se rassasier, puis le père Javier Flavio attaqua.

— Jesus, Manuel Arboles m’a dit qu’il avait un travail pour toi. Je sais que tu es un bon chrétien et je veux te donner une chance pour que tu ne retournes pas là-dedans...

Jesus Medina opina, la bouche pleine. Arbolito, le visage secoué de tics, attendit qu’il ait vidé son assiette. Nerveux comme une queue de vache. Enfin, il se pencha à travers la table et dit sur le ton de la confiance.

— Jesus, le padre m’a dit que tu étais un garçon sérieux. Je veux t’aider... J’ai un petit truc. Si tu acceptes, c’est quarante dollars pour toi.

Jesus fit un rapide calcul mental : 40 dollars, c’était 16 000 pesos. De quoi voir venir. Il n’avait que 200 pesos en poche. Et l’offre faite en dollars signifiait que c’était pour des *narcos*.

— *Con mucho gusto, señor Manuel*, dit-il avec un grand respect. Je ferai de mon mieux. Qu’est-ce que c’est ?

— Un *gringo*.

Le père Javier Flavio sursauta. Manuel Arboles lui avait parlé vaguement de « déménager » un entrepôt qui ne lui appartenait sûrement pas, évidemment. Péchés véniels. Les deux hommes ne faisaient plus attention à lui, du coup. Jesus semblait ravi. Tuer, c’était la seule chose qu’il savait faire. Mais il ne possédait aucune arme.

Il montra ses mains vides.

— *Señor Manuel*, je n’ai rien...

Arbolito eut un sourire rassurant.

— Je te donnerai ce qu’il faut. Tu es d’accord ? Si tu acceptes, je te trouverai beaucoup de choses à faire.

Après ce « contrat », il y en aurait d’autres. Jesus Medina se vit *fuerte*, distribuant des contrats, baisant les plus belles filles du quartier, protégé par un puissant *narco*. Avec eux, on ne restait jamais longtemps en prison.

— *Como no !* fit-il avec enthousiasme.

Brusquement, il réalisa que le père Flavio faisait la gueule. Une fois de plus, il s’était laissé prendre à sa naïveté. Timidement, il protesta :

— Jesus, tu es un bon chrétien, dit-il, tu ne vas pas faire une chose pareille... Supprimer une vie humaine.

Arbolito lui avait bien juré qu’il ne s’agissait que de cambriolage. Et encore, chez des riches. Jesus essuya son menton plein de maïs et dit fermement :

— Padre, je suis un bon chrétien. Je respecte la vie humaine, mais 40 dollars, c’est 40 dollars ! Et puis c’est un *gringo*...

Devant ce raisonnement sans faille, le père Flavio n’insista pas.

Medellin était la capitale de la violence et, en Colombie, la vie humaine ne valait pas cher. Discrètement, Arbolito, ravi, était en train de payer. Le prêtre se dit que, de toute façon, avant la fin de la journée, Jesus aurait assassiné quelqu'un pour trouver un peu d'argent. Il valait mieux que ce soit un étranger qu'un de ses paroissiens.

Arbolito donna une claque amicale dans le dos de Jesus.

— On va faire une partie de billard, ça va te changer les idées.

Avec le pistolet, le billard était sa spécialité.

CHAPITRE VIII

Malko freina pour franchir le ralentisseur à l'entrée du parking de l'*Intercontinental*. Le temps était épouvantable, avec des averses incessantes. Il avait profité de son inaction pour aller visiter le Museo de Antiochia. Depuis sa conversation de la veille avec Yaakob Netamayu, il n'avait plus rien à faire. À deux reprises, il avait appelé le chef du DAS, le docteur Oscar Lopez-Triana, sans parvenir à obtenir un rendez-vous. Visiblement, le DAS ne se pressait pas de collaborer avec la DEA.

La nuit tombait, très vite, comme toujours sous les tropiques. Le temps de remonter de la Plaza de la Libertad à l'hôtel, l'obscurité était presque totale. Il se gara. Au moment où il allait sortir de sa voiture, un éclair jaillit des phares d'un véhicule garé un peu plus loin. Un break gris. À cause de la pénombre, Malko ne pouvait distinguer l'intérieur. Personne n'en sortit.

Soudain il réalisa qu'il n'y avait ni taxi en station, ni le moindre soldat, contrairement à ce qui se passait d'habitude. Brutalement, le parking vide lui sembla menaçant.

Arrachant le Sieg de son holster, il fit monter une balle dans le canon. La culasse claqua avec un bruit sec et rassurant. De nouveau, les phares du break clignotèrent. Donc, le signal lui était destiné. Il ouvrit sa portière, regarda autour de lui, craignant une embuscade.

Personne.

Il sortit et, aussitôt, une main émergea de la voiture arrêtée, lui faisant signe d'approcher. Ce qu'il fit, reconnaissant Miguel Botero. Le policier n'avait pas la vieille Mazda blanche, mais une Renault 11. Teresa était à côté de lui. Sa glace baissée, le policier lui annonça :

— Je vous attendais. Ma voiture est en panne. Le *señor* Clifton m'a appelé de Bogota pour savoir où vous en étiez.

— J'ai des nouvelles à leur transmettre, dit Malko.

— Montez avec moi, proposa le Colombien.

— Voulez-vous aller dîner quelque part pour bavarder tranquillement ? proposa Malko.

Il en avait ras le bol de sa solitude forcée... Miguel Botero eut une brusque quinte de toux, jeta sa cigarette et finit par dire :

— Pas tout de suite. Le patron m'a convoqué pour une réunion de travail. Prenez un verre avec Teresa. Je vous appellerai si je peux me

dégager.

— Avec plaisir, fit Malko. Si elle le veut.

— Je serai ravie, dit la juge, avec un sourire malicieux.

La jeune femme sortit de la Renault 11, moulée dans une robe de fausse panthère qui la rendait encore plus sexy, un énorme sac en cuir noir au bras.

Tout en elle était sensuel, sauf ses grands yeux tristes. Elle balançait légèrement sa croupe en marchant, comme si elle dansait la salsa...

Miguel Botero démarra dans un nuage de fumée bleue.

Le petit bar était quasiment désert, mais quelques moustachus tramaient dans le hall. Malko et Teresa commencèrent à bavarder devant un Cointreau plein de glaçons et une *aguardiente*. La jeune femme était nerveuse, regardant sans cesse autour d'elle. Son sac était posé par terre et Malko aperçut un riot-gun au canon scié qui en dépassait. Lui avait toujours son Sieg, accroché dans son holster. Elle suivit son regard et soupira.

— Je n'arrive jamais à me détendre... Vous n'imaginez pas ce que c'est. En plus, les gens « normaux » ont peur de se trouver avec moi...

Un moustachu s'avança dans le bar et elle sursauta. Malko avait déjà la main sur la crosse... Lui aussi était pris par cette ambiance de folie justifiée. Le matin même, un cadavre s'étalait sur huit colonnes à la première page de *El Espectador*. Le vingtième de la semaine. *Plomo o plata...* Teresa se tourna vers lui.

— Vous voyez, le plus terrible, c'est de se savoir surveillée tout le temps. Les *narcos*, grâce à leur argent, ont des centaines de mouchards. Tous leurs attentats sont soigneusement préparés. Comme des opérations militaires.

— *Señor Linge ?*

Une des petites Colombiennes de la réception se penchait sur lui, les fesses moulées dans du lastex noir, les ongles rouges qui n'en finissaient pas, le regard de braise, ouvertement provocante, en dépit de la présence de Teresa.

— Oui, répondit Malko.

— On vous demande au téléphone. L'appareil sur le bureau, là.

Malko se leva et gagna un bureau en face de la réception. L'appareil était décroché. Une voix espagnole demanda :

— *Señor Linge ?*

— *Si.*

— *Con mucho gusto, señor.* Je vous appelle de la part de l'*agregado* Miguel Botero. Il vous demande de le rejoindre pour dîner à *Envigado*. Au restaurant *Salon de Jardines*. Tous les taxis connaissent. Il est avec le docteur Oscar Lopez-Triana en ce moment. Il sera là-bas dans une demi-heure.

Malko remercia et retourna rejoindre Teresa.

— Miguel va pouvoir dîner avec nous, au *Salon de Jardines*, annonça-t-il. Vous connaissez cet endroit ?

— Oui, fit-elle, c'est agréable et animé. Mais je ne sais pas si je vais vous accompagner. Je ne voulais pas vous laisser seul, mais si Miguel vient...

Malko insista et parvint à la convaincre. Il aimait la compagnie de cette femme superbe, même si elle était intouchable... Avec ses jambes qui n'en finissaient pas, sa chute de reins fantastique, elle paraissait plus faite pour l'amour que pour la guerre. Et pourtant... Elle acheva son Cointreau et ramassa son sac. C'était bien la première fois que Malko rencontrait une créature de rêve se promenant avec un riot-gun à canon scié dans son sac, à la place du rouge à lèvres...

Il lui ouvrit la portière de sa voiture et elle s'assit, exhibant au passage les trois quarts de ses cuisses. La radio débitait de la salsa. Teresa soupira :

— J'adore danser, mais je n'ose plus y aller... Et puis, Miguel n'aime pas tellement...

— Nous irons tous les trois, affirma Malko.

Ils descendaient la carrera 48, vers le sud. Envigado était l'un des innombrables *barrios* agglutinés à la périphérie de Medellin, tout de suite après le Poblado, où se trouvait l'*Intercontinental*.

Teresa montra à Malko un grand building blanc.

— L'immeuble entier appartient à Pedro Garcia Velasquez, dit-elle. Il y loge ceux qui lui ont rendu service. Ça fait beaucoup de monde...

La longue avenue serpentait ensuite entre des propriétés somptueuses. Ils approchaient. Tout à coup, Teresa se retourna et annonça d'une voix altérée :

— Je crois qu'on nous suit...

Malko sentit un flot d'adrénaline envahir ses artères et son estomac lui parut soudain plus lourd. Il regarda le rétroviseur et aperçut deux phares blancs à quelque distance derrière lui. Trop loin pour voir l'intérieur du véhicule.

— Vous êtes sûre ?

La juge eut un sourire triste.

— Malheureusement, ce n'est pas la première fois... J'ai une sorte d'instinct maintenant...

Tranquillement, elle ouvrit son sac, en sortit le riot-gun et l'arma d'un geste précis. Malko était fasciné par cette femme hypersexy qui se conduisait comme un homme. Les phares ne se rapprochaient pas... Teresa posa l'arme sur le plancher.

— C'est peut-être seulement une intimidation, dit-elle.

La voiture suiveuse passa dans la lueur d'un réverbère et Malko vit qu'il s'agissait d'un taxi. Ce qui le rassura un peu. Ils approchaient d'Envigado. Avec Miguel Botero en plus, ils ne craignaient pas grand-chose. Il déboucha sur une petite place carrée ombragée d'arbres, assez bien éclairée, bordée d'immeubles des quatre côtés. Cela semblait très animé. Sur sa droite, il aperçut plusieurs bars. Devant le rideau de fer baissé de la « Banco de Bogota », une rangée d'étuis à guitares étaient alignés le long du mur en une parade assez surréaliste. Teresa sourit devant sa surprise.

— C'est la spécialité d'ici, expliqua-t-elle. Pour quelques dizaines de pesos, des musiciens vous jouent une sérénade à la terrasse des cafés...

Malko arriva en face du *Salon de Jardines*, le restaurant où Miguel Botero devait les attendre. Une foule compacte se pressait à l'intérieur, autour d'une estrade où s'agitait une chanteuse en mini lamé argent, accompagnée d'une petite fille en première communiant... Toutes deux se démenant au rythme d'une salsa endiablée... Pas de Miguel. Teresa regarda vers la place.

— Je ne vois pas la voiture, dit-elle, il n'est pas encore là.

Malko avait presque oublié le taxi. L'ambiance était plutôt rassurante. Des soldats étaient affalés sur des bancs au milieu du square, un clochard dormait à même le trottoir, au pied d'énormes ballots de journaux. Le rabatteur d'un bar voisin lui adressa des signes désespérés pour l'attirer vers son établissement.

Au moment où il redémarrait pour trouver une place, un gros pick-up Chevrolet surgit soudain sur sa droite. Il lui fit une brutale queue de poisson et Malko dut freiner de toutes ses forces pour ne pas l'emboutir. L'autre s'était immobilisé en travers de la chaussée et personne ne descendait. Furieux, Malko passa la marche arrière pour se dégager. Il parcourut à peine cinquante centimètres avant un choc et un bruit de ferraille ! Il venait de percuter l'avant du taxi qui les avait suivis !

Derrière le pare-brise, il aperçut deux silhouettes et le canon d'une arme.

Un guet-apens.

Il regarda vers le trottoir et vit un jeune musicien qui s'approchait en souriant de la voiture, un étui à guitare à la main. En quête de touristes. Au même moment, un homme sortit du taxi, un pistolet à la main.

Instinctivement, Malko arracha le Sieg de son holster. Il n'eut qu'à relever le chien et se retourner. Sans hésiter, il tira et l'homme plongeait derrière la voiture pour s'abriter. Il entendit un cri à côté de lui et jeta un coup d'œil vers Teresa.

Le musicien venait d'ouvrir son étui à guitare. Il ne souriait plus du tout, le visage crispé, les prunelles dilatées et fixes, braquant Malko,

une Uzi à la hanche... Il ne vit pas Teresa ramasser le riot-gun sur le plancher, croyant probablement qu'elle se cachait...

La juge tira aussitôt, le canon au ras de la vitre. La détonation couvrit tous les bruits de la place et le jeune tueur reçut la décharge de plombs en pleine poitrine. Il fut projeté en arrière, comme par un poing invisible, et retomba, cassé en deux, sur une des tables du *Salon de Jardines*. Teresa doublait déjà et la seconde décharge arracha au tueur une partie de sa jambe droite, de la hanche au genou. Teresa sauta hors de la voiture, et commença à balayer le taxi dont le pare-brise vola immédiatement en éclats. Le chauffeur, touché, s'effondra sur son volant. Son compagnon s'enfuit, se mêlant aux vrais guitaristes... Des soldats accouraient de partout, les gens s'enfuyaient dans tous les sens.

Impavide, la chanteuse continuait à se trémousser sur son estrade...

Malko, Sieg au point, courut vers le pick-up. Il eut le temps d'apercevoir une tête moustachue et une autre Uzi.

Il tira, mais son projectile ne fit qu'égratigner la glace. Le véhicule démarra aussitôt dans un hurlement de pneus. Malko vida son chargeur sur la glace arrière sans obtenir de résultats. Tout le véhicule était blindé ! Teresa était en train de brandir sa carte de magistrat aux soldats qui arrêtaient tous ceux qui couraient... Malko s'approcha du jeune homme allongé sur le trottoir, du sang plein la chemise, les yeux vitreux. Un des soldats lui donna un coup de pied méprisant.

— *Sicario*...

Malko remarqua alors le chapelet entourant le poignet droit du mort. Teresa dit derrière lui :

— C'est la coutume. Ils sont tous très croyants. Ils font cela pour que la main ne tremble pas.

Elle se pencha sur le corps, visiblement bouleversée. Sans sa présence d'esprit, le jeune tueur les rafalait tous les deux. Elle sortit des papiers de sa poche et se tourna vers Malko.

— Jesus Médina. Il est sorti de prison il y a quatre jours. Il a dû être recruté par la bande « Los Pristos » du barrio d'Aranjuez.

— C'est-à-dire ?

— Un gang à la solde de Pedro Garcia Velasquez. Celui-là, il ne tuera plus personne...

Calmement, elle prit des cartouches dans son sac et recharga son arme devant la foule silencieuse. La place semblait morte d'un coup. On jeta une couverture sur le mort et Teresa partit téléphoner sous la protection de deux soldats. Une ambulance arriva et emmena le chauffeur du faux taxi, qui n'avait pratiquement plus de visage... Teresa réapparut, la mine grave.

— Miguel n'a jamais téléphoné, annonça-t-elle. Il est bloqué toute la nuit pour une opération. Venez, ne restons pas ici.

Ils se retrouvèrent sur la carrera 44, encore choqués. Cette fois, Malko ne quittait pratiquement pas son rétro des yeux.

— Je voudrais rentrer, dit Teresa, rompant le silence.

Sa voix tremblait légèrement.

— Vous ne voulez pas prendre un verre avant ? proposa Malko.

— J'ai ce qu'il faut chez moi.

Ils repassèrent un pont sur le canal, tournant à gauche, pour se diriger vers l'ouest, descendant la calle 49 B, une grande avenue bordée de magasins et de restaurants. Teresa fit bifurquer Malko dans la 51. Beaucoup plus étroite, sombre et assez sinistre avec le mur d'une usine sur plusieurs centaines de mètres.

— C'est là, indiqua la juge, après qu'ils eurent franchi le croisement avec la carrera 65.

Un condominium en brique rouge, plutôt tristounet, avec quand même un *celador* à la porte.

— Descendez d'abord, dit-elle.

Malko obéit. Teresa l'imita, son riot-gun à la main. Il la suivit jusqu'à un petit appartement situé au rez-de-chaussée, avec des barreaux aux fenêtres. D'un geste las, Teresa jeta son riot-gun sur le lit avec un sourire résigné.

— Ce n'était pas notre jour...

Malko s'assit dans un rocking-chair. Pensif. Était-ce lui qui était visé ? Ou Teresa ? L'*Inter* était plein de mouchards travaillant pour les *narcos*. S'il était la cible de l'attentat, cela pouvait signifier que Yaakob Netamayu avait trahi. Teresa s'approcha, un verre de Cointreau sur un lit de glaçons à la main, pour elle, et une *aguardiente* pour Malko. Elle leva le sien.

— À la vie !

L'*aguardiente* était à mi-chemin entre le pastis et l'alcool à brûler... Mais cela lui fit du bien. Teresa, au troisième Cointreau, avait les yeux brillants. Les pointes de ses seins tendaient le tissu de sa robe panthère et il eut l'impression que l'atmosphère du petit appartement se chargeait d'électricité.

— Je n'en peux plus ! soupirait-elle.

— Pourquoi ne partez-vous pas ?

Elle haussa les épaules.

— On ne peut pas laisser les *narcos* faire la loi dans ce pays. J'aime la Colombie, je voudrais en être fière. J'étais à un congrès de magistrats aux USA, il y a six mois. On me regardait comme une pestiférée...

Alors qu'elle risquait sa vie tous les jours... Malko termina son *aguardiente*. Il n'avait pas envie de prolonger ce tête-à-tête à haut risque. Teresa ôta la lourde chaîne qui fermait la porte.

— Bonne nuit, dit-elle. Miguel vous appellera demain. Faites attention.

Il se retrouva dans la rue sombre, la main sur la crosse du Sieg. Medellín était désert et il ne mit pas plus de dix minutes pour regagner l'*Intercontinental*.

Il fallait prévenir Bogota de ce qui se passait.

Oscar Lopez-Triana sortit d'un pas vif de l'enceinte du DAS. Des silhouettes équipées de gilets pare-balles rôdaient sur le trottoir, derrière les barrières interdisant la circulation dès la nuit tombée autour du centre de Renseignements. Ils s'étaient installés depuis peu dans ce quartier tranquille, dans un ancien séminaire, protégé devant par un terrain de sport. Il n'y avait que des bistrots autour de ses anciens locaux et ses hommes passaient leur temps à se souler avec des putes.

— *Buenas noches, Doctor*, lança un chauffeur en lui tenant la portière.

Le directeur du DAS pour la région de Medellín lui adressa un bon sourire et de la main plaqua ses cheveux jaunâtres. Avec son accroche-cœur, il ressemblait à un vieux danseur de tango.

— *Esta bien*, je n'ai plus besoin de toi.

L'autre n'insista pas. Avec sa voiture blindée et des horaires irréguliers, l'ancien colonel ne risquait pas grand-chose.

La portière claqua sur lui avec un bruit de coffre-fort. Il s'éloigna et tourna vers le sud. Traversant un quartier désert, faisant mille détours pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, il se retrouva sur la carrera 65, le long de l'ancien aéroport, presque entièrement désaffecté. L'aérogare, aux vitres brisées, sombre et déserte, était particulièrement sinistre. Il longea les hangars des avions légers, puis tourna à droite, s'engageant dans une petite rue défoncée, bordée de pavillons modestes, qui suivait le pourtour de l'aéroport. Arrivé au bout, il se gara, éteignit ses phares et traversa.

Il y avait un trou dans le grillage fermant la zone de l'aéroport. Oscar Lopez-Triana se glissa à l'intérieur. Là, il n'y avait plus que les bureaux de quelques petites compagnies de charters et les avions privés. Il marchait sans bruit dans l'herbe, contournant des hangars sombres.

Une silhouette se dressa soudain devant lui. Il s'arrêta net. Pour être aussitôt entouré par plusieurs hommes armés de M16 et d'Uzi. Ils le fouillèrent sans un mot, le délestant de son pistolet et l'entraînèrent dans le dédale des hangars, jusqu'au tarmac envahi par l'herbe, en face de l'unique piste encore en service.

Un quart d'heure s'écoula. Il faisait frais. Accroupis, les hommes veillaient comme des fauves à l'affût. Soudain, une lueur apparut dans

le ciel, au-dessus du cimetière jouxtant l'aéroport. Un hélicoptère Bell 500 qui descendit lentement pour se poser à quelques mètres d'eux. Le rotor continua à tourner et les hommes se déployèrent aussitôt. L'un d'eux poussa Oscar Lopez-Triana vers l'appareil qu'il gagna en courant, courbé en deux, à cause des pales du rotor. Il se hissa à l'intérieur. Il y avait deux pilotes dont il ne voyait pas le visage et un seul homme sur la banquette arrière.

À peine fut-il monté que l'hélico s'arracha du sol, en tanguant. Oscar Lopez-Triana attacha aussitôt sa ceinture. L'appareil gagna un peu de hauteur et se mit à tourner au-dessus des collines séparant la ville de Rio Negro. Une voix ironique rompit le silence.

— Pourquoi tu t'attaches, tu as peur de tomber, *amigo* ?

Le directeur du DAS sentit une sueur glaciale descendre le long de sa nuque. Parfois, Pedro Garcia Velasquez s'amusait à précipiter de son hélicoptère ceux qui lui avaient manqué de parole... En toute hâte, Oscar Lopez-Triana défit sa ceinture, afin de bien montrer sa confiance. El Mexicano se pencha vers lui.

— Alors ?

— Il y a un problème, *señor* Velasquez, expliqua le chef du DAS. L'homme choisi par le *fuerte* manquait d'expérience, il a été tué et...

— C'est bien fait ! trancha El Mexicano. Mais tu es sûr que le *gringo* ne se méfiait pas...

— Certain, affirma, plein de suffisance, le policier. Tout avait été très bien organisé.

— Imbécile !

Le *narco* avait hurlé pour couvrir le bruit du rotor. Brusquement, il se pencha en avant, saisissant l'autre par sa chemise et le tirant vers la porte de l'appareil. Le policier sentit le vent s'engouffrer dans ses cheveux et faillit vomir de trouille. El Mexicano le poussait peu à peu et il n'osait même pas résister. Le *narco* était fou... Il ne fallait surtout pas le provoquer.

— *Señor* Velasquez, fit-il, le plus calmement possible. J'ai une information peut-être importante. Ce *gringo* a rencontré la *señora* Isabel Nieto. À deux reprises. Mes hommes m'ont rendu compte.

— *Esta puta* ! grommela le *narco*, elle baise avec tout le monde. Pour sucer une queue, elle ferait n'importe quoi.

— Sûrement, *señor* Velasquez, approuva servilement le chef du DAS, mais c'est étonnant. Il ne connaît personne à Medellin... Et ce n'est pas tout.

Maintenant il reprenait de l'assurance. L'autre ne voulait pas le tuer. Il avait besoin de lui. C'est grâce à ses réseaux qu'il avait toujours une longueur d'avance sur le gouvernement.

— *Te escucho*⁽³⁶⁾ !

— Le *gringo*, il a rencontré discrètement plusieurs fois un de mes

hommes.

— Qui ?

— Miguel Botero.

— Il est bien ?

— Non, je n'ai pas réussi à l'isoler. En plus, il couche avec une juge, Teresa Alvarez.

El Mexicano grogna de haine, le poussant un peu dans le vide.

— Elle n'est pas encore crevée, cette salope !

— Hélas non, *señor* Velasquez, soupira le chef du DAS.

Toute honte bue. Il touchait de l'argent de Pedro Garcia Velasquez depuis des années, quand il était simple capitaine. L'autre l'avait aidé dans sa carrière grâce à ses amis politiques. Il avait une Mercedes, une belle maison et assez d'argent pour s'offrir les plus belles *chicas* de Medellin. Il suffisait de faire preuve d'un zèle apparent et d'être féroce avec les petits dealers qui ne travaillaient pas avec le Cartel de Medellin, dirigé par Pedro Garcia Velasquez. Ce qui faisait d'une pierre deux coups...

El Mexicano lâcha si brusquement le chef du DAS que ce dernier manqua tomber dans le vide. Il se reprit de justesse. Le *narco* réfléchissait. Ce *gringo* qu'il avait voulu éliminer simplement parce qu'il se trouvait à Medellin semblait plus dangereux et actif qu'il ne l'avait pensé. Il devenait encore plus urgent de l'éliminer. Ensuite pour les traîtres possibles, comme Isabel Nieto ou ce Botero, il avait le temps. Il se retourna et frappa sur l'épaule du pilote :

— *Vamos abajo* !⁽³⁷⁾

L'hélico se mit à descendre. El Mexicano demeurait silencieux, et Oscar Lopez-Triana se recoiffait, en proie à d'horribles nausées. Il ne respira qu'à la seconde où les patins touchèrent le sol, El Mexicano se tourna vers lui et cria :

— Je veux tout savoir sur ce *gringo*. Vite.

— *Con mucho gusto*, affirma le chef du DAS, sautant à terre encore inondé de sueurs froides. Je m'en occupe.

Il s'éloigna en courant sans se retourner. Ces entrevues le secouaient plus que n'importe quoi. El Mexicano était imprévisible, comme les requins. Il pouvait vous bourrer les poches de billets de cent dollars ou vous couper la langue et la mettre dans votre gorge ouverte préalablement...

Pedro Garcia Velasquez sauta à terre et se dirigea vers ses hommes dissimulés dans l'ombre des hangars.

— Arbolito !

Un homme de toute petite taille se précipita, un sourire servile plaqué sur ses traits grossiers. Juste à temps pour recevoir une formidable gifle, aussitôt doublée, qui le jeta presque à terre. El Mexicano le prit alors au collet et lui jeta :

— Je veux que tu m’apportes les couilles de ce *gringo*. Ou les tiennes, si tu ne peux pas les avoir.

CHAPITRE IX

Miguel Botero avait les yeux chassieux et les traits tirés. Une quinte de toux le força à jeter sa cigarette par la glace ouverte de la Mazda. La vue était superbe avec tout Medellin à leurs pieds. La route sinuait à flanc de colline, serpentant le long des bidonvilles accrochés presque jusqu'au sommet, croisant des rues en pente vertigineuse. Une sorte de San Francisco pouilleux.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Essayer de retrouver les tueurs d'hier soir, expliqua le policier. Grâce à l'identité du faux chauffeur de taxi, je sais à quelle bande ils appartiennent. Los Pristos. Ils se réunissent souvent dans une académie de billard. Si vous pouviez en reconnaître un...

Le policier était venu le chercher à l'*Intercontinental*, chargé officiellement par sa hiérarchie d'enquêter sur l'attentat.

Il évita de justesse un bus qui manqua le précipiter dans le ravin. Des dizaines de maisons s'étagaient le long des pentes, accrochées tant bien que mal par des piliers enfoncés dans le sol. Miguel Botero en avisa une qui semblait prête à dégringoler toute la colline et ricana :

— Celui-là, il doit avoir un parachute dans son salon...

En contrebas, la brume dissimulait en partie les modestes gratte-ciel du centre de Medellin. Miguel s'immobilisa sur le trottoir minuscule.

— C'est là !

La salle de billard *El Pibe* était au rez-de-chaussée d'un petit bâtiment blanc et on voyait tout l'intérieur. Miguel Botero s'assura que son arme glissait bien dans son holster et traversa, Malko sur ses talons. Une demi-douzaine d'amateurs s'affairaient autour des tapis verts. Dès l'entrée des nouveaux venus un brutal silence tomba sur la salle comme une chape de plomb... Les queues à la main, les joueurs, tous très jeunes, semblaient transformés en statues de sel. L'un d'eux cracha par terre ostensiblement. Un autre se mit à cogner deux boules l'une contre l'autre mécaniquement. Un troisième, minuscule, posa sa queue et marcha droit sur les deux hommes, avec un sourire ironique. Son visage balafré était plutôt avenant et il arborait une grosse croix en or sur sa poitrine velue.

— Une table, señores ? Pour le moment, c'est complet. Mais on peut jouer une partie. 1 000 pesos le point, si vous avez les moyens.

Miguel Botero cracha son mégot aux pieds du nabot.

— Tu me fatigues, Arbolito, lança-t-il. Un jour, tu finiras comme tes compains. Plein de plomb.

L'autre haussa les épaules avec mépris, et se retourna sans répondre. Malko ne reconnaissait personne dans cette brillante assemblée. Ils regagnèrent la moiteur de la carrera 42 et Miguel dit aussitôt :

— C'est lui qui a organisé l'attentat, j'en suis sûr. Mais il n'y a pas de preuves. Sauf qu'il est venu chercher Jesus Medina à sa sortie de prison et que le gosse avait deux billets de vingt dollars sur lui. Le prix du meurtre... Il y en a cent derrière, prêts à prendre la suite...

Il remonta dans la Mazda, réussit à faire demi-tour et se lança dans une rue à pic vertigineuse. Toussant comme un diable. Cent mètres plus loin, il stoppait devant une cabine téléphonique.

— Il faut appeler Bogota, annonça-t-il, je les ai eus ce matin. Ils veulent vous parler. D'une cabine, c'est plus sûr.

Il tira un carnet sale de sa poche et y lut un numéro qu'il composa après avoir bourré l'appareil de pièces. Apparemment, c'était une ligne directe car il tendit l'écouteur à Malko immédiatement. La voix de Wayne Maifort était à peine audible au milieu des parasites.

— Content de vous entendre ! fit le chef de station de la CIA. Miguel m'a raconté ce qui s'est passé...

— J'ai l'impression que votre plan prend l'eau, annonça Malko.

Il y eut un long silence au bout du fil puis l'Américain demanda :

— Pourquoi ? À cause de l'attentat ?

— Ça ne suffit pas ?

— Non. Vous avez été repéré dès votre arrivée, c'est normal, ils savent tout. J'espérais que votre mission officielle vous protégerait. Je me suis trompé.

« Le coup du restaurant, c'était un premier avertissement ; hier soir, ils ont vraiment voulu vous liquider.

Malko regarda autour de lui. Quelques gosses contemplaient avec curiosité ce *gringo* téléphonant d'une cabine publique dans ce coin pourri. La main sur la crosse de son Beretta 92, Miguel Botero veillait au grain. Brusquement, Malko se sentit pris au piège dans cette ville hostile où les *narcos* faisaient ce qu'ils voulaient... Même le Sieg était d'un piètre secours... Une voiture passa près d'eux à toute vitesse, perdant quelques écrous, en dévalant la pente à près de 20 %.

— Ils vont recommencer, fit Malko, et je n'aurai pas toujours autant de chance.

— Vous avez eu le contact prévu ? demanda Wayne Maifort.

— Oui, dit Malko.

Il entendit le soupir de soulagement à l'autre bout du fil. L'Américain demanda aussitôt :

— Il est d'accord ?

— Il l'était.

— Pourquoi « il l'était » ?

Agacé, Malko cria dans le récepteur :

— Parce que je pense qu'il m'a balancé à ses copains *narcos*. Vous m'avez fait jouer à la chèvre, une fois de plus. Ce type ne va pas risquer sa vie pour faire plaisir à la Company...

Discrètement, le policier colombien s'était éloigné. Le chef de station de la CIA martela, en hurlant à cause de la ligne mauvaise.

— Pas par plaisir. Pour des dollars. Il a dit « oui » ou « non » ?

— Oui, reconnu Malko. Mais il pose des conditions. Et je n'ai pas confiance. Je n'ai pas envie de jouer au pigeon d'argile à Medellín. Ou alors vous m'envoyez du renfort...

— Ils ne vous feront rien, répliqua Wayne Maifort, placide, parce que vous aurez quitté la ville dans une heure.

— Je rentre à Bogota ?

— Non. Vous avez rendez-vous avec Dirty Shirt Harry. Vers cinq heures, à Puerto Boyaca. Vous avez juste le temps d'y arriver, il y a au moins quatre heures de route...

— Nous ne nous connaissons pas, objecta Malko.

Le ricanement de Wayne Maifort passa par-dessus les parasites.

— À Puerto Boyaca, vous serez les seuls *gringos*, vous ne risquez pas de vous rater. Le rendez-vous est à l'embarcadère du rio Magdalena. À une gargote qui s'appelle *El Navigante*. Voyez avec lui toute la partie qui l'intéresse.

Le ton sûr de lui de l'Américain agaça Malko.

— Vous y croyez toujours ?

— Absolument, confirma l'Américain, et je pense que, grâce à vous, nous allons réussir le coup du siècle.

Dans le lointain, Malko entendit la voix de bronze de John Clifton.

— Malko, nous sommes tous avec vous. Tout va être OK. Saluez Harry pour moi.

L'homme de la CIA reprit la parole.

— Nous gardons la liaison par Miguel. Dès que vous revenez à Medellín, contactez-le.

Sans laisser à Malko le temps de répliquer, il raccrocha. Celui-ci émergea de la cabine en nage. Miguel Botero terminait une quinte de toux. Il demanda avec un sourire inquiet :

— Tout va bien ?

— Si on veut, fit Malko. C'est loin, Puerto Boyaca ?

Le policier eut une grimace amusée.

— Pas très, mais la route est mauvaise et là-bas, c'est *très, très* dangereux. On n'aime pas les *gringos*. La ville est tenue par les milices de Pedro Garcia Velasquez.

— Eh bien, souhaitez-moi bonne chance, fit Malko. J'y pars.

Miguel Botero parut surpris et inquiet.

— Faites attention, dit-il. Là-bas, la police et l'armée sont impuissantes. Si Pedro Garcia Velasquez apprend votre présence, vous ne ressortirez pas vivant de la ville.

Ils repartirent vers l'hôtel. Miguel toujours toussant, nerveux, surveillait le rétroviseur.

— Il faut que je puisse vous joindre en rentrant, demanda Malko.

— Appelez chez Teresa, dit-il. Dites simplement que vous êtes revenu, je vous contacterai à l'hôtel.

Ils se serrèrent longuement la main et Malko le quitta avec un petit pincement au cœur. La Mazda toussota et redémarra en cahotant. Avant de partir, il fallait prévenir Isabel Nieto. D'un jour à l'autre, elle pouvait lui transmettre un message de Yaakob Netamayú. S'il disparaissait sans crier gare, l'Israélien pourrait croire que l'opération était annulée.

Le portier de l'*edificio Montecarlo* accueillit Malko avec un sourire complice.

— La *señora* Nieto est chez elle, annonça-t-il.

— Seule ?

Le sourire de l'autre s'élargit encore.

— Si, señor. Mais je sais qu'elle attend quelqu'un. C'est vous ?

Un billet de 1 000 pesos changea de mains avec la rapidité d'un tour de passe-passe.

— Ne la prévenez pas, demanda Malko, je connais le chemin.

Arrivé au troisième, il appuya sur la sonnette, mettant la main devant le judas. La porte s'ouvrit presque aussitôt sur le visage furieux de la Lionne. Le sourire de Malko la fit fondre et elle vint aussitôt se couler contre lui. Cette fois, elle ne portait qu'une jupe de toile très serrée et un T-shirt hyper moulant.

— *Querido !*

Le ventre en avant et la langue dardée, elle s'enroula autour de lui, en vraie salope.

Devant un accueil aussi chaleureux, Malko réagit en glissant une main entre les cuisses charnues, remonta jusqu'à la dentelle, trouvant la peau tiède et le renflement du pubis. Isabel roucoula, écartant les jambes autant que le permettait la robe étroite, jusqu'à ce que les doigts de Malko s'enfoncent en elle, écartant la dentelle qui la protégeait.

Interrompant son baiser, elle murmura d'une voix provocante.

— Tu aimerais bien me baiser, me mettre ta pine d'âne dans la chatte, hein ?

Toujours le lyrisme tropical. Elle haletait, s'excitant avec ses propres paroles. Ses doigts continuaient, sournois, et Isabel faillit défaillir.

— Il y a un type qui m'attend en bas, murmura-t-elle d'une voix mourante. Si je ne viens pas, il va monter et nous tuer.

Ses cuisses moites emprisonnaient les doigts de Malko, l'empêchant d'arracher le slip. Il se calma. C'était difficile de faire l'amour sur le palier avec cette rousse incendiaire. Il essaya de l'entraîner vers le superbe canapé Louis XV en soie bleue de Claude Dalle, qu'il apercevait par la porte entrebâillée, mais elle résista.

— Je quitte Medellin, annonça-t-il.

Isabel bondit comme un cobra, s'éloignant de lui et le fixa, flamboyante de rage, les jambes écartées tendant le tissu de la jupe.

— *Vaya te a la mierda*⁽³⁸⁾ ! Et tu voulais me baiser avant ! Comme une pute ! Et tu ne me fais même pas un cadeau d'adieu...

— Je vais deux jours à Bogota et je reviens, précisa Malko pour calmer la tempête.

Isabel Nieto retrouva immédiatement toute sa douceur, se collant à nouveau contre lui et ne protestant pas quand il fit glisser le slip le long de ses jambes.

— Tu sais ce qu'il y a à Bogota ? murmura-t-elle d'une voix frémissante de sensualité tropicale.

— Non.

— Des émeraudes, souffla-t-elle. Et j'adore les émeraudes. Surtout quand elles sont grosses. Comme les queues, ajouta-t-elle, arrachant celle de Malko de son pantalon et la massant vigoureusement...

Ils étaient complètement fous ! L'ascenseur pouvait arriver à chaque seconde. Pourtant Malko s'entendit dire :

— Je veux te baiser. Tout de suite.

D'elle-même, Isabel recula jusqu'au mur. Il saisit la jupe de toile et d'un seul geste la fit remonter sur ses hanches, révélant la toison rousse en forme de cœur ; le slip était déjà enroulé autour d'une cheville... Malko colla Isabel encore plus au mur, et, d'un seul élan, sans presque tâtonner, il l'embrocha d'un violent coup de reins qui la souleva presque du sol.

— Ah ! Aha ! Aha !

Isabel avait poussé un cri inarticulé sous le choc du sexe qui lui perforait le ventre. Ses bras se refermèrent sur la nuque de Malko.

— Vite ! Vite ! *Cogeme !*

Son bassin ondulait à toute vitesse. Ce fut l'orgasme le plus rapide que Malko eut jamais connu. En quelques secondes, il se répandit en elle, feulant d'extase. Foudroyés tous les deux, ils oscillaient comme des ivrognes sur le palier. La lumière de l'ascenseur s'alluma. Aussitôt, Isabel repoussa Malko. En un clin d'œil, elle remonta son slip et baissa sa jupe. Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit, elle lança à Malko :

— Je n'ai pas encore de nouvelles. Appelle-moi dès que tu reviens.

Le moustachu tiré à quatre épingles qui émergea de l'ascenseur reçut le choc parfumé de la Lionne qui s'enroula autour de lui, cachant Malko en train de descendre l'escalier. Parfaitement décente à part le sperme qui dégoulinait le long de ses cuisses.

Les collines calcaires recouvertes d'une jungle verdoyante et d'arbres immenses cernaient la route qui virait à en avoir le tournis. Depuis le départ de Medellin, il n'y avait pas eu cent mètres de ligne droite. Or, la Toyota de location de Malko rechignait visiblement à tourner, ses pneus lisses comme des joues d'enfant couinant avec désespoir à chaque virage. Quant aux freins, à moins de s'y prendre longtemps à l'avance, il valait mieux ne pas y toucher. Les nids-de-poule auraient pu avaler un troupeau de lamas. Malko évita de justesse un camion stoppé au milieu de la route, dont le chauffeur était en train de changer un essieu, puis longea un éboulement qui ne laissait de la route qu'un mince fil. Plus loin, un camion le croisa dans un hurlement de diesel. De temps à autre, un village ou une *cantina*. Des sentiers s'enfonçaient dans cette jungle impénétrable, menant Dieu sait où.

Il baissa la glace. Plus on descendait vers le Magdalena Medio, plus la chaleur augmentait... La climatisation avait depuis longtemps rendu l'âme. Coincé entre les deux sièges avant, le Sieg ne montrait que sa crosse, mais le plus grand danger venait pour l'instant des camions aux chauffeurs kamikazes.

Sa chemise lui collait à la peau et la radio déversait des flots de salsa. Le paysage ressemblait au Viêt-nam et devait receler autant de dangers. Très peu de voitures particulières sur l'autopista, mais des camions en pagaille qui mettaient une coquetterie redoutable à ne doubler que lorsqu'il y avait au moins trois lignes jaunes. Un virage tous les vingt mètres. Quand il était précédé de la mention *Peligro* – danger –, il fallait pratiquement le passer à 10 à l'heure. Talonné par les monstres grondants, qui dévalaient les zigzags de la route, Malko s'essuya le front, abordant un virage en épingle à cheveux au-dessus d'un torrent déchaîné. Il s'accrocha ainsi à son volant pendant quatre heures, ne stoppant que pour prendre une bière à une *cantina* où des filles attendaient le client. Peu à peu, les collines étaient moins hautes et encore plus vertes. Il approchait de la zone tropicale, la vallée du rio Magdalena. Un cavalier surgissait parfois, anachronique et pourtant parfaitement à l'aise, dans ce décor.

C'est au bout d'une longue ligne droite longeant des pâturages qu'il aperçut sur sa gauche un grand portail surmonté d'un véritable avion monomoteur en piqué. Une inscription ornait les deux piliers :

Hacienda Napoles. Une route s'enfonçait dans les collines, à perte de vue. La propriété de Pedro Garcia Velasquez, le *narco* milliardaire. Il accéléra avec un petit serrement de cœur pour freiner au poste de péage suivant afin de se faire extorquer la somme modique de 200 pesos... Les Colombiens avaient compris qu'il était beaucoup moins cher de construire des péages que des autoroutes. Il suffisait de baptiser un sentier de montagne amélioré « autopista » pour que le racket prospère... En face, sur une colline, se dressait une sorte de motel blanc baptisé *La Cantina*.

Il repartit, franchissant un grand pont métallique ; maintenant, le paysage était plat, très tropical, avec des champs de maïs et des bananiers, des zébus et des vaches. Et toujours les cavaliers armés de fusils et de machettes. Quatre heures et demie depuis qu'il avait quitté Medellin ! À un carrefour, il s'engagea à gauche dans une route dont le goudron s'en allait par plaques, abandonnant l'autopista.

Un *buceta* surchargé avec autant de monde sur le toit qu'à l'intérieur, se traînait devant lui, le noyant dans une fumée bleue. Trente kilomètres plus loin, il atteignit un carrefour poussiéreux et désert, avec une vieille pompe à essence, entouré de pâturages où paissaient des zébus. Les lourds nuages bas, l'air immobile, l'absence de vie, donnaient l'impression que le temps s'était arrêté. Un immense panneau de bois tenu par deux grands piquets annonçait en lettres de un mètre de haut :

« Bienvenue à Puerto Boyaca, capitale colombienne anti-subversive. »

Afin qu'on comprenne bien le sens de cet avertissement, un mannequin vêtu d'oripeaux rouges se balançait, pendu au bout d'une corde. Un subversif... Ça, c'était la Colombie profonde.

Il prit à gauche, une route encore plus défoncée, et, quelques kilomètres plus loin, il arriva aux premières maisons de Puerto Boyaca, capitale du Magdalena Medio, la plaine chaude et humide, au cœur des Andes, entre Bogota et Medellin. Une zone rurale, sans routes, sans villes et pratiquement sans communication.

À l'entrée d'une grande avenue aux voies séparées par un terre-plein herbeux, Malko croisa un cavalier, abrité sous un large chapeau blanc, un fusil dans ses fontes, qui le suivit longuement des yeux.

Ici, c'était encore un village de pionniers, créé trente ans plus tôt, à l'architecture rudimentaire, cubes en ciment, tôles ondulées ou cabanes en bois. Malko s'enfonça dans les rues en terre se coupant à angle droit. Partout, des petits cafés vomissaient de la salsa ou de la cumbia. Des filles maquillées, moulées dans des jeans collants, le suivaient des yeux, déhanchées et provocantes.

On se sentait vraiment au bout du monde. Cela ressemblait à une ville de western, avec des petites maisons noyées de verdure, des 4 x 4

en piteux état partout, et des gueules patibulaires. L'air paraissait sortir d'une chaufferie, brûlant et humide... Malko traversa une majestueuse place carrée et trouva le rio Magdalena, au bout d'un chemin caillouteux. Le fleuve boueux et large coulait le long du bourg, entre des berges plates et herbeuses. Quelques esquifs pourrissaient dans la vase et de longues pirogues déchargeaient des marchandises le long de l'embarcadère en ciment.

Torse nu, des Noirs transportaient sur leur dos des régimes de bananes pour les entasser dans un grand camion dont le chauffeur était en train de changer une roue. La chaleur était étouffante, des dizaines de vautours tournaient lentement dans le ciel, comme s'ils attendaient leur pitance.

Malko se gara et descendit. Deux cafés avec des terrasses en bois abritées de toits de tôle, flanquaient l'embarcadère. À gauche, *Los Acacios*, à droite, *El Navegant*. Quelques clients somnolaient devant des bouteilles de bière vides, le chapeau sur les yeux. Il s'assit au *Navegant* et une petite serveuse à la bouche trop rouge vint prendre sa commande. Des deux côtés, des électrophones déversaient des flots de « corazon », à vous faire péter les tympans.

Aucun signe de Dirty Shirt Harry.

La bière était tiède. Quelques minutes plus tard, une Land-Rover verdâtre qui ne tenait que par sa peinture cahota dans le chemin et s'arrêta en face de l'embarcadère. Il en sortit cinq moustachus patibulaires, le chapeau de paille enfoncé jusqu'aux yeux, le fusil à la main, le torse ceinturé de cartouchières, de longues machettes battant leurs mollets. Ils traînèrent leurs bottes jusqu'à *Los Acacios* et se laissèrent tomber sur des chaises. Après avoir bu quelques bières au goulot, ils engagèrent une conversation à voix basse, qui d'après leurs coups d'œil, avait un seul sujet : Malko... Ce dernier réalisa alors que, depuis une centaine de kilomètres, il n'avait pas rencontré un barrage, pas vu un soldat.

Il remarqua soudain, que, hasard ou volonté délibérée, la vieille Land-Rover bloquait sa Toyota.

Le mercenaire britannique allait-il venir ou était-il tombé dans un piège ?

CHAPITRE X

Malko ne s'attendait pas à voir arriver un piéton, aussi prêta-t-il à peine attention à l'homme qui descendait sans se presser vers l'embarcadère. D'autant qu'il n'avait pas fière allure : des cheveux clairsemés, un visage cabossé, une vieille chemise de couleur douteuse et un jean qui s'effilochait sur des santiags essoufflées. Une sacoche de cuir pendait à son épaule, elle aussi plus qu'élimée. Il arriva à la hauteur des deux cafés, regarda autour de lui, vit Malko et vint droit vers lui. De près, ses étonnants yeux bleus donnaient un peu de vie à sa silhouette fatiguée.

Il attira une chaise, s'assit en face de Malko et dit avec un fort accent cockney :

— Excusez-moi, j'ai pris le bus et il est toujours en retard. Ma voiture est cassée et je n'ai pas de quoi la faire réparer...

Ça commençait bien...

La serveuse arriva et il commanda une bière qu'il but d'un trait. La transpiration marbrait sa chemise de taches un peu partout. Il semblait exténué, les traits creusés, mais ses mains étaient très soignées. Au poignet gauche, il arborait un superbe chrono Rolex, acier et or, souvenir probable de jours meilleurs. Il prit un paquet de cigarettes dans sa sacoche et Malko aperçut la crosse d'un gros pistolet. Sans ses yeux vivants, intelligents, d'un bleu limpide, on aurait pu le prendre pour un clochard. Il se gratta et fixa Malko :

— Je suis content de vous voir, il n'y a pas beaucoup de visiteurs par ici.

— Ce n'est pas dangereux, ce rendez-vous ici ?

— Non, fit le Britannique. Moi, on me connaît et j'ai un peu travaillé avec les *narcos* pour former leurs types. On me prend pour un trafiquant. Aucun type de la DEA ne se risquerait dans le coin.

— Qui sont ces cinq types, en face ?

Le Britannique leur jeta un coup d'œil distrait.

— Oh, des membres de l'Acedegam⁽³⁹⁾, la milice d'autodéfense des propriétaires terriens du Magdalena Medio. Ce sont eux qui font la loi ici, il n'y a ni police ni armée. Théoriquement, ils traquent les subversifs. Mais ceux-ci se sont réfugiés dans les collines depuis longtemps... Alors, ils se louent aux *narcos*. Tantôt pour assassiner les paysans qui ne veulent pas vendre leurs terres ou pour liquider leurs

adversaires, et, en général, tuer ceux qui les gênent. Récemment, ils ont massacré les vingt-deux membres d'une délégation des Droits de l'Homme, juste après leur avoir offert à déjeuner à la mairie. En général, ils n'aiment pas les étrangers.

— Et vous ?

Le Britannique eut un sourire froid.

— Moi, ils me tolèrent. Mais ne restons pas ici. C'est à vous la Toyota ?

— Oui. Mais ils me bloquent.

Dirty Shirt Harry se leva, remit à l'épaule la bandoulière de sa sacoche et laissa celle-ci ouverte. Il s'avança vers les cinq hommes, la main négligemment glissée à l'intérieur et leur demanda poliment de déplacer leur voiture. Le silence qui suivit aurait pu être coupé au couteau. Puis un des moustachus se dressa lentement et gagna la Land-Rover. Malko et le Britannique montèrent dans la Toyota. Dirty Shirt Harry dit en se calant sur le siège :

— Ils sont comme les chiens-loups. S'ils sentent que vous avez peur, ils vous attaquent, sinon, ils sont très gentils.

Au moment où Malko passait devant la station Texaco, à la sortie de la ville, il aperçut une Mitsubishi Montero noire qui s'arrêtait prendre de l'essence. Avec ses glaces teintées et sa peinture immaculée, elle contrastait avec les véhicules plutôt miteux qu'ils avaient croisés. La portière s'ouvrit et une femme sauta à terre. Grande, avec un pantalon de cuir noir, moulant, un chemisier blanc bien rempli, les cheveux réunis en une grosse natte, le regard dissimulé derrière des lunettes noires.

— Jolie fille, hein ! commenta Dirty Shirt Harry. C'est la copine de El Mexicano. Une avocate de Bogota.

Malko l'avait reconnue. Heureusement, Melinda Avila ne l'avait pas vu...

— Qu'est-ce qu'elle fait là ?

— Sa *finca* n'est pas loin. Elle passe son temps à cheval et fait ses courses ici.

Malko avait l'impression de se trouver à l'intérieur d'un shaker. Depuis belle lurette, ils avaient quitté la route « normale » pour un sentier défoncé sinuant au milieu des champs de canne et de maïs et des pâturages. À l'horizon, de hautes collines couvertes de jungle semblaient posées sur le sol. Le paysage était superbe, sauvage, verdoyant. Dirty Shirt Harry tendit le bras vers les collines.

— Les subversifs sont là-bas. Quelquefois, ils descendent faire une razzia sur une *finca*...

Ils arrivaient à un gué à côté d'un vieux pont de bois effondré. Malko lança la Toyota qui passa par miracle... Il aurait fallu au moins un 4 x 4. De temps à autre, ils apercevaient quelques cabanes, des cavaliers montant à cru, des paysans courbés dans un champ. Plus de téléphone, de goudron, de soldats. Le bout du monde. Et cela faisait plus d'une heure qu'ils roulaient dans une chaleur effroyable, cognant sans cesse la caisse de la Toyota sur les ornières et les rochers qui jonchaient la piste. Affolée, la pendule de bord sautait une minute à chaque cahot. Enfin, après un dernier passage abominable, ils débouchèrent dans une petite agglomération. Quelques baraques en bois et en tôle, une école, des hangars.

— Voilà Topaipi, annonça Dirty Shirt Harry. Il faut que je dise un mot à ma copine Elvira au passage. Elle est venue faire les courses. Elle nous attend devant l'*almacen*⁽⁴⁰⁾.

Malko aperçut, attablée devant l'épicerie-bistrot du village, une créature étonnante. Un bandeau dans les cheveux noirs, un chemisier boudinant une grosse poitrine et un short d'où émergeaient des collants argentés terminés par des bottes de cheval ! Le visage un peu ravagé, mais plutôt piquante. Elle termina d'un trait son *aguardiente* et se leva, tendant la main à Malko sans un mot. L'air d'une bonne salope tropicale.

— *Va a la finca !* fit Dirty Shirt Harry.

— *Muy bien.*

Elle n'était pas loquace... Au lieu de monter dans la Toyota, elle se dirigea vers un cheval attaché à un des poteaux soutenant l'auvent de l'*almacen*. Elle l'enfourcha et s'éloigna aussitôt au galop. C'était le Far-West... Le Britannique, lui, remonta dans la Toyota.

— On va aller voir le terrain avant qu'il fasse nuit, dit-il.

De nouveau une piste, de plus en plus étroite, serpentant au milieu de pâturages... Dix kilomètres plus loin, au pied des collines, Dirty Shirt Harry fit stopper Malko devant une étendue dégagée.

— Voilà !

Avec beaucoup d'imagination, Malko distingua dans l'herbe une bande vaguement défrichée sur cinq ou six cents mètres... Pas la moindre manche à air, rien. Il se tourna vers le Britannique.

— Vous pouvez vous poser ici ?

Dirty Shirt Harry eut un sourire amusé.

— Bien sûr ! Et même redécoller si on n'est pas trop chargé. J'ai l'habitude.

— Personne ne va remarquer l'avion ?

Nouveau sourire.

— Ici, on ne se préoccupe pas des avions qui circulent. Des dizaines de pistes semblables servent de relais aux *narcos*... Il n'y a rien à craindre.

Il ne fallait pas être plus royaliste que le roi... Malko aperçut un ancien corral et des restes de bâtiments brûlés.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les subversifs. Ils ont brûlé la *finca* et tué ses habitants, il y a trois ans. Si vous voulez, on va aller dîner. Nous repartirons demain matin pour Medellin et je prendrai l'avion. Ensuite, je vous attends ici. J'espère qu'on agira vite...

Il avait l'air pressé de quitter ce paradis. Tandis qu'ils cahotaient de nouveau dans les ornières, il demanda anxieusement à Malko :

— Vous pensez que la Company va me trouver un petit job ensuite ? Parce que je ne pourrai pas revenir ici après ça. Ils me découperaient vivant à la machette.

— J'espère, dit Malko.

Il avait pitié de lui. Juste avant d'arriver au village, ils tournèrent dans un sentier qu'ils suivirent deux kilomètres avant d'arriver à un corral. Une simple maison de bois de deux pièces se dressait à côté, complétée par une sorte d'appentis comportant une « salle de bains » rudimentaire, ouverte à tous vents. On pouvait se raser en contemplant la montagne. Deux chevaux étaient attachés à un poteau et un petit singe gigotait en piaillant au bout d'une chaîne.

Elvira avait dressé une table sur la terrasse de bois prolongeant la maison. Elle apporta une lampe à pétrole car le jour baissait. Malko avait posé sur la table la bouteille de Johnny Walker Carte Noire apportée de Medellin, et le Britannique la couvrait des yeux avec tendresse. Il trempa sa cuillère dans une soupe de maïs effroyablement relevée où flottaient quelques morceaux de poulet et de yuca.

— Elvira est une excellente cuisinière, commenta le Britannique en débouchant les bières.

Seul un Anglais pouvait penser cela.

Malko mastiqua héroïquement sa racine de yuca, pensant à la suite de son aventure. C'était la *bandera* des cloportes. Un flic à moitié tuberculeux, un mercenaire retraité, un tueur psychopathe et une folle de son corps. Contre une des plus puissantes organisations criminelles du monde. Dans ce cadre bucolique et calme, il avait du mal à imaginer qu'il était là pour kidnapper Pedro Garcia Velasquez, l'empereur de la cocaïne. Le petit singe sauta sur son épaule avec un jappement aigu et commença à lui gratter la tête. Il lui donna un morceau de yuca qu'il dépiauta aussitôt.

Elvira apporta une bouteille d'*aguardiente*, du sel et du citron, pour Malko.

Dirty Shirt Harry se détendait en sirotant un Johnny Walker. La nuit était tombée et les insectes commençaient à tourner autour de la lampe.

— Pourquoi ne repartons-nous pas maintenant à Medellin ? suggéra

Malko.

— La nuit, la route est dangereuse, dit le Britannique. Nous partirons demain matin, tôt. On va se coucher.

Un halètement régulier couvrit soudain les bruissements des insectes. Malko se dressa sur un coude. La chambre d'amis se composait d'un matelas posé sur le plancher de la pièce principale. Son hôte s'était installé avec quelques couvertures étendues sur la terrasse. Le calme était total et le ciel étoilé aurait inspiré n'importe quel poète. Pourtant, Malko n'arrivait pas à s'endormir.

Le bruit étrange continua. Intrigué, il prit le Sieg, fit doucement monter une balle dans le canon et s'avança à pas de loup. Il distingua d'abord une masse sombre comme un gros animal puis les nuages découvrirent la lune qui éclaira Dirty Shirt Harry allongé à plat dos sur une couverture, nu comme un ver, les mains sous la tête. C'est lui qui haletait comme un soufflet de forge. Elvira était agenouillée entre ses jambes. Sa tête montait et descendait avec la régularité d'un derrick, avalant à chaque passage le membre du Britannique dressé vers le ciel. C'était fascinant comme un métronome... Elvira n'était pas seulement une bonne cuisinière. Malko retourna se coucher. Quelques instants plus tard, il entendit un cri étranglé, suivi de chuchotements. Ensuite, des pas firent craquer le plancher et dans la pénombre, il devina la silhouette d'Elvira penchée sur lui.

La Colombienne s'accroupit et interrogea poliment à mi-voix :

— *Tu quieres*⁽⁴¹⁾ ?

Cela faisait sûrement partie de l'hospitalité colombienne... Malko déclina poliment et elle n'insista pas. Remplacée très vite par le Britannique en train de fumer un cigare fait maison. Il s'assit à côté de Malko et dit :

— Si vous en avez envie, vous savez, ici, c'est la seule distraction et elle suce vraiment bien. Comme toutes les Colombiennes, ajouta-t-il avec un ricanement amusé. Elles ont ça dans le sang.

— Merci, fit Malko.

Le Britannique haussa les épaules.

— Oh, je sais, elle n'est pas terrible. À Bogota, il y a des petites de treize-quatorze ans, dans les *populaciones*, qui vous arrachent la sève comme de vraies salopes.

Totalement réveillé, Malko demanda :

— Vous réalisez bien les risques de cette opération ?

Après un court silence, Dirty Shirt Harry eut un bref soupir.

— Évidemment, mais je n'ai pas le choix. Les *narcos* ont découvert que j'avais un peu travaillé avec la DEA. Alors, un jour de beuverie, ils

vont débarquer avec leurs *sicarios*... Vous savez comment ça se passe ? Ils vous attachent à un arbre et ils vous découpent la peau à coups de fouet... Ensuite, ils vous font sauter les yeux ou ils vous coupent la langue avant de vous égorger. Et ici, il n'y a pas police-secours... Alors, il faut que je m'arrache. À n'importe quel prix... Dans un autre pays, je peux encore servir.

Pathétique ! Il parlait de sa *finca* comme d'une prison. Elvira s'était couchée en chien de fusil et endormie comme un animal...

— Espérons que tout se passera bien, dit Malko.

Cette portion de l'autopista Bogota-Medellin était réduite à un filet boueux entre deux murs de latérite en train de s'écrouler, entraînant les arbres et les rochers. Un semi-remorque gisait dans le ravin, les roues en l'air, le conducteur écrasé sous sa cabine.

— Ici, quand il pleut, c'est pas facile, remarqua placidement Dirty Shirt Harry.

Depuis cent kilomètres, c'était l'horreur. La montagne avait avalé la route. Ils avaient dû patienter près de deux heures, tandis qu'un bulldozer dégageait un monceau de terre rouge. Les camions se suivaient à la queue leu leu, empêchant espièglement de doubler. Et le brouillard s'y mettait avec l'altitude ! Malko ne sentait plus ses mains, soudées au volant.

Encore trois heures avant Medellin. Ils les passèrent presque sans échanger un mot, soûls de virages. Des nappes nuageuses cachaient une partie de la ville.

— Vous allez me laisser à un taxi, suggéra le Britannique. Si tout se passe bien, je pose l'avion avant la nuit et j'attends de vos nouvelles. Je vais emporter du fuel pour refaire le plein.

— Et s'il y a un pépin ?

— Je trouverai un téléphone, mais tout ira bien...

Malko le largua au coin de l'avenida Las Vegas et de la calle 10 avec 1 000 dollars et les papiers de l'avion, un Piper Comanche immatriculé HK 2658. Dirty Shirt Harry lui adressa un sourire.

— Allez en face du cimetière, sur la calle 2 Sur. Vous me verrez décoller. Dans une heure environ.

Malko le vit monter dans un taxi jaune et se dirigea vers le vieil aéroport qu'il mit une demi-heure à atteindre. De l'autre côté de l'autopista, le cimetière, gentiment baptisé « Campos de Paz », était magnifique avec une pelouse bien verte semée de croix et de plaques de marbre. Là où Pedro Garcia Velasquez avait fait ses premières armes. Deux avions se posèrent. Enfin, il aperçut un petit bimoteur en train de faire son point fixe. Il passa très bas au-dessus de lui et il put vérifier

l'immatriculation... Les dés étaient jetés.

Maintenant que la partie « recueil » était en place, la décision de continuer ou d'annuler lui appartenait. Et c'était là le plus dur. Impossible à ce stade de savoir avec certitude si Yaakob Netamayu avait trahi. L'attentat n'était pas une preuve suffisante. Si Malko continuait et que ce soit le cas, il allait tout simplement au suicide.

Mais s'il abandonnait à la légère, la CIA ne le lui pardonnerait jamais.

Il pria pour que le Ciel lui envoie un indice. Sinon, une fois de plus, il jouerait sa vie à la roulette russe.

Sa chambre de l'*Inter* lui parut curieusement banale après le Magdalena Medio. Il avait l'impression d'être parti un mois ! Pas de message.

Il composa le numéro de Teresa Avila, l'amie de Botero, et celle-ci répondit immédiatement.

— Je suis rentré, annonça Malko avant de raccrocher.

Miguel Botero n'allait sûrement pas tarder à se manifester. Il parcourut *El Espectador* sans rien apprendre d'inquiétant. Les habituels règlements de compte. Après avoir pris une douche, il repartit, direction Isabel Nieto.

Le concierge arbora en le voyant un sourire désolé.

— *Ah señor, no esta aquí, la señora !*

— Quand revient-elle ?

— *No sabe. Esta en su finca.*

Dirty Shirt Harry risquait d'attendre longtemps avec son avion si l'Israélien ne donnait plus signe de vie.

À peine entra-t-il dans le parking de l'*Inter* qu'il aperçut Miguel Botero dans sa vieille Mazda. Le policier avait l'air soucieux. Il vint rejoindre Malko et, sans même lui demander des nouvelles de son voyage, annonça :

— Il ne faut pas rester à Medellin !

Devinant la suite, Malko demanda :

— Que se passe-t-il ?

— El Mexicano vous a condamné à mort, dit le policier. Il a promis un million de pesos à qui vous exécutera. À ce prix-là, tous les *sicarios* de la ville sont sur les dents...

— Pourquoi ?

— Je l'ignore, affirma Miguel Botero. Je ne sais pas pourquoi il est déchaîné ainsi... Mais je suis chargé par le chef du DAS de vous accompagner à l'aéroport. Le plus vite possible.

Abasourdi, Malko demanda :

— Mais enfin, on ne peut pas me protéger ?

Miguel Botero secoua sa calvitie avec tristesse, retenant une quinte de toux.

— Non. Il faudrait vous affecter en permanence une douzaine d'hommes. Le docteur Oscar Lopez-Triana dit que c'est impossible. Il avait déjà conseillé aux gens de la DEA de se replier sur Bogota. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose.

En plus de son habituel Beretta, Malko remarqua une vieille Uzi posée sur le plancher de la Mazda. C'était insensé, mais Miguel Botero avait l'air mortellement sérieux. En tout cas, c'était le signe réclamé au ciel : Yaakob Netamayu n'avait pas trahi, sinon, il eut été facile par son intermédiaire d'attirer Malko dans le Magdalena Medio et de l'y exécuter en économisant un million de pesos... Il fallait opérer un repli élastique, quitte à revenir au contact d'Isabel plus tard.

— Bien, fit-il, je vais faire mes bagages.

— Je reviens dans une heure, proposa Miguel. Nous partirons par la route.

— Pourquoi pas l'hélico ?

— Non.

— Ils pourraient abattre l'appareil ? suggéra Malko.

Le policier colombien eut un sourire malin.

— Non, la compagnie appartient à un ami de Pedro Garcia Velasquez. Un *narco*. Cela déclencherait une vendetta. Mais, je n'ai pas de crédit pour les billets de vos gardes du corps.

Malko monta dans une Cherokee haute sur pattes et prit place sur la banquette arrière. Un policier en uniforme lui tendit en souriant un gilet pare-balles modèle Seconde Guerre mondiale, qui devait peser trente kilos, offre qu'il déclina poliment. Devant, une douzaine de soldats s'entassaient sur le plateau d'un pick-up, armés comme pour aller à Verdun. Derrière, dans une vieille Mercedes, c'étaient des civils du DAS. Trois motards avec des dossards jaune et rouge encadraient le convoi... Miguel Botero monta à côté de Malko.

— Nous avons pris un véhicule confisqué aux *narcos*, expliqua-t-il. C'est illégal, mais c'est plus sûr... Il est blindé.

Tout le convoi démarra. Malko demanda, quand même surpris par ce déploiement de forces :

— Les *narcos* ont des chars et de l'aviation ?

Miguel Botero sourit à peine. Quand ils prirent la route de Rio Negro, il désigna à Malko un petit camion qui attendait près de l'hôtel. Une douzaine d'hommes agglutinés sur son plateau. On aurait dit des ouvriers.

— Vous voyez, expliqua le policier. Ce sont les meilleurs *sicarios* de Medellin. Si vous aviez pris seul la route de Rio Negro, ils vous tuaient dans le col...

Le camion des tueurs démarra à son tour, suivant à distance respectueuse. C'était le monde à l'envers... Durant tout le trajet, la surveillance ne se relâcha pas. Ensuite, Malko traversa le hall de l'aérogare, protégé par un mur humain hérissé de ferrailles mortelles, le doigt sur la détente. Spectacle courant dans cet aéroport ultra-moderne. La semaine précédente, un tueur avait ouvert le feu au fusil d'assaut sur la foule.

Sanglé sur le siège de son Boeing 737, Malko aperçut encore des soldats autour de l'avion... Puis les collines disparurent dans la brume.

Wayne Maifort écrasa chaleureusement les phalanges de Malko. Le « Puente Aero » de Bogota était nettement plus calme que l'aéroport de Medellin. Deux agents de la DEA veillaient quand même, sans même dissimuler leurs MP5. Malko et le chef de station de la CIA montèrent à bord d'une Toyota aux glaces sombres. Derrière, suivait une Plymouth de protection. L'Américain semblait étrangement joyeux pour une mission avortée.

— C'est dément, explosa Malko. Dirty Shirt Harry est en train de m'attendre au fond du Magdalena Medio avec le Piper Comanche, et Isabel Nieto va revenir avec le feu vert de Yaakob Netamayu. Il ne faut pas « démonter ».

L'Américain le regarda avec un sourire rusé.

— On ne démonte pas, fit-il. Au contraire.

— Mais alors, à quoi rime ce déménagement ?

Wayne Maifort ricana. Heureux.

— Une petite feinte. J'ai appris pendant que vous étiez avec Dirty Shirt Harry à Puerto Boyaca qu'Oscar Lopez-Triana, le patron du DAS de Medellin, n'était pas *kascher*...

— C'est pas possible ! s'exclama Malko.

— Si. Il travaille pour les *narcos*, laissa tomber l'Américain. Il les renseigne. Or, à Medellin, on commençait à se poser des questions sur les raisons de votre séjour prolongé. Maintenant, ils vont être rassurés.

CHAPITRE XI

Malko était médusé, écœuré : le chef du DAS pour toute la région de Medellin, allié des *narcos*... Il revit soudain les cheveux jaunâtres du Colombien rencontré au *Club Campestre*, avec leur accroche-cœur sur le front. Deux mots flashèrent dans sa tête : « coyote amarillo ». Le nom de code de l'informateur haut placé de El Mexicano, livré par Yaakob Netamayu. La coïncidence était plus que troublante. C'était vraisemblablement la source de ses ennuis... Ils roulaient maintenant sur l'avenida de l'Aeropuerto Eldorado bordée des différents ministères.

— Comment l'avez-vous appris ? demanda Malko.

— Un tuyau. Hyper-sérieux. Un type arrêté qui a parlé.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas au courant de nos projets ?

— Qui aurait pu lui dire ? Il vous prend pour un enquêteur de la DEA venu fouiner à Medellin. C'est probablement lui qui vous a balancé à El Mexicano. L'autre a pris la mouche... Maintenant, on va vous réinjecter dans le circuit.

— Comment ?

Ils étaient arrivés devant le *Tequendama*. L'Américain donna une tape amicale dans le dos de Malko.

— Reposez-vous ce soir ! Demain vous repartez. Officiellement pour Miami. En réalité pour Medellin. Sur le Fokker privé des gens de Texaco qui sont nos copains. Miguel Botero va vous prêter son appartement, il n'y habite pas, car il couche chez la juge. Vous y attendrez le feu vert de Yaakob Netamayu, via Isabel Nieto.

— Et si le signal ne vient pas ?

— Dans une semaine, vous décrochez...

Un soleil radieux brillait sur Bogota et la crête des montagnes dominant la ville semblait dessinée au pinceau avec la tache blanche du monastère de Montserrat Malko sortit du *Tequendama*, cherchant des yeux la voiture que lui avait envoyée la CIA. Inspectant la carrera Septima, il aperçut fugitivement un homme de petite taille qui s'engouffra dans un magasin. Il aurait juré qu'il s'agissait de celui qu'il avait vu à Medellin, au salon de billard.

Arbolito, le tueur préféré de Pedro Velasquez.

Peu probable. La Chevrolet grise de l'ambassade US s'arrêta près de lui. Comme toujours, trois hommes à bord. Ils filèrent jusqu'à l'ambassade où Malko retrouva Wayne Maifort dans son sous-sol. L'Américain lui adressa un sourire ravi.

— J'ai eu Miguel tout à l'heure. Il vous cueillera à l'arrivée du Fokker. Tenez, je vous ai préparé quelque chose.

Il jeta en direction de Malko un objet blanchâtre plié. Un gilet pare-balles tout neuf en kevlar avec une plaque d'acier pour renforcer la protection du bas-ventre... Pas plus de trois kilos. On pouvait le porter sous une chemise à condition d'avoir une veste. L'Américain regarda sa montre.

— Faut y aller.

La même Chevrolet attendait dans la cour de l'ambassade. Ils prirent place à l'arrière. Un garde armé monta à côté du chauffeur et la lourde grille noire s'écarta devant eux. La circulation dans la carrera 13 était chaotique et le véhicule avançait au pas. Des meutes de jeunes gens offraient aux voitures des cigarettes, des journaux, des gâteaux et même des oranges enfilées dans des étuis en plastique comme des perles... Ça klaxonnait dans tous les coins.

Un être cauchemardesque apparut soudain le long de la voiture. Un homme-tronc installé sur un chariot à roulettes, vêtu d'une élégante chemise mexicaine et coiffé d'un grand sombrero blanc ! Il agita un chapelet d'oranges avec un air suppliant. Profitant de l'embouteillage, il se plaça carrément devant la Chevrolet, l'empêchant de repartir sans lui passer dessus. Derrière, les voitures déchaînèrent leurs klaxons. Wayne Maifort se pencha vers le chauffeur, furieux.

— *Shit !* Joe, filez-lui 1 000 pesos, qu'il nous foute la paix.

Le chauffeur fouilla dans sa poche et baissa la glace de son côté. Aussitôt, ravi, le mendiant cul-de-jatte s'approcha, brandissant ses oranges. De la main gauche, il prit le billet et, de la droite, habilement, jeta à l'intérieur de la voiture un chapelet d'oranges, en direction des sièges arrière. Les fruits rebondirent sur le dossier, retombant sur la banquette avant, entre le chauffeur et le garde...

— Quel con ! explosa Wayne, on n'en a rien à foutre de ses oranges.

— Hé, regardez ! cria Malko.

L'homme-tronc au chapeau blanc s'éloignait sur le trottoir de la carrera 13 à toute vitesse, « pédalant » avec deux morceaux de bois pour se propulser en avant. Abandonnant sur le bitume plusieurs chapelets d'oranges. Les deux hommes réagirent à une fraction de seconde près, se ruant sur les portières.

— *Out !* hurla Wayne en direction des deux hommes à l'avant du véhicule.

Lui atterrissait déjà sur le macadam, manqué de justesse par une

voiture. Malko heurta les jambes d'un passant qui tomba sur lui. À la seconde précise où une explosion sourde faisait trembler les vitres du quartier. Une boule rouge jaillit de l'avant de la Chevrolet, arrachant le pare-brise blindé qui partit comme un projectile, écrasant les passagers accrochés à l'arrière d'un *buceta*. Le chauffeur et le garde n'eurent pas le temps de réagir. Brutalement, les deux glaces blindées de l'avant devinrent rouges...

Une fumée noire s'échappait par le pare-brise, avec des flammes, mais le blindage avait empêché les éclats de se propager dans la foule. Toute la circulation bloquée d'un coup, les voitures klaxonnaient à qui mieux mieux, les passants paniquaient, s'enfuyant dans toutes les directions. Wayne Maifort et Malko se ruèrent sur les portières, tentant de les ouvrir. En vain. Le visage du chauffeur était étalé sur la glace comme de la confiture sur du pain, au milieu des masses blanchâtres des os et celles, rouges, des muscles.

Une abomination. Wayne Maifort poussa un hurlement sauvage, dégaina son Beretta 92 et démarra en direction de l'homme-tronc. Ce dernier était en train de se faire hisser sur le plateau d'une camionnette, trente mètres plus loin.

Malko arracha son Sieg de son holster. Les deux hommes couraient, écartant la foule des badauds, zigzaguant entre les voitures. D'un coup de coude, Wayne Maifort étala net un policier qui voulait lui barrer le chemin. Le cul-de-jatte avait lâché sa planche : la camionnette démarrait. Deux hommes le tiraient par les bras sur le plateau, comme un sac. Jamais Malko et l'Américain ne pourraient rattraper le véhicule et la circulation rendait vaine toute poursuite. Wayne Maifort s'immobilisa d'un bloc, les bras tendus devant lui, hurlant à Malko ;

— *Shoot him ! Shoot him !*

Les deux hommes tirèrent en même temps. Les détonations se succédaient comme dans un stand de tir. Quatre, cinq, six, sept. L'homme-tronc parut saisi de la danse de Saint-Guy. Des taches rouges apparurent sur sa belle chemise mexicaine. Son sombrero blanc tomba à terre. Un des deux hommes qui le tenait, touché à son tour, bascula sur la chaussée. L'autre, déséquilibré, lâcha prise. L'infirme roula sur le bitume et l'autre resta étendu sur le dos, grièvement blessé ou mort. Malko continuait à tirer sur la camionnette. Il vit distinctement deux de ses impacts sur la glace de la cabine. Juste des étoiles : elle était blindée. Le véhicule disparut dans la calle 32.

À grandes enjambées, Wayne Maifort rejoignit le cul-de-jatte. Le visage déformé par la haine, terrifiant, il abaissa le canon de son arme et vida le reste de son chargeur dans la tête du mort, hurlant comme un fou.

— *Son of a bitch ! Motherfucker !*

La culasse du Beretta claqua à vide et demeura ouverte. Il laissa

retomber son bras, et, à pas lents, regagna l'épave de la Chevrolet, des larmes coulant sur son visage. D'un effort dément, il parvint à ouvrir la portière avant droite. Ce qui était tassé sur le siège avant avait été un homme, mais il n'en restait qu'une bouillie sanglante, un amas informe de chairs éclatées et de vêtements, déchiquetés par le chapelet de grenades camouflées en oranges.

Wayne Maifort avait encore les yeux rougis de larmes, et sa silhouette énorme semblait s'être tassée. Il but d'un coup un demi-verre de Johnny Walker. John Clifton était muet et sombre et une atmosphère de catastrophe régnait dans le petit sous-sol. Le chef de station de la CIA rompit le silence.

— Honnêtement, dit-il à Malko, je ne peux pas vous demander de retourner là-bas. Ces salauds sont encore plus forts que nous ne le pensions. Nous devrions être morts tous les deux. L'affaire a été montée de Medellin. Ils voulaient votre peau.

— La question, dit Malko, c'est de savoir pourquoi. Simplement parce que je suis venu les défier à Medellin ? Ou parce qu'ils ont eu vent de ce que nous projetions et que Pedro Garcia Velasquez est fou furieux ?

Seul, le silence lui répondit.

— Je n'en sais rien, avoua Wayne. Ces types tuent comme ils respirent. Et je ne vois pas comment ils auraient su quoi que ce soit.

« Ce qui s'est passé aujourd'hui ressemble à une exécution « ordinaire ». Le traitement infligé à ceux qui les défient. Seulement, se hâta-t-il d'ajouter, je peux me tromper.

Le silence retomba.

— Je vais y aller, fit Malko. Nous sommes trop avancés. En faisant très attention. Si dans trois jours, je n'ai aucun signal d'Isabel Nieto, je reviendrai à Bogota par la route et, au passage, je préviendrai Dirty Shirt Harry.

Wayne Maifort échangea un regard avec l'Indien.

— Qu'est-ce que vous en pensez, John ?

— Qu'il a des couilles, dit John Clifton avec un sourire sans joie. Mais si vous me ramenez El Mexicano, Malko, je serai heureux de vous cirer les pompes pour le restant de vos jours.

Malko fut soulagé d'émerger du Fokker des ingénieurs pétroliers, plein comme un œuf. Ils allaient rarement à Bogota et en profitaient pour faire leurs courses. Malko avait été littéralement couvert de

paquets. Il éprouva un drôle de picotement dans l'épine dorsale en mettant le pied sur le tarmac. Le Fokker avait stoppé à l'écart des vols commerciaux et plusieurs véhicules attendaient les pétroliers. Il aperçut, derrière le grillage, le crâne déplumé de Miguel Botero. Le policier lui adressa un sourire chaleureux et lui prit sa valise.

— Je sais ce qui est arrivé, dit-il, la télé l'a montré. C'est la première fois qu'ils utilisent cette ruse-là. Ils sont vraiment diaboliques. J'ai su par mes infos que c'est bien Arbolito qui vous a suivi à Bogota.

— Et ici ?

— Rien de spécial. Si vous ne bougez pas de chez moi, cela ira. Mais il faut que personne n'apprenne votre présence ici.

La route de Medellin était encombrée de camions et ils mirent plus d'une heure à franchir le col entouré de sapins. Il faisait presque froid dans la Mazda... Malko pensa soudain aux révélations de Wayne Maifort.

— Quelle opinion avez-vous d'Oscar Lopez-Triana ? demanda-t-il au policier colombien.

Miguel Botero hocha la tête.

— Il paraît très actif. Il a fait imprimer des tracts anti-*narcos* grâce à un de ses amis imprimeurs, parce qu'il n'avait pas de budget.

— Est-il sûr ?

L'autre eut un sourire triste.

— Je le croyais, mais le *señor* Maifort m'a dit le contraire. De toute façon, je ne lui ai pas parlé de votre retour.

L'avertissement de Wayne Maifort restait gravé en lettres de feu dans la tête de Malko. Ils redescendaient maintenant par d'incroyables lacets vers le centre ville. Ils traversèrent des rues animées et Miguel Botero finit par se garer devant un immeuble noirâtre dont le rez-de-chaussée était occupé par des boutiques. Malko le suivit. Pas d'ascenseur. Au troisième un appartement sombre, avec une odeur de renfermé, des meubles rustiques, une cuisine minuscule.

— Ici, vous êtes tranquille, expliqua le policier. C'était à ma mère, personne n'en connaît l'existence. Vous pouvez même vous servir du téléphone. Je vais vous laisser. Si vous prenez un taxi, faites avant un peu de trajet à pied. Et, au retour, la même chose. Je reviendrai ce soir. Nous dînerons ici avec Teresa.

La porte claqua sur lui. Miguel ne lui avait même pas demandé pourquoi il était revenu à Medellin... Il s'assit, hésitant à prendre le risque de contacter Isabel Nieto tout de suite. Finalement, il appela *l'Intercontinental*.

— Je suis Malko Linge, annonça-t-il, je vous appelle de Bogota. Y a-t-il des messages pour moi ?

On lui passa le desk. Là, une employée répondit.

— *Si, señor*. On vous a demandé. Isabel Nieto. Elle se trouvait à la

piscine de l'hôtel.

— Elle n'a pas laissé de message ?

— Non.

Il raccrocha. Cette fois, il ne pouvait pas attendre. Il appela l'*edificio Montecarlo*. Isabel Nieto répondit tout de suite :

— Malko ! s'exclama-t-elle, plus que chaleureuse. On m'a dit que tu étais parti. J'étais très déçue. J'étais revenue spécialement à Medellin te chercher. Je t'invite à passer le week-end avec des amis dans ma *finca*. Il y a une *feria ganaderia* et un match de polo.

— Avec joie.

— *Muy bien* ! Je vais te chercher à l'hôtel.

— Non, dit Malko, je préfère te rejoindre chez toi. Elle rit.

— Tu vas me compromettre ! Tu te souviens de l'endroit où je t'ai envoyé, la dernière fois ?

— Oui.

— Je dois passer y prendre quelque chose. Je te retrouve dans deux heures là-bas, nous partirons directement. *Esta bien* ?

— Parfait.

Après avoir raccroché, il éprouva une sensation étrange : soulagement, tension, avec une sourde inquiétude. Cette invitation ne pouvait être que le signal de Yaakob Netamayu. Maintenant les dés étaient vraiment jetés. Il pensa à Dirty Shirt Harry avec son Piper Comanche. Dans ce pays sans communications, rien n'était simple.

Il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour obtenir la ligne avec Bogota. Wayne Maifort était en meeting mais il insista pour lui parler. Dès qu'il eut l'Américain au bout du fil, il annonça :

— Ça y est. La Lionne m'a appelé. Je pars là-bas.

— *Holy cow* ! s'exclama le chef de station de la CIA. J'espère que...

Il laissa sa phrase en suspens. Malko enchaîna.

— Vous ne pouvez pas faire grand-chose. Si je n'y vais pas, autant rentrer tout de suite. Nous allons très vite savoir si Yaakob Netamayu a une conscience ou non. Je ne pourrai plus communiquer avec vous, jusqu'au moment où je rejoindrai Harry. J'ignore encore quand.

— Pas de problème, affirma l'Américain. Nous avons un avion prêt en stand-by sur l'aéroport. Je vais alerter l'ambassadeur. Pour le reste on croise les doigts et on pense à vous.

Il se tut. Un long silence puis Malko dit « au revoir » et raccrocha. Désormais livré à lui-même. Il prit son sac de voyage, y glissa le Sieg, trois chargeurs et écrivit un mot à l'intention de Miguel Botero. Lui disant simplement qu'il allait dans la *finca* d'Isabel Nieto.

Isabel Nieto portait un ensemble de daim blanc, avec des franges,

veste cintrée et pantalon très ajusté s'évasant vers le bas, un chemisier blanc ouvert sur sa généreuse poitrine, un panama et des lunettes noires. Dans la calle 51 B, les gens s'arrêtaient de respirer, hypnotisés par sa chute de reins ondulant sous leur nez. Deux employés étaient en train de charger un énorme paquet dans sa Cherokee. Plus le sac de Malko.

— *Vamos*, fit-elle simplement.

Elle prit le volant et retraversa le canal, filant vers le sud. Malko demanda aussitôt :

— Tu as eu des nouvelles de Yaakob ?

Elle inclina la tête affirmativement.

— Oui. (Elle lui jeta un coup d'œil.) Qu'est-ce que vous faites tous les deux ? Il paraît que tu lui vends des armes ?

La couverture de Malko. Donc l'opération était bien en cours. Il regarda les mesures autour d'eux, tandis qu'ils commençaient à escalader les pentes menant à Rio Negro.

— Il est dans ta *finca* ?

— Non, dit-elle. Il est juste venu me faire une visite.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas. Il ne me le dit pas. Il viendra. Tu as peur de t'ennuyer avec moi ?

Elle le fixait, provocante et il lui caressa la cuisse. Aussitôt, elle ronronna comme une chatte heureuse.

— J'ai une surprise pour toi, annonça-t-elle.

Les sapins défilaient le long de la route. À partir de cet instant, il était entièrement entre les mains de Yaakob Netamayu. Si le mercenaire israélien avait décidé de le trahir, la surprise qui l'attendait à la *finca* d'Isabel Nieto risquait d'être très, très mauvaise. Pedro Garcia Velasquez traitait ses ennemis avec une férocité sans faille. Et là, Malko n'avait pas de filet de sécurité. Le Sieg était une bien mince assurance sur la vie dans ce pays de violence.

Isabel Nieto atteignit le sommet du col et se mit à dévaler vers Rio Negro à fond de cale. Elle avait allumé la radio et la salsa gueulait à tue-tête. De temps à autre, elle plongeait la main dans une boîte de chocolats de Boissier importés de France, et en croquait un avec une gourmandise sensuelle.

Rarement, Malko s'était senti aussi seul.

CHAPITRE XII

La *finca* d'Isabel Nieto apparut au bout d'une longue piste poussiéreuse et rectiligne, sur laquelle ils cahotaient depuis qu'ils avaient quitté l'autopista Medellin-Bogota, une heure plus tôt. Malko avait regardé le compteur de la Cherokee et calculé qu'à vol d'oiseau, ils ne devaient pas se trouver à plus d'une quarantaine de kilomètres de l'hacienda Napoles, la propriété de Pedro Garcia Velasquez. Le paysage était beaucoup plus tropical, avec des bananiers, des pâturages ceints de barrières de bois et des troupeaux de zébus. Juste avant d'arriver à la *finca*, Malko vit sur sa droite une petite arène en bois et un corral avec plusieurs chevaux.

Isabel Nieto franchit le portail et s'arrêta au milieu d'une cour pavée.

Visiblement, la jeune femme était folle de chevaux ! Des écuries étaient disposées en arc de cercle autour de la cour, abritant au moins une vingtaine d'animaux. Le bâtiment lui-même, en crépi blanc, surmonté d'une grosse tour ronde avait une forme tarabiscotée.

Plusieurs péones se précipitèrent pour décharger la voiture. Malko remarqua alors une Montero noire aux glaces teintées garée sous un auvent. Isabel Nieto lui adressa un sourire allumé.

— Je crois que nous avons des invités.

Malko ne répondit pas. Le véhicule ressemblait à celui de Melinda Avila, qu'il avait vu à Puerto Boyaca. Mais la jeune femme – si c'était sa voiture – pouvait se trouver avec Pedro Garcia Velasquez. Après tout, ce dernier connaissait sûrement Isabel Nieto, même s'il n'avait pas goûté à ses charmes. Medellin n'était qu'un gros village. Le *narco* ne mettrait pas longtemps à additionner deux et deux. Et, en cas de problème, Malko se retrouvait coincé au fond du Magdalena Medio, sans espoir de secours. Il n'y avait même pas le téléphone dans la *finca* d'Isabel...

Celle-ci, fuyant la chaleur accablante, se précipita à l'intérieur. Malko suivit, tendu, prêt à réagir. L'entrée disparaissait sous les selles, les harnachements, les maillets de polo. Ils suivirent un couloir débouchant dans un petit salon séparé d'une cuisine par un muret, où il faisait délicieusement frais.

Une femme en tenue de cheval, avec de hautes bottes noires et des jodhpurs en cuir de même couleur, était installée dans un canapé.

Le regard de Malko descendit du visage régulier jusqu'au chemisier blanc sous lequel on distinguait la dentelle d'un soutien-gorge balconnet noir. La jeune femme semblait aussi surprise que lui, cherchant visiblement à se souvenir où elle l'avait vu. Isabel Nieto fit les présentations.

— Un ami de Yaakob Netamayu, Malko. Melinda vient pour le match de polo de demain.

Ils se serrèrent la main. Melinda Avila esquissa un sourire.

— Il me semble que je vous ai déjà rencontré quelque part. Ce n'était pas à Bogota, au *Tequendama* ?

— Si, dit Malko.

Une lueur amusée passa dans les prunelles de la jeune femme.

— Je me souviens maintenant...

Isabel se dirigea vers le mur derrière eux et ouvrit une sorte de volet de bois. Un hennissement fit tourner la tête de Malko. Celle d'un cheval venait de s'encadrer dans l'ouverture et Isabel Nieto lui flattait l'encolure.

— Voilà Bolivar, dit-elle, mon alezan préféré. Vous voyez, il fait partie de la famille.

Étrange : la stalle de Bolivar était attenante au salon... Sous les caresses de sa maîtresse, il bavait joyeusement sur le carrelage rouge. Isabel finit par le repousser et refermer le volet. Elle se retourna vers Melinda.

— Viens, je vais te montrer ce que je lui ai apporté.

Les deux femmes sorties, Malko se versa un verre d'*aguardiente*. Il était assis sur un volcan. Que faire si Pedro Garcia Velasquez débarquait ?

Malko n'avait pas encore fixé la conduite à tenir lorsque les deux femmes réapparurent. Et s'installèrent dans un canapé. Immédiatement, Malko sentit que l'attitude de Melinda avait changé. Elle était nettement plus froide, fuyant son regard. Apparemment, Isabel Nieto lui avait fait part de son goût pour Malko ou elle l'avait deviné... Le nez dans son verre de Cointreau, elle demeurait muette. Malko essaya d'engager la conversation, mais elle lui répondit par monosyllabes... Par contre, Isabel Nieto semblait très gaie. Quand elle sortit, Malko la suivit et la rejoignit dans le couloir.

— Que fait ton amie ? demanda-t-il.

Elle le regarda, moqueuse.

— C'est la maîtresse de l'homme le plus riche du pays. Le patron de Yaakob.

— Il vient ici ?

Il n'avait pu s'empêcher de poser la question. Isabel eut un sourire rusé.

— Tu ne voudrais pas qu'il sache combien tu vends les armes à Yaakob ? Rassure-toi, il y a peu de chances qu'il vienne. Il a des choses à faire dans sa *finca* et son meilleur cheval court demain, à Puerto Triunfo.

— Et Yaakob ?

— Il arrive toujours à l'improviste. Dis-moi, tu avais fait la cour à Melinda ?

— Je l'ai croisée une fois.

Isabel eut un sourire carnassier.

— Moi, j'ai vu tout de suite que tu avais envie de me baiser... Elle aussi. Alors, elle est déçue. Elle m'a dit qu'elle ne prenait pas mes restes.

Malko était suffoqué.

— Elle n'est quand même pas venue pour moi !

— Non, mais je lui fais souvent des bonnes surprises. Son amant est très jaloux. Il a tué le dernier avec qui elle l'a trompé. Ici, elle est tranquille. Si quelqu'un vient la rejoindre dans sa chambre, personne ne le sait.

« Tu peux toujours essayer, je ne suis pas jalouse.

Le dîner aux chandelles s'était passé calmement, arrosé par deux bouteilles de Dom Pérignon. Malko restait toutefois sur ses gardes. Les deux femmes bavardaient dans un coin. Isabel arborait maintenant un haut et une mini en daim, et Melinda une longue robe d'hôtesse mauve qui la moulait comme un gant. Légèrement maquillée, avec son beau visage ovale et sa longue natte, elle faisait très jeune fille... Malko réfléchissait devant son verre d'*aguardiente*. Isabel termina son Cointreau, bâilla et dit soudain :

— Demain, la journée sera longue. Allons nous coucher.

Malko resta seul dans le salon. La *finca* était absolument silencieuse. Il alla regarder le ciel étoilé, se demandant quand Yaakob Netamayü donnerait signe de vie... Puis, il monta. Les marches craquaient sous ses pas. Au premier, il aperçut une porte entrebâillée et de la lumière.

Isabel devait l'attendre.

Il poussa la porte et entra. Pour se trouver en face de Melinda, allongée sur son lit, en train de lire. En longue chemise de nuit de satin blanc. Elle baissa son livre, fronçant ses beaux sourcils noirs et dit calmement :

— Je crois que vous vous trompez de chambre...

Malko s'avança jusqu'au lit. Les seins aigus se dessinaient sous la chemise de nuit et Melinda rougit.

— Pas du tout, affirma-t-il. Je suis heureux de vous revoir.

— Je vous connais à peine, répliqua-t-elle. Je ne sais même pas votre nom.

Sa voix était assez sèche, mais ses yeux s'attardaient sur Malko avec une lueur infiniment plus chaleureuse. Celui-ci lui offrit son sourire le plus charmeur et s'assit sur le bord du lit.

— Je vous avais trouvée incroyablement belle au *Tequendama*, dit-il, mais vous l'êtes encore plus que dans mon souvenir.

Les prunelles sombres de Melinda ne reflétèrent rien.

— Vous devez faire la cour à toutes les femmes, fit-elle, cela se voit dans vos yeux.

— Et vous, vous devez rendre tous les hommes fous, répliqua-t-il. Isabel m'a dit que vous étiez avec un homme extrêmement jaloux.

Une ombre passa dans les yeux noirs.

— C'est vrai, fit-elle d'une voix lasse. S'il vous voyait ici, dans cette chambre, il vous tuerait.

Ils croisèrent leurs regards un long moment. Puis Malko se pencha lentement. Quand ses lèvres se posèrent sur la bouche de Melinda, la jeune femme se raidit et voulut reculer, mais elle était coincée par l'oreiller. Il continua à appuyer et sentit la bouche s'ouvrir et une langue venir timidement à la rencontre de la sienne. Melinda embrassait comme une très jeune fille, avec violence et maladroitement. Peu à peu Malko glissa près d'elle et se retrouva allongé de tout son long contre elle. Passant un bras autour de sa taille, il l'attira encore plus près et le renflement de son pubis ne se déroba pas...

— Arrêtez, fit-elle d'une voix mourante.

Légèrement, il fit courir ses doigts sur la masse tiède des seins qui se raidirent sous le satin. Leurs dents s'entrechoquaient, peu à peu Melinda venait au-devant de lui. Soudain, elle sursauta comme si un cobra l'avait mordue, se redressant sur ses oreillers, écartant Malko.

— Vous avez entendu ? Une voiture !

— Non.

— Partez, partez !

Il y avait une telle supplication dans sa voix qu'il crut qu'elle allait se mettre à hurler.

La panique à l'état pur. Elle sauta du lit et traîna littéralement Malko jusqu'à la porte. Impossible de résister. Lui n'avait rien entendu... Déçu et furieux, il redescendit pour se verser un verre d'*aguardiente*. Dans le couloir sombre, il sentit soudain une présence et un flot d'adrénaline se rua dans ses artères. Son Sieg était resté dans

sa chambre, en haut. Il allait faire demi-tour lorsque la lumière jaillit.

Yaakob Netamayu, en battle-dress, le regardait avec un sourire ironique, une Uzi à la main.

Malko eut l'impression qu'on lui insufflait un mètre cube d'oxygène. L'Israélien demanda, à peine acerbe :

— J'espère que vous ne venez pas de la chambre d'Isabel...

— Non, fit Malko, heureux de ne pas mentir...

L'autre haussa les épaules.

— Je ne suis pas jaloux. Et si vous aviez été dans son lit, elle vous aurait empêché d'en sortir, je la connais... Je savais que vous arriviez aujourd'hui.

— Tout est au point ?

L'Israélien le regarda longuement, avec un sourire en coin, faisant durer le suspense. Puis laissa tomber :

— Quand je vous ai vu l'autre jour, à Medellin, je n'y croyais pas... Et puis, disons que les choses se sont bien présentées. Maintenant, je pense que nous pouvons envisager la suite. De votre côté, vous êtes prêt ?

Yaakob Netamayu parlait d'une voix lente et basse, versant du baume dans le cœur de Malko. Ainsi, les risques insensés qu'il avait pris ne l'avaient pas été en vain...

— Oui, dit-il, l'avion est là. Dirty Shirt Harry est prêt à nous emmener. Et vous, quand pouvez-vous agir ?

Netamayu le fixa.

— Demain, Pedro Garcia Velasquez a rendez-vous vers onze heures du soir avec un des chefs de l'ELN⁽⁴²⁾ pour des négociations secrètes. À Puerto Boyaca. Il doit s'y rendre avec moi et trois de ses hommes, sans son escorte habituelle, dans un pick-up blindé. J'ai l'intention d'agir durant le trajet.

— C'est-à-dire ?

— De l'hacienda elle-même au portail donnant sur l'autopista il y a près de deux kilomètres, à l'intérieur de la propriété. C'est là que je liquiderai les trois hommes.

— Et l'argent ?

— Vous êtes gentil de vous en préoccuper. Je sais où il se trouve, et il est protégé par un cadenas de trois dollars... Je le mettrai dans le pick-up avant. Personne n'ira regarder dans les sacs... C'est une occasion inespérée.

— Où vais-je vous retrouver ?

— Comme prévu, au motel *La Cantina*. Je vous rejoindrai dans votre chambre. Nous partirons ensuite directement au terrain. Il ne

faudra pas perdre une minute. Vous devez vérifier avant avec Harry que tout est prêt. Demain dans la journée, vous prendrez la Cherokee d'Isabel. Soi-disant pour me retrouver. Vous avez largement le temps d'aller à Topaipi et de revenir m'attendre à *La Cantina*. Je ne serai pas là avant onze heures.

— Vous savez que la maîtresse de Pedro Garcia Velasquez est ici ?

— Oui.

— Cela ne présente pas de risques ?

— Non. Elle reste plusieurs jours et il n'aura pas le temps de venir d'ici demain.

Il consulta sa montre.

— Je vais aller voir Isabel et je repars ensuite. Rendez-vous demain soir à *La Cantina*.

Il tourna le dos à Malko et se mit à monter l'escalier d'un pas lourd. Malko avait envie de faire des bonds. Si seulement, il avait pu prévenir la DEA...

« *La bandada de Pueblo*⁽⁴³⁾ », une demi-douzaine de musiciens, avec des têtes impossibles sous les chapeaux de paille, en tenues blanches rapiécées, s'égosillaient de tous leurs cuivres sur l'hymne colombien, mélange discordant de salsa, de Marseillaise et de meringue. Il faisait une chaleur de bête, avec de lourds nuages d'orage à l'horizon. Malko ne quittait pas des yeux Melinda Avila assise un peu plus loin. Plusieurs fois, leurs regards s'étaient croisés et elle lui avait souri. Yaakob Netamayu était reparti et personne ne semblait s'être aperçu de sa brève visite...

Isabel Nieto, assise à côté de lui, lui tendit une bouteille d'*aguardiente* qui circulait de main en main...

— Vas-y, ça fait du bien...

Malko accepta l'alcool rugueux. Tout le monde en faisait autant. On était venu de toutes les *fincas* voisines pour la *feria ganaderia*... Dans l'arène, les jeunes gens esquivait le taureau, sous les vivas. L'orchestre se déchaîna.

La mini-corrida ne dura pas plus de dix minutes et, finalement, un solide gaillard renversa le taureau, puis le traîna hors de l'arène tandis que les œilletons rouges pleuvaient autour de lui. Malko se leva avec les autres spectateurs, parcourant les gradins des yeux à la recherche de Melinda. Et soudain, son cœur s'arrêta.

Il venait d'apercevoir en face une silhouette caractéristique avec un costume blanc et des cheveux jaunes plaqués. Le doctor Oscar Lopez-Triana. Directeur du DAS et probablement informateur des *narcos*...

Isabel Nieto le tira par le bras et lui chuchota à l'oreille dans une

haleine chargée d'*aguardiente*.

— Viens, j'ai une surprise pour toi !

Elle tenait à peine sur ses jambes. Malko n'arrivait pas à détacher les yeux de l'homme en blanc. Est-ce que Lopez-Triana l'avait vu ?

CHAPITRE XIII

Malko rejoignit Isabel Nieto au bas des gradins. Oscar Lopez-Triana avait disparu. La foule se dispersait, les gens regagnant leurs voitures. Il allait pleuvoir, la chaleur était de plus en plus étouffante.

— Tu connais Oscar Lopez-Triana ? demanda-t-il.

La jeune femme lui jeta un regard surpris.

— Oui, pourquoi ?

— Il est ici.

Elle éclata de rire.

— Bien sûr, il est venu avec des amis d'une *finca* voisine. Il passe tous ses week-ends à monter. Tu voulais le voir ? Il repart immédiatement après la *feria ganaderia*.

— Non, fit Malko, je ne m'attendais pas à le trouver là, c'est tout.

Il y avait 90 chances sur 100 pour que l'autre ne l'ait pas aperçu dans la foule. Mais les 10 % de chances restantes étaient encore trop. Car, si le directeur du DAS était bien un informateur de El Mexicano, sa présence faisait courir un danger mortel à Malko. Il fallait décommander toute l'opération. Il rejoignit Isabel dans le 4 x 4.

— As-tu un moyen de joindre Yaakob ? demanda-t-il.

La jeune femme lui jeta un coup d'œil distrait. Visiblement, ce n'était pas son problème.

— Tu ne l'as pas vu hier soir ? Il m'a demandé de te prêter ma voiture tout à l'heure.

— Si, dit Malko, mais il faudrait absolument que je lui parle.

Isabel lança le moteur et secoua la tête.

— Impossible. Ici, il n'y a pas le téléphone. Et c'est trop loin pour les petites radios.

À grands coups de klaxon, elle se frayait un chemin au milieu des gens en train de regagner leurs voitures. Elle semblait pressée de rentrer à la *finca*. Malko en avait des sueurs froides. La raison lui disait de retourner à Bogota en prenant Dirty Shirt Harry au passage. Seulement, si c'était une fausse alerte et que Yaakob Netamayu se retrouve tout seul avec Pedro Garcia Velasquez ? Il le condamnait à mort et l'opération était définitivement ratée.

Ils étaient arrivés à la *finca*. Isabel sauta à terre et y pénétra. Pour ressortir quelques instants plus tard, traînant par la bride son alezan favori, Bolivar.

Sur son échine, la selle à deux places brillait sous le soleil. Isabel Nieto posa sur Malko un regard brûlant.

— Viens, on va l'essayer.

Torturé par le dilemme dans lequel il se trouvait plongé, Malko l'aurait bien envoyée promener. Seulement, ensuite, elle était capable de lui refuser sa voiture. Or, il en avait besoin, dans *tous* les cas de figure.

Ses jeans et ses bottes étaient parfaits pour monter. Isabel était déjà en selle. Malko mit le pied dans l'étrier, et, aidé par un péon, sauta sur la seconde place de la selle.

Bolivar frémit à peine. Les fesses rondes moulées de cuir blanc étaient pratiquement collées à son ventre. Isabel claqua de la langue et l'alezan partit au trot. À chaque enjambée, les fesses d'Isabel montaient et descendaient, se frottant au bas-ventre de Malko. Debout sur ses étriers, la jeune femme accentuait encore le mouvement. Ils parcoururent un kilomètre environ, longeant un immense pâturage plein de zébus.

Isabel Nieto se retourna. La *finca* n'était plus en vue, cachée par une épaisse végétation et une bananeraie. Le cheval ralentit et se mit au pas. La jeune femme se laissa aller contre Malko.

— Caresse-moi la poitrine, demanda-t-elle.

Malko referma les paumes sur les seins, à demi découverts par le soutien-gorge. Isabel se dressa légèrement sur ses étriers, de façon à frotter encore mieux sa croupe contre lui. Malko remarqua alors une fermeture Éclair partant de la taille du pantalon et descendant très bas, jusqu'à l'entrejambe. Malgré son angoisse rentrée, il commençait à ressentir un certain émoi. Isabel lâcha les rênes, envoya une main derrière elle et tâta son érection. Avec habileté, elle libéra le sexe déjà tendu.

— Il y avait longtemps que j'avais envie de ça, lança-t-elle. J'ai fait fabriquer la selle exprès. Ils pensaient que j'étais folle. *Ahora, coge*⁽⁴⁴⁾.

Ils avançaient très lentement. Malko fit descendre le zip d'Isabel et, aussitôt, le cuir blanc se sépara en deux, révélant les globes fermes de la croupe nue.

Isabel se rejeta encore plus en arrière. Dressée sur ses étriers, elle frottait le membre de Malko contre sa croupe rebondie. Elle en gémissait déjà de plaisir anticipé.

Sagement, Bolivar avançait comme à la parade. La situation était si inattendue que Malko oublia quelques instants le problème insoluble auquel il était confronté. S'il devait mourir, au moins que ce soit sur une dernière petite joie. Il se mit debout sur ses étriers et passa la main gauche autour de la taille d'Isabel Nieto. De la droite, il guida son sexe dans la longue crevasse offerte.

— *Reten*⁽⁴⁵⁾ !

L'exclamation de la jeune femme lui confirma qu'il était dans la bonne voie. Renforçant encore sa prise, il poussa de toutes ses forces. Faisant pénétrer son sexe millimètre par millimètre dans les reins d'Isabel. Celle-ci hurla, voulut lui échapper en se penchant en avant.

— Laisse-toi faire ! ordonna-t-il.

Folle de rage, Isabel tenta encore de se dérober au pieu qui la fouaillait. C'est l'alezan qui vint au secours de Malko en se remettant brusquement au trot... La secousse le propulsa, l'enfonçant jusqu'à la garde dans la jeune femme. Ils retombèrent ensemble sur la selle à deux places. La sensation était grisante. À deux mains, il lui prit les hanches, afin de pouvoir bouger un peu sans la perdre. Isabel rugit, mais ne chercha plus à l'arracher d'elle.

— Salaud, salaud ! cria-t-elle.

Il n'y avait que les zébus pour l'entendre... Il revint de plus belle et cette fois, sentit d'un coup la croupe céder et s'ouvrir. Il prit le risque de se retirer presque complètement et Isabel n'en profita pas pour le fuir. Au contraire. Un râle continu sortait de sa bouche et elle rythmait à grands coups de reins sa pénétration. De lui-même le cheval s'était remis au pas.

Debout sur ses étriers, Malko se mit à sodomiser Isabel à grands coups réguliers. Bientôt, elle hurla, penchée en avant pour mieux s'offrir. L'élasticité de sa croupe semblait le renvoyer chaque fois en arrière quand il s'écrasait contre elle, la pénétrant au plus profond. Elle se retourna, hurla, les yeux fous.

— Déchire-moi ! Viole-moi !

Heureusement, le terrain était plat. Malko était en sueur. Il sentit qu'il n'allait plus se retenir longtemps. Il termina sa chevauchée, les doigts crispés dans la chair élastique des hanches. Lorsqu'il explosa, Isabel cria, un long cri sauvage et rauque, puis retomba en avant, lâchant les rênes. De lui-même, le cheval s'arrêta puis reprit le pas. Ils traversaient un petit bois. Malko se retira et remonta le zip. Lorsqu'ils émergèrent en vue de la *finca*, ils avaient repris une apparence très convenable. Isabel avait pourtant encore le souffle court et le regard flou. Sans parler de son maquillage qui avait coulé en longues traînées noires. Le péon qui l'aida à descendre de cheval leur jeta quand même un regard intrigué... Elle se retourna vers Malko et dit :

— Nous l'avons bien entraîné. Viens. Je vais te montrer quelque chose.

Il la suivit dans une écurie où, dans la pénombre, il distingua un mulet. Isabel s'approcha et glissa la main sous son ventre. Très vite l'animal se mit à bander. Malko vit un membre long et noir qu'Isabel avait du mal à tenir d'une seule main : celui qui avait servi de modèle à l'olisbos d'ébène. Elle continua, dépoitraillée, superbe, jusqu'à ce que le

sperme jaillisse à longs traits. Elle-même, titubante, poussa un soupir et son corps fut secoué de plusieurs spasmes. Rien que ce spectacle l'avait fait jouir. Elle posa sur Malko un regard halluciné.

— Si j'osais, dit-elle, je me ferais baiser par lui. Quand je suis là, je le branle moi-même. Il m'aime bien.

Riche nature.

— Il va falloir que je parte, dit Malko.

Il avait pris sa décision pendant le retour. Impossible de laisser Yaakob Netamayu enlever Pedro Garcia Velasquez en lui posant un lapin. Même si Malko mettait sa vie en jeu, c'était impensable de filer sur Bogota.

— Le plein est fait, dit Isabel, reviens vite.

— Je vais chercher mes bagages, dit-il.

Il monta et frappa à la porte de Melinda Avila. D'après les regards qu'elle lui avait lancés à la *feria ganaderia*, elle serait heureuse de le voir et Isabel ne l'avait pas totalement épuisé.

Pas de réponse. Il tourna le bouton et entra.

— Sortez !

Melinda venait de se dresser de son lit, blanche de fureur. Encore plus belle en colère. Interdit, Malko s'arrêta, surpris. Après l'intermède de la veille, il s'était attendu à autre chose... Il fit un pas en avant. Aussitôt, Melinda plongea la main dans son sac et la ressortit brandissant un petit « Deux pouces ». Braqué sur le ventre de Malko.

— Vous voulez que je vous tire une balle dans ce que vous avez de plus précieux ? demanda-t-elle pleine d'ironie. Ou vous préférez sortir ?

— Je ne comprends pas.

Un éclair de fureur traversa les prunelles de la jeune femme. Le soutien-gorge noir pointait le nez sous le chemisier blanc, la rendant encore plus attirante... Le supplice de Tantale. Mais Malko sentait qu'elle était sérieuse... De la main gauche, Melinda ramassa quelque chose sur le lit. Une paire de jumelles qu'elle rejeta aussitôt.

— Vous ne comprenez pas ! fit-elle d'une voix sifflante. Moi, je suis revenue ici après la corrida, parce que je savais que vous partiez ensuite. Je vous ai attendu. Et finalement je vous ai vu. En train de... (Sa voix se brisa et elle se reprit)... cette salope qui se fait prendre par des chevaux ! Vous êtes un imbécile. Et moi qui avais fantasmé sur vous, depuis Bogota...

Malko battit en retraite, muet. Il n'y avait rien à faire. Derrière lui, la porte claqua violemment. La vie était idiote, parfois. Il n'avait rencontré Melinda Avila qu'une fois, mais avait l'impression de passer

à côté de quelque chose. Remonté dans sa chambre, il prépara son sac. Il était en train de vérifier son Sieg lorsque Isabel Nieto fit son apparition. Elle enlaça Malko.

— Lorsque tu auras fini tes affaires, reviens vite, je reste toute la semaine.

— J'essaierai, promit Malko, la tête ailleurs.

Avant de monter dans la Cherokee, il observa la fenêtre de Melinda Avila. La jeune femme le regardait partir.

Dirty Shirt Harry fixa Malko couvert de poussière avec un mélange de soulagement et d'amusement. Torse nu, il était en train de nettoyer un vieux riot-gun tout rouillé... À côté de lui, la bouteille de Johnny Walker Carte Noire, presque vide.

— Allez prendre une douche avant de repartir.

La chemise de Malko était collée à son torse par la poussière et la sueur. Le chemin lui avait paru encore plus effroyable et il avait manqué rester au milieu du gué. Fourbu, il s'assit sur le banc à côté du singe.

— L'avion est prêt ?

— Je l'ai encore fait tourner ce matin, dit le mercenaire britannique. Tout baigne.

— Vous pourrez décoller de nuit ?

— Il faudra bien. Heureusement qu'on y va. Les gens du coin commencent à s'étonner que le Comanche reste là. D'habitude, les avions repartent aussitôt. Il ne faudrait pas que le DAS apprenne son existence. On viendrait le saisir ou me faire chanter...

— Nous serons là cette nuit, promit Malko. À propos, il faudrait qu'Elvira m'accompagne. Seul, j'attirerais l'attention.

— Pas de problème, affirma le Britannique. Je vais lui dire.

Il était déjà sept heures et la nuit commençait à tomber... Malko se déshabilla et l'eau fraîche lui fit du bien. Lorsqu'il monta dans la Cherokee, Elvira était déjà là, toujours dans la même tenue, indifférente. Il se demanda ce que Harry lui avait raconté... Ce dernier les regarda s'éloigner. Malko avait quand même l'estomac noué. Il entra dans la zone de turbulence. Heureusement, l'ancien colonel du Mossad n'était pas un enfant de chœur et avait dû tout prévoir.

La route défoncée lui sembla infiniment longue. À côté de lui, Elvira, ballottée, ne disait pas un mot. Il poussa un soupir de soulagement en rejoignant la route de Medellin. Il y avait encore des trous, mais c'était nettement meilleur. Le premier péage arriva très vite. Beaucoup plus de circulation : d'énormes camions zigzaguant pour éviter les zones défoncées... Enfin, il aperçut les lumières du

motel perché sur la colline... Depuis une heure, il tombait des cordes et il y voyait à peine. La Cherokee renâcla pour grimper le sentier de chèvre menant à *La Cantina*. Pas un véhicule dans le parking... Malko courut sous la pluie suivi d'Elvira, débarquant dans un hall ouvert à tous les vents, qui donnait sur une salle à manger tout aussi vide où de grands ventilateurs s'efforçaient en vain de dissiper l'humidité. Une petite serveuse à la peau très foncée surgit, pieds nus.

— On peut avoir une chambre et dîner ? demanda Malko.

— *Con mucho gusto*.

La pluie redoublait. L'hôtel ressemblait aux Hauts de Hurlevent... Ils s'assirent dans la salle à manger, éclairée par les reflets rougeâtres de l'enseigne au néon. La fille apporta une carte en précisant :

— *Tenemos solamente uevos y cerveza*⁽⁴⁶⁾.

Ils durent se contenter d'œufs brouillés, de chorizo et de bière tiède. L'hôtel semblait totalement inoccupé. On entendait sur la route en contrebas les grondements des camions... Malko se demanda comment les choses se déroulaient, du côté de Yaakob Netamayu. Bien qu'il essaie de chasser de son esprit Oscar Lopez-Triana, une sourde angoisse lui nouait la gorge. L'atmosphère de ce motel désert avec ses néons rouges qui clignotaient dans la pluie finissait par être oppressante. On leur apporta deux *tintos*. Imbuvables.

Au moment où il allait se lever, il entendit un bruit de moteurs. Plusieurs véhicules montaient le sentier en pente reliant la grande route à *La Cantina*. Instinctivement, il vérifia la présence du Sieg dans sa sacoche.

Un groupe d'hommes et de femmes pénétra dans le motel. Riant bruyamment, s'interpellant, visiblement là pour s'amuser. Ils ne prêtèrent aucune attention au couple qui dînait et s'installèrent dans le bar, séparé de la salle à manger par le hall, certains au comptoir, d'autres dans les grands fauteuils d'osier. Malko les observa. Les filles ressemblaient à toutes celles qu'on trouvait le long de la route, dans les *cantinas* attenantes aux stations-service. Ultra-maquillées, provocantes, boudinées dans des robes trop brillantes et trop courtes. L'une d'elles était assise sur les genoux de son cavalier qui fourrageait en riant entre ses cuisses. Un autre couple s'emmêlait avec des soupirs rauques, dans un coin d'ombre. Un gaillard avec des favoris énormes, juché sur un des tabourets du bar, avait plongé une main puissante dans le décolleté d'une fille qui gloussait en lui massant l'entrejambe.

Il n'était pas autrement étonné : Yaakob Netamayu lui avait bien dit que les gens des *fincas* voisines venaient s'amuser à *La Cantina*. Les hommes avaient des têtes de brute et ressemblaient à tous ceux que l'on croisait à cheval sur les pistes. Il se leva et lança à Elvira :

— Venez, nous allons monter.

Dans le hall, il aperçut un taxiphone mural. La serveuse, les bras

chargés de bouteilles de bière, surgit et lui lança avec un sourire désolé :

— *No functiona, señor.*

Domage. Il aurait pu éventuellement prévenir Wayne Maifort du démarrage de la dernière partie de l'opération. Le couloir en haut était désert, la chambre d'une simplicité spartiate : un lit, une chaise, une lampe posée sur un billot de bois et un vieux climatiseur. Celui-ci rugissait comme une tempête au Cap Horn... Il écarta le rideau. La pluie tombait toujours sur la piscine vaguement éclairée par le néon rouge de l'enseigne.

Au moment où il allait s'allonger pour essayer de se détendre un peu, le Sieg à portée de la main, on frappa à la porte.

Elvira l'interrogea du regard, prête à aller ouvrir. Malko l'arrêta d'un geste. Noué, le pouls à 150. Il n'avait entendu aucun véhicule et il y avait peu de chances que Yaakob Netamayu arrive à pied. Le silence se prolongea, pesant. Prenant son Sieg dans sa sacoche, il le glissa dans la ceinture de son jeans, au milieu du dos, et alla ouvrir.

Un Noir immense, torse nu, le visage sculpté dans l'ébène, sans plus d'expression qu'une idole païenne, se tenait dans l'embrasure. De chaque côté de lui une grosse valise marron. Il se pencha, les prit dans ses énormes mains et pénétra dans la chambre, posant les deux bagages au milieu.

Malko ouvrait la bouche pour lui demander de quoi il s'agissait lorsqu'il laissa tomber d'une voix caverneuse.

— *Su equipaje, señor*⁽⁴⁷⁾.

Il fit demi-tour et ferma la porte derrière lui, laissant Malko en contemplation devant les valises.

CHAPITRE XIV

Les pensées s'entrechoquaient dans le crâne de Malko, l'angoisse lui tordait l'estomac. Il tendit l'oreille. Plus aucun bruit ne montait du rez-de-chaussée. Il ouvrit la porte. Le couloir mal éclairé était vide. Son cœur cognait dans sa poitrine. Il essaya de croire quelques secondes à une erreur, mais le hurlement d'Elvira le ramena immédiatement sur terre. Il se retourna, refermant la porte derrière lui.

Elvira était debout au milieu de la pièce. Blanche comme une morte. Le couvercle d'une des valises était rabattu, vertical, cachant à Malko son contenu.

Celui-ci s'approcha. D'abord, il ne vit que des sacs en plastique transparent. Comme ceux qui servaient à transporter la cocaïne. Quand il examina leur contenu, il eut toutes les peines du monde à ne pas vomir. À travers le plastique, il distinguait les traits déformés de ce qui avait été le colonel du Mossad. La tête de Yaakob Netamayu avait été tranchée comme par une guillotine, proprement. Il avait les yeux ouverts. Ses lèvres épaisses étaient figées dans une sorte de rictus, son nez, écrasé par des coups. Un projectile avait creusé un trou juste au-dessus de son œil gauche. Les deux autres paquets contenaient ses jambes et un bras. Le tout enveloppé dans des plastiques maculés de sang.

— *Señor Dios !*

Elvira, livide, n'arrivait pas à détacher les yeux des macabres débris. La tête de Malko tournait. L'horreur absolue. On avait dû découper l'Israélien vivant à la tronçonneuse, selon la méthode des *narcos*. Surmontant son dégoût, il se pencha et défit un des sacs contenant une jambe. Il la palpa : la chair était froide, mais encore souple. La mort remontait à très peu de temps.

Il revit les cheveux jaunâtres d'Oscar Lopez-Triana à la *feria ganaderia*. Il avait la réponse à sa question. Le directeur du DAS l'avait repéré. À moins que Yaakob Netamayu n'ait commis une imprudence... Il s'ébroua mentalement. Il pleurerait les morts et penserait à la vengeance plus tard... Maintenant, s'il lui restait une chance minuscule de sauver sa peau et celle d'Elvira, il fallait la courir.

Elvira s'accrocha à lui, tremblant de tous ses membres. Incapable de dire un mot. La façon dont on avait apporté les restes du colonel israélien en disait long sur l'humour noir de Pedro Garcia Velasquez.

Ce dernier avait sûrement prévu une suite mais Malko n'allait pas rester là passivement, attendant de se faire massacrer. Comme un automate il ouvrit la seconde valise. Elle contenait ce à quoi il s'était attendu : le second bras et le torse de l'Israélien.

— Nous allons essayer de partir, dit-il à Elvira. Si nous sommes séparés, tentez de gagner l'autopista et d'arrêter un camion... Et si vous parvenez à Topaipi, dites à Harry de fuir immédiatement.

Il n'osait pas penser à la suite. Le grondement des camions sur la route semblait le narguer. Le salut était à quelques centaines de mètres... Il fit monter une balle dans le canon du Sieg et ouvrit la fenêtre, inspectant les lieux autour de la piscine. La pluie avait cessé de tomber. Personne en vue. Quelques rires venaient encore du bar. Il se pencha sur le balcon. En dessous, il y avait de l'herbe.

— Allons-y ! souffla-t-il à Elvira.

Ils sautèrent l'un après l'autre et se reçurent sans problème. Il regarda autour de lui. Pour parvenir à la prairie descendant vers la route, il devait traverser une zone brillamment éclairée. Trop dangereux. Il y avait plus de 500 mètres à parcourir, ils se feraient inmanquablement rattraper. Il fallait tenter autre chose. Ils pouvaient atteindre le parking sans sortir de l'ombre. Prenant Elvira par la main, il l'entraîna. Le parking contenait une demi-douzaine de véhicules, tous des 4 × 4. Malko gagna sa Cherokee et ouvrit la portière. Personne. C'était trop beau. Elvira se glissa à côté de lui et il mit le contact.

Rien.

Le démarreur ne tournait pas.

Malko effectua plusieurs tentatives puis descendit et souleva le capot, s'éclairant avec une petite torche électrique. Immédiatement il découvrit que la bobine avait été enlevée... Il se redressa pour recevoir en plein visage le faisceau puissant d'un projecteur, monté sur une voiture qui bloquait la sortie du parking. Une voix moqueuse cria :

— *Tienes problemas, gringo !*

Presque aussitôt, une détonation claqua et un projectile fit voler en éclats le pare-brise de la Cherokee. Elvira poussa un hurlement et s'abrita derrière le véhicule. Le projecteur s'éteignit... Ils se moquaient de lui.

Tirant Elvira par la main, il battit en retraite vers le motel. L'homme au projecteur surveillait l'espace découvert qui les séparait de la route. Inutile de se faire tirer comme un lapin. Il s'engouffra dans le hall avec l'idée de tenter une sortie par-derrière et de se cacher, ensuite, grâce à l'obscurité. Sans se faire trop d'illusions. Mais il n'avait pas envie de mourir sans combattre.

Elvira, soudain, émit un cri strident. Il leva les yeux. Le grand Noir qui avait apporté les horribles valises descendait l'escalier,

silencieusement, balançant une machette à bout de bras, pieds nus, vêtu seulement d'un pantalon collant.

Malko arracha le Sieg de sa ceinture. À la seconde où il allait tirer, une voix derrière lui avertit.

— Ne fais pas ça, *gringo*, ou tu es mort tout de suite.

Il tourna la tête. Trois hommes lui barraient le chemin. L'un d'entre eux, tout petit, était Arbolito. Les deux autres faisaient partie du groupe qu'il avait déjà vu au bar. Les trois étaient armés : des Uzi et un riot-gun. Il n'y avait strictement rien à faire.

Arbolito lui enleva le Sieg et le glissa dans sa propre ceinture. Il fouilla rapidement Malko pour s'assurer qu'il n'avait pas d'autre arme puis le toisa avec un sourire cruel.

— Tu es content d'avoir retrouvé ton copain ?

Comme Malko ne répondait pas, il précisa d'une voix suave :

— C'est le *señor* Pedro qui s'en est occupé lui-même, *gringo*. Il a commencé par lui couper les jambes. Et je peux te dire qu'il gueulait... Il n'était pas encore tout à fait mort quand on lui a arraché les couilles. Pour toi, je crois que ce sera encore mieux... Il est très en colère, Don Pedro... Et quand il est en colère...

Un hurlement l'interrompit. Le grand Noir était en train d'entraîner Elvira dans l'escalier. Comme elle résistait, il leva sa machette et l'abattit sur son visage. Lui ouvrant la joue sur toute la longueur... Matée, elle se laissa tirer vers les chambres. Arbolito regardait la scène, plein d'indulgence.

— Otero a besoin de se détendre. C'est lui qui a tout nettoyé et qui a mis les morceaux dans les sacs. On va attendre qu'il ait fini. Tu veux une *aguardiente*, *gringo* ? Tu vas en avoir besoin. Le *señor* Velasquez t'attend avec beaucoup d'impatience...

Un cri aigu de femme l'interrompit, venant du premier étage. Arbolito adressa un clin d'œil à Malko.

— Viens, on va se rincer l'œil. Tu n'auras plus beaucoup de plaisirs, alors autant en profiter...

Comme Malko ne bougeait pas, les deux autres se ruèrent sur lui, le rouant de coups de crosse et le traînèrent de force dans l'escalier. Les hurlements d'Elvira continuaient. Les bras tordus derrière le dos, Malko fut contraint de s'arrêter devant sa propre chambre. Elvira, son short et ses collants baissés sur ses jambes, était allongée sur le ventre au milieu du lit. Otero semblait faire des tractions au-dessus d'elle, appuyé sur les avant-bras. Il se releva et Malko put voir la monstrueuse cheville de chair noire plantée dans les reins de la Colombienne. Il la sodomisait avec une violence délibérée, l'écrasant chaque fois de tout son poids. Elvira, la bouche ouverte, semblait sur le point de se noyer, émettant un cri aigu, profond chaque fois que la douleur était trop insupportable. Otero tourna la tête et adressa une grimace de

satisfaction à Arbolito. Ce dernier lui jeta sèchement :

— Dépêche-toi, gros porc, il ne faut pas faire attendre Don Pedro.

Aussitôt, le Noir redoubla le rythme de son viol, déchaînant des hurlements encore plus aigus d'Elvira déchirée, défoncée. Finalement, il se ficha en elle avec des grognements de bête, puis se retira brutalement, son membre monstrueux encore raide.

Comme si de rien n'était, il remit son pantalon de toile et prit Elvira par les cheveux. Sans même la rhabiller, il l'entraîna d'abord dans le couloir, puis dans l'escalier. Entravée par son short, elle tomba, roula sur les marches et s'effondra finalement sur le sol du hall. Otero la remit debout, la tira par les cheveux jusqu'au jardin pour la lâcher brusquement. Comme elle se penchait pour remonter son short, le bras droit du Noir se leva, brandissant la machette. Il l'abattit sur sa nuque de toute sa force. Tétanisé, Malko vit la lame s'enfoncer dans le cou comme dans du beurre. Des jets de sang jaillirent et la tête d'Elvira roula dans l'herbe, suivie de son corps secoué encore de quelques soubresauts. Tranquillement, Otero essuya sa machette au rideau du bar et la remit à sa ceinture.

— *Vamos !* lança Arbolito gaiement.

Malko était toujours maintenu les bras tordus derrière le dos. On le fit monter à l'arrière d'une Land-Rover, coïncé entre les deux brutes. Arbolito prit le volant et Otero s'assit à côté de lui. Malko était soulé d'horreur, anesthésié, ne pensant même plus à ce qui allait lui arriver. Il ferma les yeux une seconde, rêvant à son château, à Liezen, au corps fabuleux d'Alexandra. Il fallait bien qu'un jour ce genre de chose arrive. Le colonel Netamayu aussi avait cru être immortel.

Un autre 4 × 4 partit devant eux, bourré d'hommes en armes. Il y en avait un troisième qui attendait à la jonction du sentier et de la grande route. Il prit la tête du petit convoi. D'autres hommes étaient restés au motel avec les filles aperçues par Malko dans le bar. El Mexicano avait bien monté son opération.

La propriété de Pedro Garcia Velasquez se trouvait environ deux kilomètres plus loin, juste après un des péages autoroutiers. Ils durent attendre à l'embranchement de l'autopista qu'un véritable convoi de camions veuille bien les laisser passer. Arbolito se retourna vers Malko, brandissant le Sieg.

— *Amigo*, tu as un bien beau pistolet. Je le garderai en souvenir de toi.

À quoi bon répondre ? En ce moment, Wayne Maifort devait regarder CNN dans son fauteuil, à Bogota, se demandant ce que faisait Malko... Ce dernier eut une pensée pour Dirty Shirt Harry. Le Britannique allait-il s'en sortir ? Les autres savaient-ils qui était Elvira ? Probablement, sinon ils l'auraient interrogée. On allait sûrement le torturer. Il ferma les yeux, se concentrant et se disant que

dans quelques heures, quoi qu'il arrive, il ne souffrirait plus.

On ne pouvait tuer les gens qu'une fois.

La Land-Rover tourna enfin sur la route, roulant à petite allure. Otero mit la radio et l'inévitable salsa tropicale se déversa dans le véhicule. Serré entre les deux *sicarios*, Malko transpirait à grosses gouttes. Malgré la nuit, la température n'avait pas baissé d'un degré.

Peu à peu, son bref accès de fatalisme faisait place à une rage glaciale. Une fois de plus les *narcos* allaient gagner ! Ce n'était même plus son sort personnel qui l'obsédait. Mais tout ce que cela signifiait...

Grincement de freins : la Land-Rover ralentissait au péage. À travers les vitres couvertes de buée, Malko aperçut la cabine éclairée avec un employé. Arbolito tendit 200 pesos et ils repartirent précédés des autres 4 x 4.

Le cerveau de Malko tournait à 100 000 tours. Une fois dans la *fina* de Pedro Garcia Velasquez, son sort était scellé... Il lui restait moins d'un kilomètre. Soudain, Arbolito écrasa le frein et Malko fut projeté en avant : un camion non éclairé avait stoppé sur la partie droite de la chaussée. Incident courant. Arbolito jura entre ses dents. Il s'était arrêté si près qu'il devait effectuer une marche arrière pour le contourner. La boîte de vitesses grinça. Les deux hommes encerclant Malko regardaient le camion.

Malko plongea vers sa droite. Il avait repéré l'ouverture de la portière et ses doigts se refermèrent dessus. Avant que le moustachu ait pu réagir, il se jeta la tête la première vers le fossé, s'aidant d'une détente féroce des jambes.

Il atterrit en contrebas dans l'herbe, entendit les jurons et les cris des occupants de la Land-Rover, se releva et partit comme un fou en direction du péage. S'il arrivait à monter dans un véhicule s'y arrêtant, il avait une chance minuscule de s'en sortir. Il se retourna. Otero et un des gardes du corps avaient sauté à terre pour se lancer à sa poursuite... Malko avait encore quelques mètres d'avance. Au volant de la Land-Rover, Arbolito entamait une marche arrière zigzagante. Le Noir se rapprochait à grandes enjambées, balançant la machette avec laquelle il avait décapité Elvira. Malko arriva au péage. Aucun véhicule arrêté et l'employé n'allait sûrement pas risquer sa vie pour lui.

Cette fois, il était fichu.

— Viens ici, *gringo* ! hurla le grand Noir.

Malko se retourna, bien décidé à se faire tuer sur place en combattant. Cela valait mieux que le sort de Yaakob Netamayü.

CHAPITRE XV

Juan Quiroz se dandinait sur son siège, au rythme de la salsa hurlée par sa radio, accroché des deux mains au volant de son semi-remorque Kenwood. Il était parti de Puerto Boyaca cinq heures plus tôt, après y avoir chargé trente tonnes de bananes qui devaient être à Medellin le lendemain matin. Sa compagnie de transport de Bogota, « El Volante », mettait un point d'honneur à acheminer ses marchandises avec exactitude... Seulement, Juan Quiroz avait eu un problème d'allumage en prenant du gas-oil et cela lui avait fait perdre plusieurs heures... Il les avait passées béatement à se bourrer d'*aguardiente*, à la *cantina* du coin, écoutant de la salsa et en se faisant faire une gâterie par la *chica* de service. Euphorique, il roulait à fond la caisse pour rattraper son retard.

Au jugé, il attrapa la bouteille d'*aguardiente* qu'il avait emportée et en vida encore une bonne lampée, tenant son volant d'une main.

Là, en zone plate, il pouvait foncer. Ensuite, ce serait les milliers de virages de la montagne qu'il aborderait à 20 à l'heure, et il lui faudrait au moins six heures pour atteindre Medellin.

La pluie se remit à tomber et il déclencha ses essuie-glace. Son pare-brise sale en devint presque opaque, mais il n'avait pas envie de s'arrêter pour le nettoyer... D'ailleurs, il ne voulait surtout pas ralentir. Cette partie de la route, bien que droite, était complètement défoncée. À l'allure où il allait, il volait dessus, absorbant toutes les bosses. Sinon, ce serait une horreur. Le ronronnement du moteur puissant se mêlait au « tap-tap-tap » sourd des ressorts et il était comme dans un lit.

L'*aguardiente* le faisait somnoler, lui donnant un merveilleux sentiment de sécurité. D'ailleurs, il avait tant de fois fait la route qu'il la connaissait par cœur.

Quelques lumières surgirent devant lui. Assez loin. Il fallut un certain temps à son cerveau embrumé pour réaliser deux choses. D'abord qu'il s'agissait de la cabine du péage plantée sur la partie centrale de l'autopista et ensuite qu'il tenait le milieu de la route, fonçant droit dessus... Il s'ébroua, et, automatiquement, écrasa sa sirène, comme si la cabine avait pu s'écarter de son chemin.

La seule chose qu'il ne pensa pas à faire fut de freiner. À 80 à l'heure, le Kenwood continuait à voler sur les bosses.

Malko, presque arrivé au guichet du péage, s'apprêtait à affronter à mains nues le Noir à la machette lorsqu'un grondement sourd le fit se retourner. Deux phares se rapprochaient de lui à toute vitesse. Un sinistre hurlement de sirène, et la masse d'un énorme camion lancé à fond se matérialisa à quelques mètres de lui.

Sans même réfléchir, il plongea d'un bond dans le fossé au moment où le camion atteignait la cabine du péage. L'employé n'eut même pas le temps d'en sortir. Le gros Kenwood la balaya comme une construction de papier. Otero se retrouva un bref instant suspendu en l'air puis retomba sous l'avant du monstre. Malko, assourdi par le grondement du moteur lancé à plein régime, vit sa tête passer sous une des roues avant et éclater comme une citrouille.

Pendant une fraction de seconde, il aperçut le chauffeur, dressé enfin sur ses freins, la bouche ouverte sur un cri muet, puis le Kenwood percuta l'arrière de la Land-Rover, la poussant devant lui jusqu'à ce qu'elle s'encastre dans le camion en panne... Achèvement de l'écraser dans un enchevêtrement de tôles. La cabine du semi-remorque, enchâssée dans ce qui restait de la Land-Rover et dans l'arrière du camion en panne, fut arrachée de sa remorque chargée de bananes qui pivota gracieusement dans une suite d'explosions de pneus éclatés. Elle se renversa finalement sur le côté, vomissant ses bananes sur le bitume et bloquant totalement la chaussée.

L'accident s'était déroulé en moins de vingt secondes... Le silence retomba, troublé par quelques bruits de tuyauteries crevées et des craquements de tôle. De la Land-Rover et de l'habitacle du Kenwood, il ne restait qu'un magma de tôles long d'un mètre au plus. Les passagers de la Land-Rover et le chauffeur du camion fou avaient été tués sur le coup, sous l'effroyable choc.

Malko, encore éberlué de sa chance, regarda autour de lui. Les deux véhicules chargés d'hommes d'El Mexicano, ne voyant pas la Land-Rover, n'allaient pas tarder à faire demi-tour pour voir ce qui se passait. La route vers Medellin était coupée. Les véhicules allant vers Bogota ne pouvaient pas passer non plus. Il ne lui restait qu'à filer coûte que coûte... Mais, sans arme, il était vraiment trop vulnérable... Il courut jusqu'à la Land-Rover. L'odeur de sang et d'essence prenait à la gorge. Des gémissements venaient de la cabine du Kenwood. Le chauffeur n'était pas tout à fait mort. Des véhicules commençaient à s'arrêter, des deux côtés de la remorque barrant la route.

Il se pencha vers l'amas de ferraille. Un vrai sandwich tôles-chair humaine. Soudain il aperçut, tombée sur la route, une Uzi avec deux chargeurs.

Il les ramassa et s'éloigna aussitôt, longeant le fossé. Aucun des

conducteurs qui s'amassaient autour du lieu de l'accident ne prêta attention à lui.

Tout en marchant, il réfléchissait. La police allait sûrement venir, mais dans la région les policiers étaient à la solde des *narcos*. Sa seule chance était de rejoindre Dirty Shirt Harry et de filer avec le Piper Comanche. Il disposait d'un petit sursis, car les hommes de Pedro Garcia Velasquez n'allaient pas réaliser immédiatement qu'il ne faisait pas partie des morts de la Land-Rover.

Il regarda les néons rouges de *La Cantina* sur la colline. Sa voiture était toujours là, mais elle avait été sabotée... Il passa devant l'embranchement menant au motel, se retournant fréquemment. Des camions montant vers Medellin le croisaient sans le voir, et sans savoir qu'un kilomètre plus loin, ils seraient obligés de s'arrêter. Dans le lointain, il aperçut soudain l'enseigne lumineuse d'une station-service. Il se mit à courir et parcourut la distance en un temps record... La station était ouverte et comportait en plus un petit restaurant et une boutique. Caché dans l'ombre, il repéra un taxiphone sur le mur extérieur du restaurant !

Après avoir dissimulé l'Uzi dans le fossé, il s'avança dans la lumière et s'adressa à un garçon affairé derrière le comptoir.

— On peut téléphoner ?

— Hélas, *señor*, il ne marche pas... dit le Colombien.

La poisse.

— Je suis en panne, expliqua Malko, je pourrais trouver un taxi ?

L'autre secoua la tête avec un sourire incrédule.

— Demain matin, *señor*. Personne ne circule la nuit, c'est trop dangereux. Mais il y a un hôtel, pas loin, *La Cantina*... *Muy bueno*. Il est ouvert.

Malko remercia et s'éloigna. Les hommes de Pedro Garcia Velasquez allaient ratisser le coin. La station-service était le premier endroit où ils iraient... Il fallait s'en écarter le plus vite possible. À pied, il ne pouvait aller loin. Il ne restait qu'une alternative. Il alla récupérer son Uzi et attendit, tapi dans l'ombre du fossé. Les rares véhicules qui s'arrêtaient étaient des mastodontes de trente tonnes... Avec ça, il ne passerait jamais sur la piste de Topaipi...

Enfin, un vieux pick-up tout cabossé apparut. Il y avait un seul homme à bord, qui descendit lui-même prendre de l'essence. Malko attendit qu'il ait fait le plein. Ensuite, il se glissa le long du pick-up et ouvrit la portière côté passager... Il était déjà à l'intérieur quand le propriétaire remonta. Pour se trouver nez à nez avec l'Uzi. Un vieux tout ridé avec un chapeau de paille. Une surprise immense figea ses rides. Il y avait beaucoup de bandits en Colombie, mais pas de voyous *gringos*.

Malko le poussa dehors avec le canon de l'Uzi et un sourire poli.

— J'ai besoin de votre pick-up, dit-il.

L'autre sauta à terre sans demander son reste. Malko démarrait déjà. Il aperçut le propriétaire du véhicule en train d'ameuter les employés de la station-service. Il roulait déjà aussi vite que le permettait le moteur essoufflé. Trente kilomètres plus loin, il tourna à gauche vers Puerto Boyaca. Craignant en pleine nuit de ne pas retrouver la piste de terre menant à Topaipi... Cependant, il la repéra une heure plus tard et la prit avec un soulagement intense. Le pick-up n'allait pas vite, mais c'était mieux que de marcher. Si El Mexicano ignorait le rôle de Dirty Shirt Harry, personne ne risquait de le chercher à Topaipi. Sinon... Il ne pouvait pas faire l'impasse sur Dirty Shirt Harry, même s'il n'y avait qu'une chance sur cent qu'il soit encore vivant.

Les phares éclairaient les épineux et des arbres aux formes étranges. Il ne croisait personne, les villages traversés dormaient. Malko consulta sa montre. Presque minuit. Encore vingt minutes. De la main, pour se rassurer, il vérifia que l'Uzi était toujours là. Enfin, après le gué, les maisons de bois de Topaipi apparurent. Il traversa le village en trombe. Dix minutes plus tard, ses phares éclairèrent le corral et la minuscule *finca* de Dirty Shirt Harry. Il sauta à terre, accueilli par les couinements du petit singe toujours attaché à sa chaîne et frappa à la porte. Personne. Le silence absolu. Dans le lointain des chiens aboyaient et la montagne toute proche dominait la nuit de sa masse noire et menaçante...

Comme prévu, le Britannique devait l'attendre à l'avion.

Malko repartit fiévreusement, priant le ciel de ne pas se perdre. Zigzags dans les pâturages ; il longeait le massif montagneux, franchissant plusieurs barrières de bois, se repérant tant bien que mal. Enfin ses phares éclairèrent le socle en ciment de la *finca* brûlée jadis par les subversifs... Il fallait tourner à gauche. Cinq cents mètres plus loin, il aperçut enfin « la piste » et une masse noire au bout.

Le Piper Comanche.

Il avait envie de crier sa joie.

Il arrêta le pick-up à côté de l'avion et sauta à terre. La porte de l'appareil était fermée ; il monta sur l'aile et constata que la cabine était vide.

Où était le mercenaire britannique ?

Malko regarda autour de lui, et distingua quelque chose qui bougeait un peu plus loin, près du corral de l'ancienne *finca*. Il alla voir et découvrit un cheval attaché à un piquet. Vraisemblablement le moyen de transport utilisé par Dirty Shirt Harry pour gagner la piste

improvisée. S'il était dans les parages, il ne pouvait manquer d'avoir vu les phares... Malko revint au Comanche et attendit. Puis, il remonta dans le vieux pick-up et fit plusieurs appels de phares.

Le seul résultat fut de faire s'envoler bruyamment un gros oiseau de nuit. Plus les minutes passaient, plus son angoisse grandissait. L'absence du Britannique signifiait que Yaakob Netamayu avait parlé. Dirty Shirt Harry avait donc été enlevé ou tué. Les possibilités qui s'offraient à lui étaient des plus limitées. Les hommes de Pedro Garcia Velasquez s'étaient maintenant aperçus de sa fuite. Ils allaient tout faire pour le retrouver. Et donc penser à l'avion...

La radio de bord !

Malko venait de réaliser que le Comanche comportait un émetteur radio. Il trouverait bien le moyen de le faire fonctionner. Et peut-être d'alerter la DEA ou la CIA. On pouvait lui envoyer un avion en quelques heures. Malko monta sur l'aile et posa la main sur la poignée de la porte de la cabine. Au moment où il allait la tirer à lui, il s'arrêta, alerté par son sixième sens. Il avait affaire à des gens féroces et machiavéliques. Si Dirty Shirt Harry avait disparu, cela impliquait une intervention des *narcos*. Et c'était trop beau qu'ils aient laissé cet avion prêt à partir.

Il sauta à terre et courut jusqu'au pick-up. En fouillant dans la cabine, il finit par trouver une assez longue corde. Il revint à l'avion, en attacha une extrémité à la poignée et l'autre au pare-chocs avant du pick-up. Puis, il remonta et mit en route. Couché sur la banquette, il embraya en marche arrière. Quelques secondes plus tard, une violente explosion fit trembler le véhicule et une grêle de débris pulvérisa le pare-brise.

Malko se redressa. L'habitable du Piper Comanche n'était plus qu'une boule de feu... Les *narcos* avaient piégé la porte avec une grenade. Probablement destinée à la police ou à l'armée... Plus question de se servir de la radio... Malko recula vivement en marche arrière et fit demi-tour. La lueur de l'incendie commençait à illuminer les alentours et risquait d'attirer des importuns. La mort dans l'âme, il s'éloigna en cahotant sur la piste.

Il n'avait pas parcouru un kilomètre que le Piper Comanche explosa avec une détonation assourdissante.

Topaipi était toujours aussi désert. Malko le traversa à tombeau ouvert. Sa décision était prise : tenter de gagner Bogota par l'autopista. Il y avait six bonnes heures de route, mais il trouverait certainement un téléphone sur le chemin. Ou un poste de police.

Tandis qu'il cahotait dans les ornières effroyables, il pensa à Isabel

Nieto... La jeune femme risquait de faire les frais de l'histoire ; Pedro Garcia Velasquez ne devait pas être sélectif dans sa vengeance. Le sort de Miguel Botero n'était guère plus rassurant. Si Oscar Lopez-Triana était un traître, les *narcos* avaient déjà préparé son cercueil.

Malko freina brutalement. Il était arrivé à l'embranchement de la route allant de Puerto-Boyaca au croisement avec l'autopista Medellin-Bogota. Déserte, elle aussi. Les gens ne circulaient pas la nuit dans le Magdalena Medio. Il prit à gauche, vers l'autopista. À droite, c'était une impasse avec Puerto Boyaca. Derrière lui, il y avait la montagne et les subversifs... Après la piste, la route défoncée lui sembla merveilleuse et il put accélérer. Les phares du pick-up éclairaient des champs, des vaches et quelques villages endormis. Il fit un violent écart pour ne pas écraser un âne errant sur la route. Encore dix minutes et il allait atteindre le croisement. Ensuite, la ville la plus proche était La Dorada où il pourrait probablement trouver sinon du secours, du moins un téléphone, dès le jour venu. Il traversa une nappe de brouillard et brutalement aperçut des lumières : des véhicules passant au loin sur l'autopista. Il était presque arrivé à l'embranchement. Le vent lui fouettait le visage à cause du pare-brise détruit, ce qui le faisait pleurer, brouillant sa vue.

Tout à coup, il vit une lumière qui se balançait droit devant lui, à une centaine de mètres. Il mit pleins phares et ralentit.

Deux gros pick-up arrêtés en quinconce bloquaient la chaussée, ne laissant qu'une étroite ouverture en chicane pour franchir le barrage. Plusieurs silhouettes armées s'affairaient autour ; pendant quelques secondes, Malko pensa qu'il s'agissait de soldats et sentit le soulagement l'envahir. Puis, il vit les chapeaux de paille, les riot-guns, les Uzis...

Des hommes de Pedro Garcia Velasquez !

Il écrasa le frein. Un moustachu armé d'un M16 lui fit signe de stopper. Trente mètres le séparaient du barrage et la route était trop étroite pour faire demi-tour. Fiévreusement, Malko passa la marche arrière et partit en zigzag. Il eut le temps de voir un des hommes épauler et une rafale claqua, tandis que des chocs sourds ébranlaient la carrosserie. Puis, il y eut un bruit mat à l'arrière et le pick-up bascula. Il était tombé dans le fossé.

Malko repassa la première et accéléra à fond. Les pneus hurlèrent, mais le pick-up ne bougea pas, s'engluant seulement un peu plus dans la terre meuble au milieu d'une odeur de caoutchouc brûlé... Malko tourna la tête vers le barrage et vit des hommes qui se mettaient à courir dans sa direction.

L'un d'eux hurlait :

— *No lo maten*⁽⁴⁸⁾ !

Les hommes d'El Mexicano le voulaient vivant... Pour mieux le

torturer. Il essaya encore de se dégager avec la force du désespoir, mais le seul résultat fut de faire s'enfoncer encore davantage le véhicule dans le fossé. Dans quelques secondes, les *narcos* allaient surgir. Le piège qu'il avait tendu à Pedro Garcia Velasquez se refermait sur lui.

CHAPITRE XVI

C'est en se penchant pour saisir son Uzi dans un ultime réflexe de survie que Malko remarqua le petit levier qui sortait du plancher. Il cria de rage, furieux contre lui-même et poussa le bouton rouge en avant. Cette fois, lorsqu'il écrasa l'accélérateur, le pick-up commença à se hisser lentement hors du fossé, tiré par ses roues avant. Malko, dans sa tension, avait tout simplement oublié qu'il s'agissait d'un véhicule à quatre roues motrices, et qu'il suffisait d'enclencher le train avant...

Les dents serrées, il acheva sa manœuvre, arrachant définitivement le véhicule de la boue rouge. Dans le rétroviseur, il aperçut les visages crispés de ses poursuivants qui n'osaient pas tirer. Le plus proche s'accrocha au plateau arrière, tentant de monter. D'un violent coup de volant, Malko lui fit perdre l'équilibre.

Il fonça dans la direction d'où il venait. Son premier objectif était de prendre du champ. Bientôt, il ne vit plus derrière lui que l'obscurité. De nouveau, il était seul dans le Magdalena Medio. Avec une unique possibilité. Gagner Puerto Boyaca et y trouver le moyen de s'enfuir par le fleuve. Il savait que plusieurs compagnies américaines exploitaient du pétrole dans la région. Eux avaient des hélicoptères et des moyens de communication... De toute façon, la route était un cul-de-sac. Sauf à retourner à Topaipi, ce qui était encore pire...

Pendant quarante minutes, il roula sans aucun incident.

Puis, de nouveau, il aperçut des lumières au carrefour où se dressait la pancarte annonçant la « vocation » anti-subversive de Puerto Boyaca. Il pria pour que ce soit des soldats... et ralentit. Au même moment, il entendit le ronflement d'un hélicoptère. Impossible de le voir à cause de l'obscurité. Mais un pinceau de lumière tomba du ciel, prenant son véhicule dans son faisceau. Et ses phares éclairèrent au carrefour plusieurs silhouettes s'agitant autour de deux gros véhicules tout terrain. Des civils.

Ceux-là ne s'étaient pas disposés en chicane, mais en le voyant, ils n'hésitèrent pas : l'un d'eux s'accroupit, un fusil d'assaut à l'épaule et ouvrit le feu. Malko distingua les lueurs jaunes sortir du canon de l'arme et entendit des chocs sourds à l'avant du pick-up, puis le bruit sec d'une balle qui ricochait sur un des montants du pare-brise absent. À demi couché sur la banquette, il dirigeait tant bien que mal le vieux pick-up droit sur le barrage.

En un éclair, il aperçut des faces patibulaires, des gens qui s'écartaient et aussitôt des chocs firent trembler la tôle, à l'arrière. Il vira à gauche, s'engageant dans le chemin de terre menant à Puerto Boyaca.

Il était passé.

S'essuyant le front, il essaya d'élaborer un contre-feu. Toute la région semblait quadrillée par les *narcos*. Où aller ?

Il était si absorbé dans ses réflexions qu'il vit au dernier moment une masse noire descendre du ciel devant lui comme un fantôme. Instinctivement, il freina. Il avait oublié l'hélicoptère !

La machine se balançait à quelques mètres au-dessus de la route, comme un gros bourdon allant à la même vitesse que lui, et son projecteur essayait de saisir le 4 x 4 dans ses griffes. Heureusement, les arbres de chaque côté de la route l'empêchaient d'atterrir, enfermant le piège sur Malko. Ce dernier commençait à sentir le découragement l'envahir. La mort de Yaakob Netamayu, puis celle d'Elvira, la fatigue de cette nuit sans sommeil, tout cela pesait sur ses épaules comme une chape de plomb. Il essuya son front couvert de sueur. Encore une dizaine de kilomètres avant Puerto Boyaca.

Et ensuite ?

Il n'avait pas encore répondu à cette question quand un voyant rouge s'alluma sur le tableau de bord devant lui.

Il ne mit pas longtemps à réaliser de quoi il s'agissait : le radiateur crevé par des projectiles avait perdu son eau et il était en train de griller son moteur. Très vite, il allait se retrouver à pied... D'ailleurs, une odeur de brûlé commençait à envahir la cabine... C'était la fin. Les autres n'auraient plus qu'à venir le cueillir. Quelques hoquets du moteur et une certaine mollesse dans l'accélérateur confirmèrent ses doutes... S'il tombait en panne en rase campagne, sa fin serait très rapide. À sa droite, il distingua les troncs rectilignes d'immenses cocotiers.

Brusquement, il obliqua, s'enfonçant dans le sol meuble. L'hélicoptère prit de la hauteur et s'écarta. Malko éteignit ses phares et roula encore un peu. Jusqu'à ce que le moteur hoquette et cale. Définitivement. Il entendait la vapeur bouillir dans les durites... Il sauta à terre, emportant l'Uzi, et examina le ciel.

L'hélicoptère tournait au-dessus de la cocoteraie, invisible. Il faisait encore nuit, mais les étoiles commençaient à se cacher. Le jour se lèverait d'ici peu, brusquement, comme sous les tropiques. Et là...

Il se mit en route, tâchant de demeurer à l'ombre des grands cocotiers, dans la direction de Puerto Boyaca. L'hélicoptère tournait toujours au-dessus du pick-up abandonné. Ou il n'avait pas vu Malko en sortir, ou il voulait donner un point de départ à la poursuite qui allait s'engager. Ceux du barrage ne tarderaient pas à le rejoindre.

Maintenant, c'était une mortelle course contre la montre. Vers Puerto Boyaca où la mort l'attendait probablement. En quelques heures, tant d'espairs s'étaient écroulés.

Le soleil rosit le ciel d'un coup. Malko traversa en courant la grande avenue déserte à deux voies qui enserrait Puerto Boyaca, parallèlement au rio Magdalena. À part les aboiements des chiens, tout était encore silencieux dans la petite agglomération plate, noyée de végétation tropicale. Après être sorti de la cocoteraie, il avait marché jusqu'à la lisière de Puerto Boyaca, s'abritant ensuite dans une grange abandonnée pour semer l'hélicoptère. Son ronronnement avait fini par s'arrêter. Il en profita pour prendre un peu de repos. Maintenant, il fallait gagner le fleuve, trouver une barque, n'importe quoi. À peine avait-il franchi l'espace découvert qu'il entendit de nouveau un bruit de moteur. Il se tapit derrière une voiture et vit passer une Toyota roulant lentement, croulant sous les hommes en armes. L'un d'eux parlait dans un walkie-talkie. La poursuite recommençait...

Malko s'enfonça dans la rue en terre battue où il se trouvait. Quelques boutiques fermées, des maisons en ciment aux toits de tôle ondulée, des jardins. Loin à gauche, il aperçut l'église et la grande place de la mairie. Un vieux, torse nu, surgit soudain d'une maison et le fixa avec surprise. On ne rencontrait pas beaucoup d'étrangers dans le coin. Et encore moins un *gringo* à pied, avec une Uzi...

Malko s'approcha de lui, sans prendre la peine de dissimuler son arme.

— *A donde esta la policia ?* demanda-t-il à tout hasard.

Le vieux le regarda avec surprise, puis secoua la tête.

— *No hay policia aquí.*

— *Y el ejército ?*

L'autre exhiba des chicots verdâtres, ravi.

— *No hay ejército aquí también, señor. Solamente a Puerto Berrio, mas adelante sobre del Rio.*

— *A que distancia ?*

Le vieux hocha la tête.

— *Más o menos dos cientos tobaccos...*

— *Bien, dit Malko découragé par la distance. Que tiene el orden ?*

— *Los miembros de la Acedegam. Han matado a todos los subversivos*⁽⁴⁹⁾.

Tout simplement l'organisation paramilitaire des *narcos*, formée par le colonel Yaakob Netamayu. Ceux qui traquaient Malko.

Devant ce nouveau coup, il demeura sans voix quelques secondes. Le vieux en profita pour filer. Malko se remit en route. Il fallait

absolument qu'il trouve un abri ou un moyen de transport fluvial. La ville allait s'animer et il était trop facilement repérable.

Il continua tout droit, franchit plusieurs croisements et enfin aperçut les eaux boueuses du rio Magdalena. Évitant soigneusement l'embarcadère sûrement surveillé, il remonta le long de la berge marécageuse et découvrit un vieux bateau en bois échoué dans la vase. Personne en vue. Il pataugea dans la boue et se hissa à bord, faisant fuir un gros rat. Le soleil brûlait déjà. Il trouva un coin d'où on ne pouvait le voir de l'extérieur, pas trop inconfortable. Il s'allongea tant bien que mal, posa l'Uzi à côté de lui et s'endormit presque aussitôt, vaincu par la tension nerveuse. Si ses adversaires ne le trouvaient pas, ils penseraient peut-être qu'il était passé à travers les mailles du filet et relâcheraient leur pression.

Lorsque Malko se réveilla, le soleil était haut dans le ciel et la transpiration collait sa chemise à sa peau. Au moins, personne ne l'avait repéré. Il examina l'extérieur à travers les fissures du bois et son sang se glaça : à quelques mètres de lui, une longue pirogue à moteur était en train de s'approcher de la berge. Bourrée d'hommes en armes. Des civils avec des tenues hétéroclites, comme leur équipement. L'un d'eux portait sur le dos une vieille mitrailleuse, des bandes de cartouches enroulées autour du torse...

Quelques-uns débarquèrent, s'enfonçant dans la ville, en file indienne, et l'embarcation repartit, remontant lentement le rio Magdalena.

Pedro Garcia Velasquez mettait le paquet. Il fallait qu'il soit ivre de rage pour se déchaîner ainsi... Malko essuya son visage inondé de sueur. Les unes après les autres, les portes de sortie se fermaient. Il se retrouvait coincé comme un rat au fond de la Colombie avec les hommes les plus puissants du pays à ses trousses, bien décidés à lui faire la peau... Bien sûr, Wayne Maifort devait s'inquiéter à Bogota. Mais que pouvait-il faire de son bureau de l'ambassade ? Il n'oserait même pas bouger, ignorant ce qui se passait.

Or, seul Malko aurait pu le prévenir...

Il déplia ses membres engourdis. La soif desséchait son palais et la faim lui tordait l'estomac. Il ne lui restait que deux solutions possibles. Soit voler une voiture et tenter de gagner Puerto Berrio, en priant sans trop y croire pour que cette route-là ne soit pas surveillée. Soit filer par le rio Magdalena jusqu'à une exploitation pétrolière.

Décidé à tenter le tout pour le tout, Malko sortit de sa cachette, sauta dans la vase, puis gagna un sentier boueux longeant la rive, en contrebas des maisons, ce qui lui assurait une certaine sécurité. Il

parvint ainsi à une vingtaine de mètres de l'embarcadère. Une pirogue était à quai, en train d'embarquer une jeune femme élégante avec une ombrelle et des bas blancs, en dépit de la chaleur inhumaine ! Il fit trois mètres de plus et découvrit deux moustachus, installés à la terrasse de *El Navigante*, leur riot-gun sur les genoux...

Il ne restait plus que la seconde solution. Il remonta par un sentier jusqu'à la rue parallèle au fleuve le plus proche. Son Uzi à bout de bras. Il suivit la rue, examinant chaque véhicule. Il n'y avait que des tracteurs ou des 4 × 4 fermés à clef dont les propriétaires ne se trouvaient sûrement pas loin. S'il déclenchait un scandale, ce serait vite l'hallali. Les rares passants qu'il croisait le dévisageaient avec surprise. Déjà un *gringo* à Puerto Boyaca, c'était rare, mais dans cet état ! Il se retourna et aperçut au fond de la rue un véhicule qui approchait lentement. Il entra dans le premier endroit venu, un restaurant à l'enseigne de *El Paisa*, totalement vide. Il commanda à une serveuse une bière et un *ariaco*, puis fonda dans les toilettes. Quand il revint, la voiture était passée et il s'assit devant la soupe fumante et posa sur une chaise l'Uzi à l'écart des regards. Il avala les bouts de poulet et le maïs qui flottaient dans le liquide puis demanda, à tout hasard :

— *Hay telefono, aquí ?*

— *No tengo telefono, dit la serveuse. Solamente a l'alcadia. Dos quadras por alla, sobre la plaza⁽⁵⁰⁾.*

Une ultime chance. Il paya et ressortit. Il y avait déjà un peu plus d'animation. La mairie comportait une salle ouverte à tous les vents au rez-de-chaussée où tournaient de grands ventilateurs. Une femme à l'air revêche tapait à la machine. Malko s'approcha et elle lui jeta un regard peu amène.

— *Que quiere ?*

Encore une qui n'aimait pas les *gringos*.

— *Telefonear, por favor, dit Malko.*

— *Adonde ?*

— *À Bogota⁽⁵¹⁾.*

Elle hocha la tête, comme si c'était une demande incongrue, mais ne trouvant pas de prétexte pour refuser, se contenta de lancer :

— *Usted va esperar uno o dos horas. Que numero⁽⁵²⁾ ?*

Malko lui donna la ligne directe de Wayne Maifort à l'ambassade US et il l'entendit le transmettre à une standardiste, avant de raccrocher et de se remettre à sa machine. Il n'y avait plus qu'à attendre. Quelques instants plus tard, un homme pénétra dans la pièce, une sacoche à l'épaule et jeta un regard intrigué à Malko. Il posa sa sacoche et échangea quelques mots à voix basse avec la secrétaire juste avant de se diriger vers le fond où se trouvait un petit bureau où il s'enferma.

En dépit des ventilateurs, la chaleur était accablante. Malko se rapprocha du plus puissant et surprit la conversation de l'inconnu. À

cause de la mauvaise qualité de la ligne, il était obligé de hurler... Malko saisit « *gringo* » et « *Don Pedro* ».

C'était assez. Il se leva, adressa un sourire à la grosse secrétaire et sortit. De nouveau, le piège se refermait. On venait de prévenir les hommes de Pedro Garcia Velasquez qui n'auraient plus qu'à venir le cueillir. La chaleur le frappa comme un coup de poing. Cette fois, il ne savait plus où aller. Il se dirigea machinalement vers la station-service à la sortie de la ville dans l'espoir de refaire le coup du pick-up.

Il était à mi-chemin quand il vit une Montero noire arrêtée un peu plus loin. Intrigué, il s'approcha. Le véhicule était vide mais il aperçut dans une boutique Melinda Avila ! La maîtresse de Pedro Garcia Velasquez portait un chemisier clair et un jeans enfoncé dans des bottes. Malko fit le tour de la Montero, et tenta d'ouvrir la portière. Elle n'était pas fermée à clef et il put se glisser à la place du passager, posant son Uzi sur le plancher. Au moins, grâce aux glaces teintées, il était provisoirement à l'abri des curieux. Il regarda le tableau de bord : la clef était sur le contact. Malko n'hésita pas. Passant sur le siège du conducteur, il mit au point mort et lança le moteur.

Au moment où il allait démarrer, la portière s'ouvrit. Il tourna la tête et son regard croisa celui de Melinda Avila.

— Arrêtez ! cria la jeune femme. Arrêtez !

Comme Malko passait la première, elle s'accrocha à la portière.

CHAPITRE XVII

Malko se pencha et, de la main droite, ramassa l'Uzi sur le plancher de la Montera. Il la posa sur ses genoux, un doigt sur la détente, le canon braqué sur Melinda Avila.

— Lâchez cette portière, ou je vous tue.

Une lueur désespérée passa dans les prunelles sombres de la jeune avocate. Des larmes humectèrent ses yeux brutalement.

— Imbécile ! lança-t-elle d'une voix contenue. Vous ne sortirez pas de cette ville tout seul. Ils sont partout. Je suis venue vous chercher, pour vous aider. Mais il ne faut pas rester ici.

C'était si inattendu que Malko demeura muet quelques secondes. Scrutant le visage de Melinda à la recherche d'un piège. Mais son regard humide était limpide, animé d'une volonté farouche. Elle lâcha la portière et lança :

— Laissez-moi conduire.

Quelque chose dit à Malko qu'elle était sincère. Il glissa sur le siège voisin, sans lâcher l'Uzi. Aussitôt Melinda se mit au volant, referma la portière et mit en route. L'air glacial de la climatisation sembla délicieux à Malko. Elle partit tout droit, longeant le fleuve. Les glaces teintées les protégeaient des regards indiscrets, mais cela ne suffirait pas pour les éventuels barrages. Melinda conduisait lentement, tendue, les yeux sans cesse en mouvement.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda Malko.

Sans quitter la route des yeux, elle lui répondit d'une voix monocorde.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Pedro a fait tuer sous mes yeux quelqu'un qui m'était très cher. Je voulais me venger de lui. Avec vous, j'en ai l'occasion.

— C'est-à-dire ?

Elle tourna dans une impasse donnant sur le fleuve et stoppa sous un énorme acacia.

— Pedro a lancé tous ses hommes à votre recherche, dit-elle. J'ai quitté la *finca* d'Isabel tout de suite après votre départ. J'étais trop triste. Ensuite, j'ai assisté au drame de l'hacienda Napoles. C'était affreux. Pedro a massacré lui-même Yaakob Netamayu. Il vous veut vivant pour vous faire subir le même sort. Il a promis un million de pesos à celui qui vous ramènerait. Il sait que vous vous cachez ici, dans

Puerto Boyaca et qu'il va finir par vous débusquer. Tout le monde est à sa botte ici.

— Mais vous ? Comment êtes-vous ici ? Il ne vous surveille pas ? Je croyais qu'il était d'une jalousie morbide.

Un éclair d'orgueil passa dans les prunelles noires de Melinda.

— Il l'est, dit-elle, mais il ne m'a pas domestiquée comme il le voudrait. Il m'avait interdit aussi d'aller à l'enterrement de Felipe Ocampo... Souvent, je lui échappe pour quelques heures. Il pique des crises de rage horribles. Mais que peut-il faire, à part me tuer ? Me battre ? Je partirais et il le sait. Et il tient trop à moi pour me tuer. Jusqu'au jour où il m'aimera moins...

— Vous saviez que je me trouvais à Puerto Boyaca ?

— J'ai surpris les conversations de ceux qui vous cherchaient cette nuit. J'ai dit à ses gardes du corps que j'allais faire des courses en ville. Lui n'est pas au courant. Maintenant, il faut se dépêcher, sinon on va se demander ce que je fais. Je vous raconterai la suite plus tard. Il y a beaucoup de choses que vous ignorez. Passez à l'arrière. Installez-vous sous la couverture, je vais la recouvrir de cartons et de paquets.

« Attention, fit-elle brusquement, baissez-vous !

Malko obéit, les yeux au ras du pare-brise. Il aperçut une Toyota Land-Cruiser arrêtée au carrefour suivant, bourrée d'hommes en armes. Son conducteur était en train d'interroger un passant qui secouait négativement la tête. Le véhicule repartit et disparut.

— Ils quadrillent la ville et ses sorties, fit Melinda. Tous les membres de l'Acedegam ont été réquisitionnés. Je n'ai jamais vu Pedro dans cet état de fureur. Ce matin, il a abattu deux de ses hommes qui vous avaient laissé échapper cette nuit. Juste pour passer ses nerfs.

Sa voix était altérée par l'émotion. Malko revit son visage convulsé de fureur, lors de leur dernière rencontre... Elle dut lire dans ses pensées car elle dit avec un sourire contraint :

— J'étais très en colère contre vous, à cause d'Isabel. Mais...

Elle laissa sa phrase en suspens, mais l'expression de ses yeux en disait beaucoup plus à Malko. Sans discuter davantage, il passa d'abord sur la banquette arrière puis dans l'espace servant de coffre. Il s'y allongea en chien de fusil puis tira sur lui un poncho multicolore et une vieille couverture. Ensuite, il arma l'Uzi dont la culasse claqua avec un bruit rassurant. Melinda acheva de le dissimuler sous des cartons et reprit son volant.

— Nous allons passer le barrage qui se trouve à l'est de la ville, expliqua-t-elle. Je suis venue par là, ils ne seront pas étonnés de me voir. C'est la route pour retourner à l'hacienda Napoles. Ne bougez surtout pas.

Malko ne répondit pas, tendu, le doigt sur la détente de l'Uzi. Melinda risquait sa vie pour se venger. Décidément, avec les femmes, il

fallait s'attendre à tout. La Montero cahota quelques mètres sur les fondrières, puis accéléra sur un revêtement moins mauvais. Les dés étaient jetés.

La Montero ralentit et stoppa. Le cœur de Malko fit un bond dans sa poitrine. C'était le moment de vérité. Si elle lui avait menti, Melinda pouvait sauter de la voiture et donner l'alerte. Certes, il aurait le temps d'abattre quelques-uns de ses adversaires, mais l'issue finale ne faisait aucun doute... À deux reprises, depuis leur départ il avait entendu un hélicoptère bourdonner au-dessus de leurs têtes.

Pedro Garcia Velasquez mettait toutes les chances de son côté. Il prêta l'oreille.

— *Buenos días, Doña Melinda*, lança une voix de rogomme pleine de servilité.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda la jeune femme.

Son ton était parfaitement naturel.

— Nous cherchons ce *gringo* de merde de la DEA, fit la même voix. Il se cache comme un rat dans la ville, mais nous allons le débusquer. Vous n'avez rien vu qui ressemble à ce coyote ?

Le rire de Melinda éclata, clair et plein de sincérité.

— *Claro que no !* Bonne chance.

Déjà, elle avait passé une vitesse. L'homme lança un sonore « buenas » et la Montero redémarrà. Il n'avait même pas jeté un coup d'œil à l'intérieur. Cela avait été si facile que Malko se demanda s'il n'avait pas rêvé. Il attendit un bon kilomètre avant de se débarrasser du poncho et de revenir à l'avant.

Melinda Avila tourna la tête vers lui, ses yeux pétillaient de joie.

— Vous avez vu que je ne vous ai pas trahi, dit-elle simplement.

Malko ne releva pas. Il n'était pas encore sorti d'affaire... Tant qu'il se trouvait dans le Magdalena Medio, il était en danger de mort. Le risque immédiat un peu écarté, des dizaines de questions se bouscuaient dans sa tête.

— Lorsque je vous ai vue chez Isabel Nieto, demanda-t-il, vous saviez ce qui allait se produire ?

Elle le regarda, horrifiée.

— Vous plaisantez ! Je n'étais au courant de rien. D'ailleurs, Pedro était de très bonne humeur. Et puis, plusieurs événements sont survenus. D'abord, je suis arrivée à l'hacienda Napoles presque en même temps qu'un ami de Pedro, Oscar Lopez-Triana, le directeur du DAS à Medellin. Il s'est enfermé avec Pedro. Tout de suite après, Pedro m'a appelée. Il était blême de fureur. Il m'a demandé si je vous connaissais, où je vous avais rencontré. Je lui ai dit la vérité : que vous

étiez un invité d'Isabel Nieto. Et là, j'ai commis une gaffe horrible en lui faisant remarquer qu'il devait être au courant de votre présence puisque vous étiez en affaire avec lui pour lui vendre des armes. Il n'a pas bronché, il a seulement demandé comment je le savais – par Isabel – puis comment *elle* le savait. J'ai dit que c'était Yaakob qui le lui avait appris et qu'il était passé chez elle avant-hier soir.

« À ce moment, j'ai réalisé que Pedro était hors de lui. Tout de suite après, il m'a dit que vous étiez un agent de la DEA, que jamais il n'avait eu de rapports avec vous et qu'il m'interdisait sous peine de mort de vous parler. Et que, d'ailleurs, je n'en aurais plus l'occasion.

— Et Yaakob Netamayú, vous l'avez revu ? demanda Malko, abasourdi par ce récit.

— Non. Avant le dîner, Pedro a été le voir dans le bâtiment où il loge, à côté de la *finca* principale. J'ai entendu des cris horribles pendant près d'une heure. Pedro est ensuite venu me rejoindre. Je lui ai demandé ce qui se passait. Il était d'une humeur horrible et m'a raconté que la DEA avait monté un complot pour l'enlever et l'extrader aux États-Unis, mais que, grâce à ses amis, il l'avait déjoué. Il m'a promis aussi de m'offrir la plus grosse émeraude qu'il trouverait pour le renseignement que je lui avais donné sur Yaakob...

Malko était atterré.

— C'est horrible, fit-il, mais de toute façon, à cause d'Oscar Lopez-Triana, il était sur ses gardes. Mais je ne comprends pas comment il a pu apprendre où se trouvait l'avion dans lequel on devait l'emmener à Bogota.

— Je le sais, il me l'a dit, répondit Melinda. C'est le représentant du DAS de Topaipi qui est venu l'avertir. Il est aussi à sa solde. Un *gringo* qui vit là-bas avait parqué un *avionetta* depuis plusieurs jours sur une piste clandestine... D'abord Pedro avait cru qu'il s'agissait d'un petit trafiquant indépendant et voulait se contenter de le mettre à l'amende. Quand il a découvert le reste de l'histoire, il est devenu comme fou et a dit à ses hommes d'aller massacrer ce *gringo*...

Donc, Dirty Shirt Harry devait être mort.

Le silence retomba. Ils arrivaient à l'embranchement de l'autopista Medellin-Bogota. La circulation était normale, pas de barrage. Melinda Avila regarda Malko.

— Que voulez-vous faire ?

— Gagner Medellin.

Il fallait coûte que coûte forcer Miguel Botero à quitter Medellin.

— Dans ce cas je vais vous emmener plus loin que l'hacienda Napoles. Il y a un arrêt de bus une dizaine de kilomètres après Puerto Triunfo. Le voyage sera assez long, mais c'est ce qu'il y a de plus sûr. Ils ne fouilleront pas les bus. Seulement, vous ne pourrez pas garder votre arme.

— Et si je conservais votre voiture ? Si vous restiez avec moi ?

Elle demeura silencieuse quelques instants puis dit d'une voix lasse.

— Non. Il me tuera, je ne veux pas mourir. Ma voiture est trop connue, nous n'arriverions même pas à Medellin.

Malko tourna la tête vers la gauche. De jour, sans le néon rouge, le motel *La Cantina* paraissait pimpant et gai... Il réprima une rage aveugle, terrible, revoyant la tête d'Elvira rouler dans l'herbe. Sans parler de la découverte du sort abominable de l'ancien colonel du Mossad.

— Regardez ! fit Malko.

Le camion qui lui avait sauvé la vie avait été repoussé sur le bord de la route et on avait reconstruit un péage provisoire. Quelques minutes plus tard, ils passèrent devant l'entrée de l'hacienda Napoles. Le portail était ouvert, même pas gardé. On ne voyait pas la *finca*, isolée au milieu des 25 000 hectares, Melinda Avila paraissait plus nerveuse.

— J'espère qu'on ne m'a pas vue passer, soupira-t-elle. Je n'ai rien à faire dans cette direction.

Ils parcoururent encore une dizaine de kilomètres et arrivèrent à un gros village s'étendant le long de la route. Melinda descendit en face du marché où stationnaient plusieurs bus, puis revint quelques instants plus tard.

— Il y en a un qui part dans une demi-heure, annonça-t-elle. J'ai dit que votre voiture était en panne... Je crois que cela se passera bien. Laissez l'Uzi sur le plancher. Personne n'y fera attention.

Elle remonta et ferma la portière, se garant derrière la station-service. Ils se regardèrent en silence et il la sentit fondre. Lorsqu'il passa un bras autour de ses épaules, elle se jeta contre lui et il retrouva la femme pleine de sensualité qu'il avait tenue dans ses bras deux jours plus tôt. Elle l'embrassait avec une fureur presque désespérée, le mordant même, se tordant contre lui. Malko écarta le chemisier, atteignant un soutien-gorge bien rempli, pétrissant la poitrine ferme. Le bassin de la jeune femme venait au-devant de lui, se soulevant de son siège. Haletante, elle interrompit son baiser.

— Mon Dieu, comme j'ai envie de vous, soupira-t-elle.

— Moi aussi, dit Malko.

Grâce aux glaces teintées, les gens passaient près de la Montero sans les voir. Si elle avait eu une jupe au lieu d'un jean, Malko l'aurait prise sur-le-champ. Son sexe raidi lui faisait mal. Melinda posa la main dessus et gémit. Malko atteignit le jeans entre ses jambes, le sentit moite. C'était vraiment le supplice de Tantale... Brusquement, Melinda se pencha et d'un geste décidé libéra Malko. Sa tête plongea sur lui et il faillit crier de plaisir en se sentant englouti dans la chaleur délicieuse de sa bouche. Elle le secouait presque avec brutalité et le suçait à la fois avec passion et maladresse.

Malko était si excité après les dangers auxquels il avait échappé qu'il explosa presque immédiatement. Melinda accueillit sa semence avec un sursaut de tout son corps, gardant sa hampe enfoncée dans sa bouche le plus longtemps possible. Quand elle releva la tête, elle le regarda longuement et dit d'une voix bouleversée :

— J'aurais tellement voulu faire l'amour avec toi.

— Moi aussi, fit Malko.

Elle se redressa, les seins jaillissant du chemisier, belle à mourir. Ses lèvres se posèrent sur les siennes en un baiser chaste et passionné.

— *Adios. Vaya con Dios.*

En espagnol « adios » veut dire aussi bien au revoir qu'adieu. Malko ouvrit la portière et sauta à terre. Un dernier regard et la Montero fit demi-tour.

Pedro Garcia Velasquez sentait son cœur cogner contre ses côtes et la pression dans les veines de ses tempes lui donnait la migraine. La fureur l'étouffait. Littéralement. Plus les heures passaient et plus il était persuadé que l'agent de la DEA lui avait échappé. Cela n'avait, en fait, aucune conséquence grave. Mais son orgueil était mortellement touché. Avec un hélicoptère et près de deux cents hommes, dans une ville qui lui était tout acquise, il n'avait pu retrouver un homme seul...

Un grondement troubla ses pensées moroses. Le Bell 500 se posait juste en face de la *finca*. Le *narco* sortit pour accueillir son *sicario personal* qui venait de succéder à Arbolito. Une brute épaisse au faciès d'Indien avec une moustache à la Pancho Villa. Sa tête n'annonçait pas de bonnes nouvelles. Bégayant de terreur, il annonça :

— Don Pedro, nous ne l'avons toujours pas trouvé, mais...

— Imbécile ! hurla Pedro Garcia Velasquez, il est parti. Il ne peut pas se cacher si longtemps...

L'autre ne répliqua pas. Fou de terreur. Les hommes de El Mexicano continuaient à fouiller Puerto Boyaca, maison par maison, proférant les pires menaces à l'encontre de ceux qui oseraient défier leur patron. Ce dernier poussa un soupir excédé.

— Allez me chercher Isabel, cette pute !

Deux hommes amenèrent la jeune femme quelques instants plus tard. Les mains liées derrière le dos, pieds nus, elle avait le visage marbré de coups, les yeux au beurre noir et portait encore la jupe en jeans ultracourte qu'elle avait lorsque les hommes de Pedro Garcia Velasquez étaient venus l'arracher à sa *finca*. Elle avait été battue et violée avant d'être interrogée. Au début, le *narco* voulait lui faire dire qu'elle était au courant du complot, mais peu à peu, il s'était rendu compte que c'était faux.

Isabel avait été manipulée par l'Israélien.

Pedro Garcia Velasquez la fixa comme on regarde un scolopendre sorti de sous une souche. Elle reniflait, la bouche enflée à cause d'un coup de poing, le visage déformé par la terreur et les coups. Seule sa poitrine et sa croupe somptueuse avaient survécu au naufrage. Les deux *sicarios* qui l'avaient amenée s'éclipsèrent. El Mexicano s'approcha, jouant avec son Colt 45. Les plaques de crosse, en or massif, étaient gravées à l'effigie de son cheval préféré, les cartouches du chargeur marquées au culot de ses initiales.

— Ce salaud de *gringo* a disparu, lança-t-il. Où est-il ?

Isabel Nieto secoua sa crinière rousse avec désespoir et balbutia difficilement à cause de sa bouche enflée.

— Si je tenais ce salaud, je lui arracherais les couilles. Comme à ce fumier de Yaakob.

— Ne prononce pas le nom de ce *carajo* ! hurla Pedro Garcia Velasquez. Il a encore eu une mort trop douce. Tu as couché avec ce *gringo*, il t'a bien dit des choses...

Isabel soutint son regard. El Mexicano connaissait son goût pour les hommes. À quoi bon le nier ?

— Il ne m'a rien dit, Don Pedro, affirma-t-elle. Je te le jure sur la Vierge.

Il la fixa, suant de méchanceté, ne sachant que faire. Il avait une furieuse envie de lui tirer une balle dans la tête. Elle le lut dans ses yeux et tomba à genoux devant lui.

— Je t'en prie, ne me tue pas.

Il avait tué tellement de gens que c'était pour lui encore plus facile que d'écraser un insecte. Cette soumission l'exaspéra encore plus, déchaînant ses instincts sadiques. Il s'approcha avec un sourire.

— Je te crois, fit-il. Tu n'es pas une mauvaise fille et je n'ai pas envie de te tuer. Seulement, tu comprends, tout le monde sait que tu étais la maîtresse de ce coyote de juif... donc, ils pensent que tu étais au courant. Alors, ils ne comprendraient pas que je t'épargne. Ils prendraient cela pour de la faiblesse et cela me nuirait.

— Mais... protesta Isabel, ne comprenant pas, tu...

— Je ne t'en veux pas, fit le *narco*.

Il releva le chien de son Colt, appuya l'extrémité du canon sur le front d'Isabel Nieto et appuya sur la détente.

Le choc rejeta la jeune femme en arrière, lui faisant éclater le pariétal droit. Elle tomba sur le carrelage, dans une éclaboussure de morceaux d'os, de fragments de cerveau noyés de sang. Foudroyée. El Mexicano lui tira une seconde balle, à un mètre, qui acheva de disloquer sa boîte crânienne. Puis il rabattit son chien soigneusement et remit son arme dans son holster. Attirés par les coups de feu, deux *sicarios* accouraient.

— Emmenez cette *cochina*, lança-t-il. Et donnez-la aux porcs.

L'exécution d'Isabel l'avait à peine calmé. Il savait qu'elle n'était pour rien dans l'affaire. C'était juste une réaction de machisme. Le *gringo* lui échappait toujours. Il allait s'installer à son somptueux bureau Boule amené de Paris par le décorateur Claude Dalle, quand le bruit d'une discussion violente dans le patio lui fit tourner la tête.

C'était Melinda Avila entourée de trois de ses hommes. La jeune femme semblait se débattre et El Mexicano hurla :

— Laissez-la !

Un des hommes s'avança, tenant une Uzi à la main.

— Don Pedro, fit-il respectueusement, j'ai trouvé cette Uzi dans la Montero, quand Doña Melinda est revenue tout à l'heure de Puerto Boyaca. Je voulais nettoyer la voiture.

El Mexicano regarda l'arme. Il y en avait des dizaines semblables à la *finca*. Étonné, il demanda à Melinda :

— Pourquoi étais-tu armée ?

— J'avais pris l'Uzi parce que j'étais seule.

Il la fixa, un peu perplexe. Qui irait toucher un cheveu de la maîtresse du puissant Pedro Garcia Velasquez ? Puis il haussa les épaules, considérant ses hommes.

— Foutez le camp !

Ses *sicarios* devenaient trop nerveux. Mais celui qui tenait l'Uzi ne bougea pas et lança d'une voix pressante :

— Don Pedro, c'est l'Uzi d'Arbolito. Il l'avait quand il est parti chercher le *gringo*. Il y a ses initiales sur la culasse. Regardez.

Respectueusement, il tendit le pistolet-mitrailleur à El Mexicano. Ce dernier vérifia rapidement, puis se tourna vers Melinda Avila. Elle était livide. Le *sicario* insista vicieusement :

— Don Pedro, elle était à Puerto Boyaca ce matin...

Le *narco* avait envie de hurler. Il se maîtrisa et dit seulement :

— Merci, sortez. Toi, reste.

Dès qu'ils furent sortis, il verrouilla la porte et tira les rideaux. Melinda attendait au milieu de la pièce, tête baissée, le visage de marbre. El Mexicano se planta en face d'elle.

— Melinda...

Sa voix était presque douce. Elle releva la tête, la bouche serrée. La main droite du Colombien s'abattit sur sa joue avec une violence inouïe, lui démettant la mâchoire. Elle hurla. Déjà il la frappait, de l'autre côté, puis revenait à la première joue, la repoussant peu à peu contre le mur. On n'entendait que les coups sourds sur la chair et la respiration haletante du *narco*. Finalement, Melinda glissa à terre, le visage écarlate, la mâchoire de travers, sanglotant. El Mexicano la prit par la natte et la traîna jusqu'à la flaque de sang, tout ce qui restait d'Isabel Nieto. Il tira son Colt et appuya le canon sur le cou de la jeune

femme.

— Dis-moi la vérité.

— Je l'ai rencontré dans Puerto Boyaca, fit-elle d'une voix neutre. Il est monté et m'a forcée à l'aider à franchir le barrage... Sinon, il me tuait.

— Et ensuite ?

— Je l'ai déposé sur la route de Medellin. Il est monté dans une voiture qui passait.

El Mexicano se redressa. Curieusement soulagé. Enfin, une chance de retrouver le *gringo*. Du coup, il n'avait même plus envie de tuer Melinda. Mais l'autre, il allait lui arracher le cœur.

CHAPITRE XVIII

Les *bucetas* se suivaient à la queue leu leu dans l'avenida Simon Bolivar, en plein centre de Medellin, au milieu de nuages de fumée bleue. Malko s'ébroua, apaisé. Sept heures de voyage, l'angoisse au ventre. Il n'en pouvait plus. Il regarda les trottoirs encombrés de monde à travers la vitre sale du bus. Il n'était pas encore tiré d'affaire... Plutôt que d'attendre le terminus, il se leva et gagna la porte avant. Au feu rouge suivant, il fit signe au chauffeur du bus qui déclencha l'ouverture. Malko sauta à terre en face du Musée national gardé par d'énormes statues de bronze. Il n'était qu'à quelques centaines de mètres de l'appartement de Miguel Botero.

Son cœur cognait dans sa poitrine en montant l'escalier. Il sonna, attendit un peu et mit la clef dans la serrure.

Tout était comme il l'avait laissé. Il se précipita sur le téléphone et composa le numéro de Wayne Maifort. Les sonneries lui parurent interminables, puis il dut patienter avec deux secrétaires successives avant d'entendre enfin la voix de l'Américain, tendue par l'anxiété.

— Malko ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Yaakob Netamayu est mort, Harry aussi très probablement ainsi que son amie et je m'en suis tiré de justesse, fit-il d'un seul trait. Tout ça en partie à cause d'Oscar Lopez-Triana.

Il en étouffait de rage.

— *My God !* s'exclama l'Américain, je vous avais mis en garde contre lui. Qu'est-il arrivé ? Où êtes-vous ?

Malko lui résuma les événements. L'Américain ponctua son récit d'interjections horrifiées.

— Rien n'a filtré jusqu'ici, finit-il par dire. Nous espérions qu'il y avait eu seulement un retard. Il faut avertir Miguel Botero d'urgence et vous rapatrier sur Bogota. C'est foutu.

— Je vais prévenir Botero moi-même, fit Malko. Ensuite, on verra.

— Que voulez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore...

Il raccrocha, ne voulant pas trop en dire... D'un côté, il était écœuré, et de l'autre, enrageait de s'en aller la queue entre les jambes, abandonnant le terrain à Pedro Garcia Velasquez. Mais que faire ? Il se mit à fouiller les tiroirs et finit par dénicher dans un placard un Beretta 92 tout neuf avec une boîte de cartouches. Il appela alors le

numéro de la juge. Une *muchacha*⁽⁵³⁾ lui répondit qu'elle était sortie. Il se décida à composer le numéro du DAS et à demander Miguel Botero.

Il dut passer plusieurs filtres et donner son nom avant d'entendre la voix du policier colombien.

— Ah, bonjour. Vous êtes de retour ! dit Botero.

— Oui, je suis à Medellin dit Malko et il faut que je vous parle très vite. Comment pouvons-nous faire ?

Il y eut un blanc, comme si le policier hésitait à répondre... Puis il lança d'un ton dégagé et un peu faux.

— Je vous appellerai. À bientôt.

Malko regarda l'appareil raccroché. Il n'avait plus qu'à attendre Miguel Botero. Ce dernier savait où le trouver. Il se jeta sous une douche puis s'étendit sur le lit. Les images horribles des dernières vingt-quatre heures le hantaient. Il composa sans succès le numéro d'Isabel Nieto. Puis encore celui de la juge. La fatigue tomba sur lui d'un coup et il s'assoupit. Le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure le réveilla en sursaut. Il eut le temps de saisir la crosse du Beretta 92 avant de voir le crâne déplumé de Miguel Botero, le visage crispé par l'anxiété.

— Que s'est-il passé ? demanda le policier.

Maintenant, Malko pouvait le mettre au courant du projet d'enlèvement. Miguel Botero écouta son récit sans l'interrompre puis hocha la tête.

— Depuis votre départ, j'ai eu la confirmation pour Oscar Lopez-Triana. Il travaille bien pour Pedro Garcia Velasquez. Il l'a connu lorsqu'il était capitaine dans l'armée et le *narco* a facilité son avancement. Velasquez l'a rencontré l'autre jour à l'ancien aéroport, en grand secret. J'ignorais ce que vous étiez devenu, mais j'étais très inquiet. Et, dans le Magdalena Medio, il est impossible d'intervenir. J'étais dans son bureau, lorsque vous avez appelé.

— Vous savez où se trouve Pedro Garcia Velasquez ? demanda Malko.

— Probablement dans son hacienda, mais il se déplace beaucoup. Il va tout faire pour vous tuer. Il faut que vous quittiez Medellin.

— Oui, dit Malko. Et vous aussi. Par Lopez-Triana, Velasquez sait que nous nous connaissons.

Le policier réprima une quinte de toux.

— C'est ma ville, ici. Je n'aimerais pas vivre à Bogota. C'est trop haut. Et puis, il y a Teresa. Je ne peux pas la laisser...

— Lopez-Triana ne vous a pas posé de questions ?

— Non.

— Puisqu'il n'y a plus rien à faire, je vais rentrer à Bogota, dit Malko.

— Ce soir, je suis de service, dit Miguel Botero. J'aimerais bien que vous attendiez demain matin. Je vous accompagnerais avec deux

collègues sûrs à l'aéroport de Rio Negro. Dormez ici, je suis obligé de repartir. J'avais dit au *señor* Maifort que c'était très difficile de s'attaquer à El Mexicano. Il est trop riche. Donc, il a trop d'amis.

Il y avait beaucoup d'amertume dans sa voix.

— À demain ou à ce soir, fit le policier. Ne bougez pas d'ici.

La fête battait son plein. Tout autour d'un immense bassin où s'ébattaient des dizaines de flamants roses, les gens dansaient au son d'un orchestre de Mariachis, le long d'un colossal buffet en plein air, croulant sous les mets les plus délicats : caviar Beluga, foie gras Bizac, truffes blanches d'Italie... et les alcools les plus rares et les plus chers : Dom Pérignon, Johnny Walker carte noire, Cointreau, Moët millésimé, Stolichnaya. Alfredo Marques avait décoré somptueusement le jardin du Castello Maroquin, demeure aussi baroque que luxueuse pour une des fêtes qu'il donnait régulièrement pour le Tout-Medellin. Blanchisseur d'argent pour le Cartel, il était passé de simple expert-comptable à milliardaire en quelques années. Abandonnant sa femme pour une *chica* de vingt ans, Lorena, qui paraissait au milieu des invités dans une robe rouge sang décolletée jusqu'au nombril, les reins creusés comme si elle attendait qu'on la saille séance tenante. Chacune des œillades brûlantes qu'elle décochait à tous les mâles présents déclenchait une horrible scène de ménage.

Pour l'instant, elle buvait une margarita en compagnie d'Oscar Lopez-Triana, le chef du DAS. Ce dernier l'entraîna dans une meringue sulfureuse, et elle commença à frotter son pubis contre une de ses cuisses comme une chienne en chaleur. Des haut-parleurs dissimulés dans la verdure, reliés à une puissante chaîne stéréo Akai, diffusaient de la musique jusque dans les collines. Le maître de maison se dit qu'il ne fallait pas laisser cette salope tropicale hors de sa vue trop longtemps... Il l'avait ramassée dans un *populares* où elle vendait ses fesses somptueuses pour quelques milliers de pesos et elle avait encore de mauvais réflexes... La moitié des invités étaient déjà soûls. Alfredo Marques fut arraché à ses pensées par le grondement d'un hélicoptère.

Son cœur se remplit de fierté. Le grand Pedro Garcia Velasquez allait lui faire l'honneur de participer à sa fête. C'est un peu à cause de lui qu'il avait exigé un orchestre de Mariachis au lieu des habituels joueurs de *cumbras* et de salsas.

Il regarda le ciel et aperçut un feu clignotant qui descendait lentement, venant de Rio Negro. Sa propriété entourée de hauts murs garnis de tessons de bouteilles se trouvait à flanc de colline, dominant la vallée à côté d'une plantation de caféiers. Il avait aménagé un héliport pour se déplacer plus facilement et faisait construire une

bretelle en goudron le reliant à la route de Medellin... Il commença à s'agiter, rameutant les domestiques et surtout les Mariachis. Sur son ordre, les musiciens se précipitèrent vers l'*hélipad* et, lorsque l'appareil se posa, le bruit des trompettes couvrit celui de la turbine. En arc de cercle, les Mexicains soufflaient dans leurs cuivres à se faire péter les poumons.

Alfredo Marques s'avança vers la machine, éblouissant dans sa chemise mexicaine brodée, décoiffé par le vent du rotor du Bell 500. Dès que Pedro Garcia Velasquez eut sauté à terre, il lui donna un *abrazo* vibrant de servilité.

— Quel plaisir de te voir, Don Pedro ! s'exclama-t-il.

Sa joie était sincère : le Cartel de Medellin lui faisait gagner des dizaines de millions de dollars chaque année. Il allait se présenter au poste de maire et espérait bien être élu. Déjà un stade portait son nom... Hélas ! El Mexicano lui rendit à peine son accolade. Le visage sombre, il demanda, sans même le remercier :

— Oscar Lopez-Triana est là ?

— Bien sûr, répondit son hôte, un peu surpris. Il doit être en train de danser près du bassin.

— Je veux le voir tout de suite, ordonna Pedro Garcia Velasquez. Va le chercher.

Quatre de ses gardes du corps étaient descendus de l'hélico et attendaient un peu en retrait. Leur armement allait du M16 agrémenté d'un lance-grenades aux éternelles Uzi. Alfredo Marques fendit rapidement la foule des invités. Des disques avaient provisoirement remplacé les Mariachis. Arrivé près du grand bassin aux flamants roses, il examina les danseurs. Pas d'Oscar. Il finit par le découvrir, derrière un buisson, incrusté dans Lorena, la *chica* à la robe rouge, les deux mains appliquées sur ses fesses cambrées. Ils faisaient du sur-place, se frottant lascivement au rythme doucereux de la salsa.

— Oscar !

Le chef du DAS tourna la tête et immédiatement se décolla de sa cavalière, pensant que son hôte réagissait, poussé par la jalousie... Mais Alfredo Marques lui dit à voix basse :

— El Mexicano est là, il veut te voir.

Il guida le directeur du DAS jusqu'au *narco*, puis se retira : il n'aimait pas se mêler de ce qui ne le regardait pas... Les Mariachis jouaient comme des fous, forçant Pedro Garcia Velasquez à hurler pour se faire entendre.

— Où est-il ? glapit le *narco*. Où est ce *carajo* de *gringo* ?

Il avait reçu un message du chef du DAS dans la journée, l'avertissant que Malko était de retour à Medellin, mais l'autre ne pouvait lui en dire plus au téléphone.

— Don Pedro, je ne sais pas exactement, protesta Oscar Lopez-

Triana. Miguel Botero était dans mon bureau ce matin quand on lui a passé une communication. Comme son attitude m'a paru bizarre, j'ai interrogé le standard qui m'a appris que c'était le *gringo* de la DEA qui l'avait appelé.

El Mexicano explosa aussitôt de haine.

— Encore ce Botero ! Donc il sait où se cache ce *gringo*. Où est-il ?

— Il est de service ce soir.

Oscar Lopez-Triana se rendit compte trop tard de sa gaffe.

— Fais-le venir, fit sèchement El Mexicano. Dis-lui que tu as besoin de lui. Tu es son chef, *claro* ?

Le chef du DAS blêmit. Les Mariachis semblaient sonner le glas à ses oreilles.

— Don Pedro, bredouilla-t-il, je ne peux pas faire ça ! On saura que c'est moi qui l'ai appelé. Je suis obligé de passer par le standard, à cette heure-ci. Et je suppose que...

Il n'avait pas de peine à imaginer pourquoi El Mexicano voulait rencontrer Miguel Botero... Le *narco* lui lança un regard méprisant. D'un geste naturel, il souleva sa chemise brodée et arracha de son holster son Colt à la crosse aux plaques d'or, braquant l'arme droit sur le chef du DAS. Automatiquement, les gardes du corps se rapprochèrent, formant un cercle impénétrable. Les autres invités continuaient à danser et à bavarder, plus loin dans le jardin.

— Appelle-le ou je te tue.

Il n'avait pas haussé le ton. Oscar Lopez-Triana sentit son front se couvrir de sueur. Dans l'état où il se trouvait, le *narco* était capable d'aller au DAS avec ses hommes et de déclencher une bataille rangée pour trouver le *gringo*. Il s'essuya le front, hypnotisé par le trou noir du canon. Ses lèvres sèches refusaient de s'ouvrir. Il finit par croasser :

— *Si, si, con mucho gusto, Don Pedro.*

Il se détourna et se dirigea d'un pas chancelant vers la maison. El Mexicano le rappela.

— Oscar !

— *Si, Don Pedro ?*

— Ne me dis pas qu'il n'est pas là ou que tu ne peux pas le joindre.

— *Esta para usted*, annonça la standardiste.

Miguel Botero prit l'appareil et reconnut aussitôt la voix de son chef. Oscar Lopez-Triana annonça d'un ton enjoué.

— *Agregado Botero*, je voudrais que vous veniez me chercher chez le *señor* Alfredo Marques. Je n'ai pas pris de garde du corps et c'est imprudent... Cela ne vous dérange pas... ?

— *Con mucho gusto, doctor*, fit le policier avant de raccrocher.

Se disant que le chef du DAS avait une voix bizarre. Il savait qu'une grande fête se déroulait chez Alfredo Marques où le Tout-Medellin défilait. Oscar Lopez-Triana avait dû tellement boire qu'il ne pouvait plus conduire... Il se leva, prit son holster et mit sa veste.

On entendait les cuivres des Mariachis à un kilomètre à la ronde. Miguel Botero gara sa Mazda à l'entrée du patio encombré de voitures et se dirigea vers l'endroit d'où venait la musique, après avoir allumé une cigarette.

Il n'avait pas parcouru dix mètres que deux silhouettes se dressèrent devant lui. Il vit tout de suite les armes, les gueules et comprit que c'était un guet-apens. Sa main n'eut pas le temps de saisir son Beretta. Deux autres avaient surgi par-derrière, l'immobilisant. Une corde enserra brutalement son cou, l'empêchant de crier. On lui arracha son pistolet. Soulevé de terre, il fut transporté, plus qu'entraîné, derrière le Castel Maroquin, et on le poussa dans une serre à la chaleur étouffante.

Un homme en chemise mexicaine attendait sous une ampoule nue, une cigarette à la main. Miguel Botero n'avait jamais rencontré Pedro Garcia Velasquez, mais il avait vu de nombreuses photos du *narco*. La mèche sur le front, le visage carré, le menton saillant et les yeux enfoncés, ne laissaient aucun doute. Simplement, il était plus petit qu'il ne se l'imaginait. Il régnait dans la serre une odeur douceâtre et une chaleur humide, insoutenable. Ceux qui l'avaient amené s'écartèrent un peu et la corde qui l'étranglait se desserra. Seuls deux hommes maintenaient encore ses bras derrière son dos.

— Tu sais qui je suis ?

Pedro Garcia Velasquez avait apostrophé Miguel Botero d'une voix mordante. Le policier retrouva une partie de son calme, bien que quelque chose au plus profond de lui-même soit glacé de terreur. Il avait entendu parler de ce genre d'entrevues et de la façon dont elles se terminaient.

— *Claro*, dit-il. Tu es Pedro Garcia Velasquez. El Mexicano.

Le *narco* hocha légèrement la tête, comme pour approuver l'énoncé de son nom, puis s'ébroua avec un sourire.

— Bien. Il fait chaud ici, on ne va pas rester des heures, non ?

Miguel Botero attendit la suite, muet. El Mexicano lança.

— Tu ne te doutes pas pourquoi je t'ai fait venir ?

— Non.

Miguel Botero gardait le regard fixé sur la chemise brodée, à la hauteur du troisième bouton, pour ne pas se trahir. Pedro Garcia Velasquez jeta sa cigarette et dit d'un ton conciliant :

— Miguel, je sais que tu es un brave garçon, qui travaille bien. Un

bon Colombien, aussi, qui aime son pays, non ? Tu sais que les *gringos* ne m'aiment pas. Ils ont encore essayé de m'enlever. C'est illégal et en plus, c'est injuste. J'ai fait beaucoup de bien dans ce pays. L'un de ces *gringos* a tué plusieurs de mes hommes et je sais qu'il se cache à Medellin. Il faut que tu m'aides à le trouver. Bien sûr, tu ne peux pas *officiellement* m'aider, parce que le DAS a peur des *gringos*. Mais tu peux le faire en *caballero*. Juste entre toi et moi.

« Tu n'ignores pas que je prends toujours soin de ceux qui me rendent service...

— Je sais, fit Miguel Botero.

Il n'arrivait pas à croire que son chef se soit mouillé officiellement pour l'entraîner dans ce guet-apens. Et pourtant c'était le cas. El Mexicano avait dû s'engager à ne rien lui faire. Sinon, ce serait trop grave pour Lopez-Triana.

— Alors ? lança El Mexicano d'une voix plus sèche.

— Je ne sais rien de cet homme, dit Miguel Botero, mais si vous me donnez son nom je peux me renseigner. Demain.

— Réfléchis un peu, insista El Mexicano.

L'ambiance s'était brusquement tendue.

Le policier secoua la tête.

— Non, vraiment, *señor* Velasquez, je ne vois pas.

Brutalement, le *narco* n'y tint plus. Il fit un pas en avant et saisit le policier à la gorge. Ses doigts avaient la dureté de l'acier. Le frêle Miguel Botero ne pouvait résister. El Mexicano le poussa à travers une cloison vitrée qu'il défonça, puis l'accula au mur. Les yeux lui sortaient de la tête.

— Écoute bien, coyote ! gronda-t-il. Ce *gringo* t'a appelé quand tu étais dans le bureau de ton chef. Tu sais où il se cache. Et tu vas me le dire. Tout de suite.

Il relâcha sa prise et Miguel Botero déglutit plusieurs fois. Jusqu'ici, on était dans les normes... Lui-même aurait interrogé un suspect de la même manière. Il soutint le regard du *narco*.

— C'est une erreur, *señor* Velasquez. Je parlais avec un de mes homologues de la DEA.

— Tu as des amis à la DEA, coyote ! Tu mens en plus !

— Non.

Le silence, pesant, menaçant. Face à face, les deux hommes s'observaient. Miguel s'attendait à ce que le *narco* tire son arme et menace de le tuer. Mais au lieu de cela, Pedro Garcia Velasquez se contenta de secouer la tête. Plein d'une pitié affectée.

— Miguelito, tu es un imbécile, fit-il. Et tu vas le regretter.

Il fit un geste en direction de ses hommes et, aussitôt, ceux-ci se jetèrent à nouveau sur Miguel Botero, l'entraînant hors de la serre. El Mexicano s'essuya le front avec un mouchoir à son chiffre et suivit

de son pas lourd.

Le petit groupe traversa la partie du jardin plongée dans l'obscurité, s'éloignant de la fête qui battait toujours son plein. Ils parcoururent une centaine de mètres, sortant de la propriété par la bretelle en construction, pour s'arrêter sur la partie déjà bitumée. Un des *sicarios* prit une cordelette et ligota étroitement les chevilles et les poignets de Miguel Botero. Puis, d'un croc-en-jambe, il le fit tomber à terre et l'y maintint, un pied sur sa gorge.

Pedro Garcia Velasquez s'approcha, méprisant.

— Tu ne veux toujours rien dire ?

— Je ne sais rien, répliqua Miguel Botero.

L'intimidation commençait à l'inquiéter. Qu'est-ce que l'autre mijotait ? S'il avait voulu le tuer, ce serait déjà fait... Brusquement, le ronflement hoquetant d'un moteur diesel éclata non loin d'eux. Suivi de grincements, de hurlements de pignons martyrisés et d'un bruit sourd. Miguel Botero réussit à tourner la tête et vit surgir de l'obscurité un monstre.

Un gros rouleau compresseur jaune destiné à aplanir le goudron, conduit par un des hommes de Pedro Garcia Velasquez. L'appareil avançait avec une sage lenteur et s'arrêta à quelques centimètres des pieds de Miguel Botero.

El Mexicano s'accroupit à côté de lui.

— Miguelito, lui dit-il, patelin. Tu vois ce truc ? Il va commencer par t'aplatir les pieds, puis les jambes, puis les genoux et plus haut... Je ne sais pas à quel moment tu mourras, et toi non plus. Maintenant, si tu veux qu'il s'arrête, tu n'as qu'à me dire où se trouve le *gringo*.

Il se redressa, leva la main et le rouleau compresseur se remit en route. Quelques secondes plus tard, Miguel Botero poussa un hurlement inhumain. Ses pieds venaient de disparaître sous le rouleau de fonte de quatre tonnes.

CHAPITRE XIX

— Don Pedro !

El Mexicano se retourna d'un bloc. Il avait fallu crier pour couvrir les hurlements du supplicé et le bruit du rouleau compresseur. C'était Alfredo Marques, blanc comme un linge. Pedro Garcia Velasquez leva les bras, faisant signe à son complice d'arrêter la machine. Miguel Botero se tordait à terre, essayant en vain de s'arracher au poids de la fonte, hurlant sans discontinuer. Ses pieds broyés lui causaient une douleur qui lui vidait le cerveau.

— Qu'est-ce que tu veux ? grommela El Mexicano à son copain.

L'autre s'essuya le front, affolé.

— Don Pedro, on entend le bruit, c'est terrible. Il y a le gouverneur de la province, des banquiers, le maire et même le colonel qui commande le 4^e bataillon de Police militaire.

— Et alors ? Ce sont *mes* affaires. Je ne suis même pas chez toi.

Alfredo Marques secoua la tête.

— Don Pedro, ils risquent de venir, de vous voir. Vous ne pouvez pas...

De n'importe qui d'autre, El Mexicano n'aurait pas accepté la moindre remontrance. Mais Alfredo était un fidèle entre les fidèles et, en plus, d'une utilité primordiale. Il avait mis des années à établir ses circuits financiers. Pedro Garcia Velasquez ne pouvait pas le traiter avec la même désinvolture que ses lieutenants... Il réfléchit quelques instants, puis lança :

— Tu as raison ! Envoie-moi les Mariachis. Après tout, tu les as fait venir pour moi, non ?

— Les Mariachis ? fit l'autre, interloqué.

— Mais oui ! confirma, bonhomme, Pedro Garcia Velasquez. Comme ça ils vont me donner un petit concert et tes amis ne s'inquiéteront pas. Tout le monde sait que j'aime la musique mexicaine... En plus, je suis sûr que tes invités ont envie de danser des salsas maintenant, pour se frotter un peu... J'ai aperçu quelques belles putes.

— Bien, bien, bredouilla Alfredo Marques.

Il repartit, sans oser regarder le supplicé. Quelques instants plus tard, les Mariachis déboulèrent en file indienne, au son de tous leurs cuivres. Leur chef s'arrêta net en voyant le spectacle et on entendit même quelques couacs. Un silence de mort tomba sur le groupe,

troublé seulement par les gémissements de Miguel Botero.

Paisiblement, El Mexicano s'approcha des musiciens et leur lança.

— *Caballeros !* Cet homme à terre est mon ennemi. Il m'a fait beaucoup de mal. Il travaille avec les *gringos* qui veulent m'enlever de notre beau pays. J'ai décidé de le punir. Mais comme j'adore votre musique, j'ai voulu qu'il en profite aussi...

Sans perdre de temps, il sortit de sa poche une liasse de billets de cent dollars et commença à les distribuer aux musiciens, sans compter, en commençant par le chef d'orchestre. Il recula ensuite et leva la main.

— *Vamos ! Una canción de Vera Cruz !*

Il y eut quelques secondes d'hésitation, puis les trompettes attaquèrent avec à peine une ou deux fausses notes. El Mexicano adressa un signe à l'homme assis aux commandes du rouleau compresseur et le diesel rugit à nouveau. L'engin se remit en route.

Le hurlement strident de Miguel Botero parvint à couvrir les premières notes de la chanson, mais les Mariachis, galvanisés par les dollars, trouvèrent un nouvel élan et on n'entendit plus que la mélodie de « Que Linda es Vera Cruz ». Le regard levé vers les étoiles pour ne pas voir l'horrible spectacle, les musiciens soufflaient dans leurs cuivres de toutes leurs forces. On ne résistait pas à un homme comme El Mexicano. Ils savaient très bien que ses gardes du corps massés à côté d'eux les tueraient tous s'ils en recevaient l'ordre.

Centimètre par centimètre le rouleau compresseur avançait, écrasant les jambes de Miguel Botero.

Ce dernier, choqué par la douleur, ne criait plus, la bouche ouverte. Du sang s'écoulait de sous le rouleau de fonte et le bruit du moteur étouffait le craquement des os... Un Mariachi s'arrêta brutalement de jouer, recula et vomit. Les autres étaient blêmes... El Mexicano avança et se pencha vers le policier, hurlant pour couvrir le vacarme.

— Tu vas parler ?

Miguel Botero ne répondit pas. Quand le rouleau arriva à la hauteur des genoux, son corps eut une légère contraction, puis demeura immobile. El Mexicano se releva, le visage de pierre. Le policier venait de mourir sans avoir livré son secret. D'un geste, il congédia les Mariachis qui s'empressèrent de filer sans s'arrêter de jouer. Le rouleau compresseur continuait, lui, d'écraser le mort. Pedro Garcia Velasquez regarda la tête éclater comme une noix. Ultime satisfaction. Une fois de plus, le *gringo* lui échappait. Et Oscar Lopez-Triana risquait d'avoir des ennuis. D'un pas vif, il fit demi-tour et traversa la fête. Le chef du DAS l'intercepta.

— Alors, Don Pedro ?

Le *narco* haussa les épaules.

— Ce coyote n'a rien voulu savoir. Mais il me faut ce *gringo*.

Il s'éloigna et quelques instants plus tard, le ronflement de l'hélicoptère couvrit le bruit de la musique. Les Mariachis avaient cessé de jouer et les amplis Akai crachaient à fond. Oscar Lopez-Triana fila vers le fond du jardin. Lorsqu'il aperçut le rouleau compresseur, il crut se trouver mal. Miguel Botero était un policier du DAS, pas un homme politique, cela risquait de faire des vagues. La haine égarait El Mexicano.

Le téléphone fit sursauter Malko. Il regarda sa montre : près de trois heures du matin.

— Allô ?

C'était la voix de Teresa, la juge.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko réveillé instantanément.

— Miguel n'est pas avec vous ?

— Non, pourquoi ?

— Il n'est pas rentré. J'ai appelé le DAS, on m'a dit que Oscar Lopez-Triana avait eu besoin de lui pour le ramener. Il se trouvait dans une grande réception, pas loin de la ville.

— Vous voulez qu'on y aille ?

— Oui, fit-elle après une légère hésitation.

— Je n'ai pas de voiture.

— Je vais venir vous chercher avec la mienne. Dans dix minutes.

Malko eut juste le temps de s'habiller et de glisser dans sa ceinture le Beretta 92 trouvé chez Miguel Botero. Lorsqu'il descendit, la jeune femme était déjà là. Il vit d'abord le canon d'un riot-gun dépassant de la portière. Teresa, vêtue à la hâte d'un pull et d'un blue-jean, avait les traits tirés.

Elle démarra aussitôt en direction du Poblado. À mi-chemin de la colline, un barrage de soldats les intercepta brièvement. Ensuite la route absolument déserte montait vers les sapins et le col. Teresa se tourna vers Malko.

— J'ai peur, dit-elle simplement. Jamais Miguel ne me laisse sans nouvelles.

Malko préféra ne pas répondre... Il avait vu de quoi était capable El Mexicano et le pire était à craindre... Ils redescendirent de l'autre côté du col et un kilomètre plus loin, Teresa s'engagea dans un chemin de terre serpentant dans les collines.

Ils arrivèrent sur une partie asphaltée, doublèrent des engins de terrassement et parvinrent au portail ouvert d'une grande propriété. Un garde qui somnolait sur son riot-gun se réveilla en sursaut et les mit en joue. Teresa lui montra sa carte et lui expliqua ce qu'ils cherchaient.

— Tous les invités sont partis, expliqua-t-il, les musiciens aussi.

Malko regardait les quelques véhicules qui se trouvaient encore là : une Mercedes, une BMW et plusieurs 4 × 4. Soudain, il aperçut près de la grille, la Mazda blanche de Miguel Botero.

Teresa poussa un cri et ils se précipitèrent. Le véhicule était ouvert, la clef dessus.

— Mon Dieu ! fit la jeune juge.

Malko fouilla la cour en vain.

— On va réveiller le propriétaire, proposa-t-il.

Teresa secoua la tête.

— Inutile, je le connais, c'est un ami de El Mexicano. Même s'il sait quelque chose, il ne dira rien. Partons, je vais alerter le DAS.

Elle était si troublée qu'il prit le volant. C'est en ressortant de la propriété que ses phares éclairèrent quelque chose sous le rouleau compresseur.

Teresa sanglotait sans interruption, la tête dans ses mains, les épaules secouées de spasmes. Malko, tordu de rage impuissante, négociait au mieux les innombrables virages de la route descendant sur Medellin. L'horrible mort de Miguel Botero était le point d'orgue de cette opération ratée. Il pensa à Dirty Shirt Harry. Que lui était-il arrivé ? Lui aussi devait être mort, après d'affreuses tortures.

— Je ne comprends pas ! sanglota Teresa. Il était très prudent.

— Moi, je comprends, fit Malko. Je l'ai appelé au DAS. Il m'a dit ensuite qu'il se trouvait dans le bureau d'Oscar Lopez-Triana. Ce dernier a dû transmettre l'information à Pedro Garcia Velasquez et les deux hommes ont attiré Miguel dans un guet-apens. Il a été exécuté parce qu'il a dû refuser de dire où je me trouvais.

— Mais pourquoi cet acharnement contre vous, de la part de El Mexicano ? interrogea Teresa.

Il n'y avait plus aucune raison de lui cacher la vérité. Malko lui raconta le plan fou du kidnapping de Pedro Garcia Velasquez. Lorsqu'il eut fini, les lumières de Medellin apparaissaient en contrebas. De loin, cette ville allongée paresseusement dans la vallée semblait si calme...

— Je ne veux pas rester seule, fit soudain Teresa. Allons chez moi.

Ils garèrent la voiture devant l'appartement et sortirent armes au poing, mais la rue était absolument déserte. À peine dans la chambre, Teresa jeta le riot-gun dans un coin et s'effondra sur le lit, en larmes. Malko tenta, en vain, de la consoler, puis elle s'endormit dans ses bras. Lui resta longtemps à fixer l'obscurité. Cette mission se terminait par un sanglant fiasco.

Teresa ouvrit les yeux. L'aube pointait. Son visage était bouffi de larmes. Elle se leva comme un zombi et alla dans la salle de bains. Lorsqu'elle en ressortit, elle dit à Malko :

— Je vais aller travailler et savoir ce qui s'est passé. Ne bougez surtout pas d'ici. Mon escorte vient me chercher dans cinq minutes.

— D'accord, dit Malko.

Il la regarda claquer la porte. Brutalement, il venait de comprendre sa répugnance à quitter Medellin. Puisqu'il ne pouvait atteindre El Mexicano, il devait au moins venger Miguel Botero qui lui avait sauvé la vie au prix de la sienne. Et il n'avait pas l'intention de demander leur avis ni à la CIA ni à la DEA.

Au moment où il allait entrer sous la douche, le téléphone sonna. Il préféra ne pas répondre. Inutile de signaler sa présence. Lorsque la sonnerie se tut, il composa le numéro de Wayne Maifort, à Bogota.

— Miguel Botero a été assassiné hier soir, annonça Malko.

Le chef de station de la CIA écouta, bouleversé, le récit de Malko.

— Bon sang ! explosa-t-il. Ne restez pas une minute de plus dans cette ville ! Enfin, dans tout ce merdier, il y a une relativement bonne nouvelle...

— Quoi ?

— Je viens d'avoir un coup de fil de Dirty Shirt Harry, annonça-t-il. Il a pu échapper aux *sicarios* de El Mexicano. Il se cache dans son village chez des amis sûrs.

— Il faut aller le chercher, fit Malko. Sinon, ils vont le tuer.

Le silence qui suivit lui en dit long sur les intentions de Wayne Maifort. Ce dernier finit par dire :

— Malko, c'est impossible. Dans ce coin, nous sommes comme des *sitting-ducks*⁽⁵⁴⁾. Les *narcos* font ce qu'ils veulent, vous avez pu constater à quel point. Harry est un vieux routier, il va se débrouiller.

— Vous savez très bien que non ! protesta Malko, fou de rage. Il va mourir, comme Yaakob, comme Elvira, comme Miguel Botero. C'est nous qui l'avons mis sur ce coup, il faut aller le récupérer.

— Je n'ai personne.

— Si, moi.

— Je ne peux pas vous envoyer là-bas, ce n'est pas dans le cadre de votre mission. Langley ne me pardonnerait jamais d'avoir risqué la peau de quelqu'un aussi précieux que vous pour un demi-solde à moitié clochard...

— Et moi, fit Malko cinglant, je ne me pardonnerais jamais de l'avoir laissé là-bas.

Il s'ensuivit un lourd silence. Rompu par Malko :

— Où est-il exactement ?

- Il doit me rappeler pour me le dire demain matin.
- Vous n'avez pas un avion qui pourrait se poser sur le terrain que nous devons utiliser ?
- Non. Il me faut un ordre de mission de la DEA et ils n'ont pas assez d'appareils pour les risquer de cette façon. Harry n'a jamais travaillé pour eux.
- Malko sentait une telle mauvaise volonté qu'il n'insista pas...
- Très bien, dit-il, lorsque Harry vous rappelle, demandez-lui où il se trouve *exactement*. Et dites-lui que je vais aller le chercher.
- Vous êtes fou furieux ! protesta l'Américain. Malko n'entendit pas la suite : il avait raccroché.

Teresa avait encore les yeux rouges, mais son calme était revenu. Seule une lueur désespérée au fond de ses yeux noirs révélait sa tristesse. Elle était venue retrouver Malko pour déjeuner et ils mangeaient sans appétit une viande grillée, sur la table de la cuisine. Dehors, les quatre gardes du corps de la juge veillaient à sa sécurité. Celle-ci, changée, ressemblait à une madone en deuil avec ses bas noirs et son visage tragique.

Elle dit d'une voix absente :

— Je sais maintenant ce qui s'est passé hier soir. Oscar Lopez-Triana a délibérément attiré Miguel dans un guet-apens. El Mexicano se trouvait là.

— Chez ce type ?

— Oui, il est arrivé en hélicoptère. Le DAS l'a découvert, mais bien entendu a donné l'alerte trop tard...

— Mais comment Oscar Lopez-Triana a-t-il expliqué la disparition de Miguel ?

— Il prétend ne jamais l'avoir vu. Il ne nie pas l'avoir appelé, mais dit qu'il est revenu tout seul chez lui, pensant que Miguel avait eu une panne de voiture. Et il prétend aussi que El Mexicano n'était pas là. Que faire ? Tous les gens qui assistaient à cette soirée jurèrent ne pas avoir aperçu El Mexicano. C'est leur vie qui est en jeu.

— Donc, il n'y a rien à faire ?

Teresa secoua la tête avec tristesse.

— Rien. Pour Miguel, c'est fini. Un jour proche, ce sera mon tour. Il faut que vous partiez aujourd'hui même.

Malko plongeait ses yeux dorés dans ses prunelles sombres.

— Teresa, dit-il, j'ai appris que celui qui devait m'aider à enlever Pedro Garcia Velasquez est vivant. Il a pu échapper aux *sicarios* et se cache dans son village du Magdalena Medio.

— Que Dieu le garde ! fit la jeune femme.

— Je veux aller le chercher.
Elle posa sa fourchette.
— Vous êtes fou.
— Non, fit Malko. Mais j'ai besoin d'une voiture blindée, vous pourriez m'en trouver une ?

Teresa eut un sourire découragé.

— Vous plaisantez ! Je n'ai jamais pu en avoir une, même pour moi. Il y en a très peu. Seuls les *narcos* en possèdent. D'ailleurs, j'en ai saisi une toute neuve il y a peu de temps, chez le neveu de Pedro Garcia Velasquez.

— Où est-elle ?

— Au 4^e bataillon de Police militaire, il n'y avait pas de place ailleurs pour l'entreposer.

— Vous pourriez la récupérer ? Avec un engin de ce type et l'effet de surprise, je peux m'en sortir.

Teresa jouait avec une boulette de pain, songeuse. Elle releva la tête pour dire :

— Vous êtes *loco*... mais je vous comprends. Il y a peut-être une solution. Je suis en très bons termes avec le colonel qui commande cette unité. Il y a longtemps, avant de connaître Miguel, j'ai eu une aventure avec lui. C'est un type bien. Si je viens reprendre possession de ce véhicule qui est sous scellés, il me laissera l'emmener. Mais je commets une faute grave qui peut me coûter ma place.

— Teresa, fit Malko, posant la main sur la sienne, si vous restez à Medellin, vous allez mourir. J'ai un peu de poids auprès des gens de la DEA, je vais vous faire expédier aux États-Unis pour quelques mois. Ensuite, on verra. Mais il faut m'aider à sauver Harry. Vous êtes la seule à le pouvoir.

— Très bien, dit-elle. Allons-y.

Le colonel Evan Cure s'arrêta devant un superbe 4 × 4 rouge sang avec de grandes roues qui lui donnaient une étrange allure haut perchée, une rangée de phares sur le toit et même un arceau de sécurité. Un GMC flambant neuf.

— Regardez la portière ! fit-il.

Il l'ouvrit. Teresa et Malko découvrirent l'épaisseur de la glace et du blindage découpé d'un rectangle qui coulissait à l'intérieur, ménageant une meurtrière. Elle se fermait avec des tétons d'acier comme un coffre-fort et faisait à peu près le même bruit... Les pneus énormes étaient également à l'épreuve des balles. Sous le volant, une cache ouverte révélait un emplacement pour dissimuler une arme de poing. Un scanner permettait d'écouter les fréquences de police. Il n'y avait

pas 1 000 kilomètres au compteur.

Exactement ce dont Malko avait rêvé.

— Venez prendre un café dans mon bureau, offrit le colonel avec un coup d'œil brûlant à Teresa.

Visiblement, il aurait préféré qu'elle vienne seule. Ils l'avaient trouvé en train de lire un vieux *Penthouse* dans son bureau aux murs tapissés de boiseries, en survêtement et il s'était jeté sur la jeune femme. Les soldats du 4^e Bataillon faisaient du sport ou flirtaient avec leurs *chicas* sur les pelouses entourant la caserne. Le QG du 4^e Bataillon se trouvait sur les hauteurs du *populaciones* de Buenos-Aires, au milieu des centaines de maisonnettes en brique rouge accrochées aux collines. On y croisait des cavaliers et des filles en jean moulant et au regard aguicheur.

Teresa regarda sa montre ostensiblement.

— Nous sommes un peu pressés, dit-elle.

Le colonel prit dans son bureau une pochette de plastique pleine de papiers et la jeta sur la table.

— Tiens, dit-il, voilà les papiers. Il y a trois M16 aussi, tu les veux ?

— Oui, fit la juge après un regard échangé avec Malko.

— Les M16, je m'en fous ! soupira le colonel Cure, mais un engin comme ça, je voudrais bien en avoir un. Et puis des radios, des hélicos... Mes hommes sont tellement pauvres qu'ils n'ont que leur uniforme. Enfin, comme il est sous scellés, je ne pouvais pas l'utiliser.

Ils bavardèrent un moment puis prirent congé. Le colonel Cure serra Teresa dans ses bras et sa main s'égara distraitement vers sa croupe. Il défit lui-même les scellés du GMC et les regarda partir. Malko avait été présenté comme un agent de la DEA. La juge ayant expliqué qu'elle avait besoin du véhicule pour une reconstitution. Dès qu'ils furent passés devant la vieille mitrailleuse de « 30 » qui gardait l'entrée de la caserne, Teresa se tourna vers Malko avec un sourire.

— Vous êtes content ?

Dans cet engin, ils dominaient la route. L'impression d'être dans un char.

— Oui, dit Malko. Vous avez été fantastique ! Je vais partir dès que je saurai exactement où se trouve Dirty Shirt Harry.

Elle changea de vitesse et dit sans le regarder :

— Je crois que je vais venir avec vous. Je n'ai pas le droit de laisser ce véhicule. C'est une pièce à conviction.

CHAPITRE XX

Malko fonçait le plus vite possible sur la route détrempée par les averses tropicales, pleine de coulées de latérite, se réduisant parfois à un étroit couloir entre le précipice et la falaise couverte de jungle. Teresa, à côté de lui, était prudemment sanglée dans sa ceinture de sécurité. Ils ne parlaient guère. Malko broyait du noir : quelques jours plus tôt, il parcourait l'autopista plein d'espoir. Maintenant, ce qu'il pouvait espérer de mieux c'était de ramener Dirty Shirt Harry vivant à Bogota. Le Britannique avait rappelé Wayne Maifort pour lui indiquer qu'il se trouvait dans l'*almacen* du village, à côté de l'école.

Une fois le Britannique récupéré, ils continueraient en voiture jusqu'à Bogota. Six ou sept heures de route. À côté de lui, Teresa remuait des pensées guère plus gaies. Miguel Botero avait été décoré. Par Oscar Lopez-Triana et à titre posthume.

Le chef du DAS n'était officiellement pas impliqué dans l'assassinat... Même si certains de ses collaborateurs ne se faisaient aucune illusion. À Medellin, on avait trop peur de Pedro Garcia Velasquez pour oser élever la voix.

Malko, profitant d'une brève ligne droite après un pont enjambant une *quebrada* où bouillonnait un torrent limoneux, tourna la tête vers Teresa. La jeune femme portait un jean et un pull léger très moulant. À peine maquillée, elle était encore plus belle. À ses pieds se trouvait son riot-gun à canon scié et les trois M16. Plus des munitions qu'elle avait récupérées au greffe. Tout le monde ignorait son départ à Medellin.

— Vous avez peur ? demanda Malko.

Elle secoua la tête avec un pauvre sourire :

— Il y a tellement longtemps que j'ai peur. Au moins, cette fois, j'ai une voiture blindée et je ne suis pas seule.

Malheureusement, le GMC n'était pas climatisé. Malko descendit la glace blindée : ils entraient dans une zone tropicale et la chaleur devenait étouffante. Le paysage de collines boisées faisait place aux pâturages et aux zébus. Encore une heure, un péage et, sur sa droite, avec un serrement de cœur, il aperçut le portail de la *finca* de Pedro Garcia Velasquez.

— Vous croyez qu'il est là ? demanda-t-il.

— Personne n'en sait rien, dit-elle. Il se déplace sans cesse, en hélicoptère ou en voiture. Il dispose d'une centaine de *fincas*...

L'avion, au-dessus du portail, semblait les narguer. Puis ce fut le péage où Malko s'était échappé. Le camion était toujours là, sur le flanc. Il pensa à Melinda Avila.

S'en était-elle sortie ?

Quelques kilomètres plus loin, ils tournèrent à gauche vers Puerto Boyaca. Malko examinait soigneusement tous ceux qu'il croisait. Il était entré dans le fief de Pedro Garcia Velasquez et les hommes du *narco* devaient traîner partout. Ils atteignirent sans encombre le chemin de terre menant à Topaipi. L'énorme 4 × 4 semblait voler sur les ornières. Ils passèrent le gué sans même s'en apercevoir. Malko allait être obligé d'apprendre à Dirty Shirt Harry le sort de son amie Elvira. Même si le Britannique s'en doutait, ce serait un choc...

Au dernier embranchement plusieurs hommes à côté d'une Toyota le dévisagèrent avec curiosité. On ne devait pas souvent voir dans ce coin des engins aussi modernes...

Dix minutes plus tard, il débouchait dans Topaipi. La *cantina* était à la sortie, sur la gauche. Il gara le GMC en face et dit à Teresa :

— Attendez-moi. Nous n'allons pas rester longtemps.

Il y avait plusieurs personnes dans la boutique sombre. Malko attendit qu'elles soient parties pour demander au patron :

— *El señor Harry ?*

L'autre avait dû être prévenu par le Britannique car il ne fit aucune difficulté pour dire :

— *Se fue a casa, para esperale*⁽⁵⁵⁾.

Malko ressortit. Le vieux mercenaire avait dû vouloir récupérer quelques affaires. Il remonta dans le GMC.

— Il est chez lui, annonça-t-il à Teresa.

Nouveaux cahots... jusqu'au corral du mercenaire. Malko amena le GMC jusqu'à la maison. Il aperçut, attaché devant, un cheval. Le Britannique était bien là... Ils descendirent tous les deux et il appela :

— Harry !

Pas de réponse. Il entra dans la maison : tout était en ordre avec un gros sac de toile posé au milieu de la première pièce. Harry avait fait ses bagages... Malko ressortit et allait faire le tour lorsqu'il entendit Teresa hurler. Cela venait de derrière la maison. Il y courut et trouva la juge pétrifiée d'horreur devant un arbre.

Dirty Shirt Harry y était attaché. Avec de grosses cordes. Malgré la tête penchée sur sa poitrine, on voyait l'horrible blessure qui lui ouvrait la gorge d'une carotide à l'autre... Pour faire le compte, on avait arraché de leurs orbites ses superbes yeux bleus... Et une machette était plantée dans sa poitrine, en plein cœur. Le sang coulait encore lentement des blessures. Il avait été tué depuis moins d'une heure !

— Les ordures ! murmura Malko.

Une fois de plus, il arrivait trop tard... Il n'y avait plus rien à faire

pour le Britannique. Teresa poussa un cri :

— Attention !

Il tourna la tête vers l'entrée du corral. Quatre hommes arrivaient vers eux, sans se presser. Tous avaient des armes à la main – fusil ou riot-gun – et d'autres passées dans la ceinture. L'un d'eux leur adressa un signe ironique et joyeux avec sa machette. Ce ne pouvaient être que les assassins de Harry. Sûrs de leur force, ils venaient terminer leur travail.

— Venez, fit Malko.

Ils regagnèrent en courant le GMC. Le lourd claquement rassurant des portes ravit Malko. Enfin, on allait s'amuser. Les tueurs arrivaient en ricanant. L'un d'eux leur fit signe de descendre, avec le canon de son FAL. Comme rien ne se passait, il arma et devint plus menaçant. Malko lança le moteur et l'engin commença à rouler doucement vers eux.

— *He gringo, reten*⁽⁵⁶⁾ !

Le tueur épaula et lâcha une rafale dans la portière. Avec comme seul résultat une série de chocs sourds et quelques éclats de peinture. Tranquillement, Malko fit coulisser la plaque d'acier qui découvrait la meurtrière et y glissa le canon d'un des M16. Les quatre assassins le regardaient, ébahis. Le M16 se mit à cracher. Une courte rafale. Qui termina la vie de celui qui avait tiré.

Les trois autres se déchaînèrent. Les projectiles rebondissaient sur le blindage comme des grêlons.

Malko fonça vers le plus proche. Paniqué, celui-ci s'enfuit. Les projectiles du M16 le rattrapèrent et lui hachèrent le dos. Il courut encore un peu et tomba dans l'herbe, définitivement arrêté dans sa course. Les deux derniers avaient compris. Ils s'enfuirent dans la prairie, sans demander leur reste. Malko passa le crabot et les suivit. Le GMC volait dans les fondrières. Il arriva à la hauteur du second qui détalait la bouche ouverte, un ridicule petit automatique au poing. L'homme tourna la tête et vit le pick-up. Il voulut faire un écart, mais c'était trop tard. Ce qui restait du chargeur du M16 lui déchira les côtes, le cœur et les poumons. Il roula sur lui-même comme un chevreuil foudroyé et ne bougea plus.

Le quatrième courait encore. Comprenant qu'il allait être rattrapé, il s'arrêta et tomba à genoux.

Malko allait lever le pied de l'accélérateur lorsqu'il aperçut à son poignet la grosse Rolex de Dirty Shirt Harry... Il écrasa la pédale et cinq secondes plus tard le lourd pare-chocs défonça la poitrine du tueur. Il tomba en arrière avec un cri qu'ils n'entendirent pas et passa sous le véhicule. Malko sentit le choc sourd que fit sa tête en éclatant sous la masse du pont avant. Dans le rétroviseur, il vit le corps disloqué, à moitié enfoncé dans la prairie. Alors seulement, il ralentit et fit demi-tour, se dirigeant vers la sortie du corral. Il se tourna vers Teresa qui

n'avait pas dit un mot.

— Vous avez bien fait, fit la jeune femme d'une voix blanche. Ce sont des animaux.

— J'ai horreur de tuer, dit lentement Malko, mais là, c'était trop.

Ils ne dirent plus un mot jusqu'au village. Malko stoppa et entra dans la *cantina*. Il tendit une liasse de pesos au Colombien ridé et lui dit :

— Harry est mort. Ils l'ont tué. Faites-lui un bel enterrement.

Teresa ressemblait à une statue de sel. Ils repartirent sans un mot. Malko eut soudain une envie folle : aller à l'hacienda Napoles et tuer Pedro Garcia Velasquez.

Teresa devait avoir un sixième sens, car elle dit tout à coup :

— Allons-y, si vous voulez, mais nous avons peu de chances de repartir vivants.

Malko posa la main sur sa cuisse.

— Merci !

Une heure et demie plus tard, il franchit le portail surmonté de l'avion et s'engagea dans l'allée montant au milieu des pâturages. Teresa était très pâle, mais elle tenait sans trembler son riot-gun. Avec le GMC blindé, ils avaient une chance raisonnable de s'en sortir. Tout au moins au début.

C'est juste après un virage qu'ils aperçurent le barrage, invisible de la route. D'abord une herse escamotable, puis une lourde grille d'acier qui coulissait pour laisser passer les véhicules. De chaque côté de la route, on avait creusé dans la prairie un véritable fossé anti-char.

Une douzaine d'hommes armés de fusils baguenaudaient autour de la grille, dominés par un mirador équipé d'une mitrailleuse !

— Nous ne passerons jamais ! fit à voix basse Teresa.

C'était aussi l'avis de Malko. Déjà, les hommes de Pedro Garcia Velasquez étaient en train de se déployer. Tous portaient à la ceinture des walkie-talkie. Il aurait fallu une véritable expédition militaire pour en venir à bout. Fou de colère, Malko écrasa le frein. Surpris, les *sicarios* l'observaient, ne sachant pas trop quelle attitude adopter. Malko passa le crabotage et se tourna vers Teresa.

— Accrochez-vous !

D'un brutal coup de volant, il sortit de la route, rebondit dans le fossé, et repartit à travers la prairie en direction de l'autopista, zigzaguant entre les zébus et les vaches.

Dans le rétroviseur, il aperçut plusieurs gardes en train d'épauler et aussitôt, des chocs sourds ébranlèrent la carrosserie. Un projectile s'écrasa sur la glace de custode, la rendant opaque. Sans le blindage du

GMC, ils y seraient restés. Heureusement, un repli de terrain les cacha à leurs adversaires et, quelques instants plus tard, Malko franchit en sens inverse le portail de l'hacienda Napoles. Ivre de rage et de dépit, il tourna à gauche, vers Bogota.

Il avait vraiment tenté l'impossible.

L'immense silhouette de John Clifton semblait ratatinée. Comme si le chef de la DEA avait rétréci au lavage. La pièce sans ouverture de l'ambassade US ajoutait encore à l'atmosphère sinistre... Malko bâilla. Il était arrivé trois heures plus tôt à Bogota, après sept heures d'une route épuisante. Teresa s'était couchée aussitôt dans la suite qu'il avait prise au *Tequendama*. Tandis qu'il allait rendre compte... Dire que l'ambiance était morose était une litote.

— Nous avons été obligés de leur dire, expliqua l'Indien. Il y avait trop de morts. Le ministre de l'Intérieur est furieux. Il a convoqué hier notre ambassadeur pour lui annoncer qu'il s'agissait d'une ingérence intolérable dans les affaires intérieures de la Colombie.

— L'empaffé ! grommela Wayne Maifort.

— J'ai fermé ma gueule, fit l'Indien. Nous avons besoin de leur collaboration. Et puis, le meurtre de Miguel Botero a quand même fait des vagues. Mais Oscar Lopez-Triana est intouchable.

— Pourquoi est-il intouchable ? fit Malko.

Wayne Maifort frotta son pouce contre son index.

— Les *narcos* ont acheté beaucoup de gens. Il a des dossiers. Aucun ministre ne prendra une sanction contre lui. Et de toute façon, cela ne changerait pas grand-chose. Nous le court-circuiterons à l'avenir.

Une secrétaire entra et tendit un message. John Clifton le lut et éclata d'un rire sardonique.

— C'est complet. Monica de Graf, nommée ministre de la Justice pour lutter contre les *narcos*, vient de démissionner, à cause des menaces qu'elle a reçues. Elle aura fait trois mois, dont deux chez nous... C'est vraiment un pays de merde.

Malko en avait la nausée. Miguel Botero, Harry, Yaakob Netamayu, probablement Isabel Nieto qui n'avait plus donné signe de vie, Elvira... C'était beaucoup. Le Cartel de Medellin faisait la loi en Colombie et la DEA avait cru aux contes de fées. Il restait au moins une personne à sauver.

— John, dit-il, je ne demande qu'une chose : prendre soin de Teresa. Sinon, ils vont l'abattre.

L'Indien de la DEA lui adressa un sourire rassurant.

— C'est fait. Tout est arrangé. Je l'ai fait envoyer en mission à Miami, pour une formation. Elle y restera six mois et, si elle veut

habiter définitivement là-bas, on l'installera comme enquêteur spécial pour les interrogatoires des *narcos*. On lui aura une « green card ». C'est tout ce que je peux faire.

C'était au moins cela. Wayne Maifort regardait Malko d'une drôle de façon, devinant qu'il n'avait pas terminé. Il se jeta à l'eau.

— Malko, fit-il, il ne faut pas vous éterniser à Bogota. OK ?

Il n'y avait rien à dire. Il se leva. L'Indien en fit autant. Dans l'ascenseur, il tira un papier de sa poche et le tendit à Malko.

— Je voudrais quand même que vous lisiez cela...

Malko le prit et le parcourut. C'était un rapport signé de John Clifton, vieux de plusieurs semaines, concernant l'opération contre El Mexicano. Le chef de la DEA la déconseillait, prévoyant qu'on ne pourrait pas mettre la main sur Pedro Garcia Velasquez en raison des nombreuses complicités dont il disposait... Ils étaient arrivés au rez-de-chaussée. Malko lui rendit le papier, stupéfait.

— Mais alors pourquoi a-t-on fait tout cela ?

L'Indien eut un haussement d'épaules fataliste.

— C'est Wayne. Il voulait nous rendre un grand service pour qu'on lui en rende d'autres. Mais ne lui en parlez pas...

Malko repensa au vieil adage : « La victoire a beaucoup de pères mais la défaite est orpheline. »

Les huit agents du DAS triés sur le volet qui protégeaient Malko et Teresa regardèrent avec envie la jeune femme sortir d'une boutique de la calle 82, les bras chargés de paquets. Entassés dans deux voitures de service ils avaient pour mission de ne pas lâcher le couple d'une semelle. Certes, Bogota n'était pas Medellin, mais Pedro Garcia Velasquez avait le bras long.

— J'ai tout ce qu'il faut, dit Teresa, nous pouvons rentrer.

Malko avait presque dû la forcer pour l'emmener se détendre en faisant un peu de shopping. El Mexicano avait replongé dans le Magdalena Medio et il y avait peu de chances que la police colombienne mette la main dessus. À Bogota, le téléphone de Melinda Avila ne répondait pas. Aucune nouvelle non plus d'Isabel Nieto...

Teresa et Malko remontèrent dans leur voiture blindée conduite par un agent de la DEA, passant devant l'arrière d'une Cadillac rose fichée dans le mur, au-dessus de l'entrée du « Hard Rock Café ». Puis, ils redescendirent vers le *Tequendama* par la carrera Caracas. Encadrés par les véhicules du DAS. Les policiers colombiens les suivirent jusque dans l'ascenseur et deux d'entre eux restèrent sur le palier du quinzième, en face de leur suite. À peine entrée, Teresa défit ses paquets, regardant avec ravissement les robes, les chaussures et la

lingerie que Malko venait d'acheter pour elle.

— C'est comme un conte de fées. Il y a si longtemps que je ne me suis pas détendue...

Ils devaient partir tous les deux le lendemain. Elle, vers Miami, Malko sur New York. De là, il prendrait un A 310-300 d'Air France sur Strasbourg, allant rendre visite à des amis dans la Forêt Noire.

— Faites-vous belle, dit-il. Je vous emmène dîner.

En attendant qu'elle se prépare, il s'installa devant CNN. Son amertume ne s'était pas dissipée. Teresa avait donné de nombreux coups de téléphone et lui avait annoncé que El Mexicano se cachait maintenant dans une zone accidentée au sud-ouest de Medellin, entre Locorno, San Luis et San Carlos. Il y avait une femme avec lui qui correspondait au signalement de Melinda Avila. Elle au moins, s'en était tirée.

Teresa réapparut et Malko sentit son pouls s'accélérer. Elle était tout simplement sublime dans une robe noire en crêpe et en dentelle très courte, bien au-dessus du genou. Le tissu la moulait comme un gant, épousant les courbes des seins, des hanches pleines, et laissant deviner les serpents des jarretelles tenant ses bas. Les escarpins à hauts talons lui donnaient une démarche encore plus sensuelle que d'habitude. Elle baissa les yeux devant le regard insistant de Malko. Une brusque lueur de tristesse dans le regard.

— J'ai un peu honte d'être ainsi après ce qui s'est passé, murmura-t-elle.

Malko la prit par le bras, l'entraînant vers la porte. Rien ne ressusciterait Miguel Botero, hélas, mais la vie continuait.

Dans l'ascenseur, un Colombien monté au 14^e ne quitta pas des yeux jusqu'au rez-de-chaussée sa croupe callipyge.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— À la *Casa Bella*, dit Malko. On y mange bien et il y a de l'ambiance...

Les deux voitures du DAS les encadraient, bourrées de policiers. Par précaution, ils n'avaient pas réservé.

Une immense banderole avec la photo d'Emilio Galan, candidat à la Présidence de la République assassiné par les *narcos*, un mois plus tôt, était encore pendue au travers de la Septima, barrée d'un large crêpe noir. Symbole de l'impuissance gouvernementale... Malko s'engagea dans la route de la Calera qui grimpait vers la montagne, laissant Bogota derrière eux. Presque à chaque virage, des rabatteurs adressaient aux voitures des signes désespérés, tentant de les attirer dans les dizaines de restaurants et de bars qui jalonnaient la route.

Par contre, le parking de la *Casa Bella* était plein. De loin, on aurait dit un énorme chalet. Dès qu'ils ouvrirent la porte, la musique les frappa comme une gifle. Des couples ondulaient sur la piste, près du

petit poêle, les serveurs dansaient en apportant leurs commandes, même la minuscule hôtesse respirait la joie de vivre. Elle installa Teresa et Malko à une table près des grandes baies vitrées dominant le panorama de la vallée. Teresa était fascinée par les milliers de lumières s'étendant à perte de vue. Elle but d'un trait l'*aguardiente* apportée d'autorité. Dès qu'ils eurent commandé leur *carne a la fraga*⁽⁵⁷⁾, Malko l'entraîna sur la piste. Elle l'y suivit légèrement réticente, avec un regard gêné pour les couples qui y flirtaient ouvertement, emboîtés les uns dans les autres.

— Je me sens bizarre, murmura-t-elle.

— Vous avez besoin de vous détendre, plaida Malko. Et ce soir, vous êtes absolument superbe.

C'était la première fois qu'il lui adressait un compliment direct. Prise par la musique, elle commença à onduler sur place avant même que Malko la prenne dans ses bras. C'était une salsa lente, tropicale, pleine de sensualité languide. Dès que Teresa fut au contact de Malko, celui-ci eut l'impression de toucher une pile électrique. La musique paraissait imprégner tous ses muscles, ses os. Le pubis en avant, les hanches fluides, elle mimait l'amour, les yeux mi-clos, sans même paraître s'en rendre compte. Peu à peu, elle se rapprocha de lui, comme les autres couples autour d'eux, jusqu'à ce qu'ils soient étroitement encastés l'un dans l'autre. Finalement, elle enfouit sa bouche dans le cou de Malko, comme si elle voulait se cacher. Il sentait monter son désir et Teresa ne pouvait l'ignorer. Quand ils retournèrent à la table, la viande était servie. Ils mangèrent lentement, entrecoupant leur repas de danses. Le sang noir de Teresa ressortait de plus en plus. À côté d'elle, les autres femmes semblaient gauches et raides.

Son corps somptueux n'était que sensualité. Maintenant, d'elle-même, elle se collait à lui, quel que soit le rythme, salsa, cumbia ou meringue. Il en oubliait l'horreur des derniers jours.

— J'adore cette musique, soupira Teresa.

Ils burent encore. De l'*aguardiente*, du vin, du Cointreau pour Teresa qui n'aimait pas les alcools trop râpeux. Entre l'altitude et le désir irradié par cette somptueuse femelle, Malko planait. Revenu à leur table, il ne put s'empêcher de poser la main sur le genou gainé de nylon noir et de remonter. Teresa fit comme si de rien n'était. Il arriva à la lisière du bas, au contact de la peau nue et tiède, il sentit ses reins s'embraser. La tête rejetée en arrière, Teresa regardait les lumières de Bogota dans la vallée.

— Rentrons, dit Malko.

Elle se leva sans protester, titubant légèrement et se retourna avec un sourire d'excuse.

— Je n'ai pas l'habitude de boire autant.

Dans la chambre de Malko, le grand écran Akai était ouvert sans le son, sur CNN. Sans lui laisser le temps de réfléchir, Malko amena avec douceur Teresa jusqu'au lit. Elle ne résista pas, s'y asseyant d'abord, puis se laissant aller en arrière, un genou replié.

Malko la rejoignit, se pencha et l'embrassa. Aussitôt, la jeune femme lui rendit son baiser avec passion, crispant une main sur sa nuque. Sa langue dansait une sarabande infernale, comme si elle tentait d'aspirer la sienne. Malko voyait son bassin se cambrer, se soulevant presque du lit. Sa main descendit, effleurant un sein, puis les courbes du ventre. Teresa n'interrompit pas son baiser. Malko continua, suivant sur la robe le serpent d'une jarretelle, puis le bas. Il fit une pause à l'ourlet, fila jusqu'au genou rond et reprit le même chemin en sens inverse.

Seulement, cette fois, ses doigts se glissèrent sous la robe. Instinctivement, Teresa essaya d'écarter les jambes, mais le tissu l'en empêchait en partie. Elle y arriva suffisamment pour permettre à Malko de remonter à l'intérieur de la robe, le long du nylon. Il ne s'arrêta pas à la lisière. Teresa sursauta en sentant ses doigts caresser l'intérieur de ses cuisses. Elle poussa un gémissement sourd lorsqu'il atteignit le fin nylon censé protéger son intimité. Tellement moite que Malko eut envie de la violer sur-le-champ. Ses doigts continuèrent leur exploration, se faufilant sous la dernière barrière. Teresa respirait lourdement, la robe maintenant remontée à mi-cuisses.

— Ah !

La bouche grande ouverte, elle avait poussé un cri bref, aussitôt retenu. Malko venait d'atteindre son point le plus sensible et tournait lentement autour. Teresa fut brutalement agitée de plusieurs secousses qui descendirent le long de son bassin comme des spasmes d'accouchée. Puis elle gémit d'une voix méconnaissable :

— Enlève ma robe ! Je t'en prie.

— Non, dit Malko, poursuivant avec obstination un fantasme bien précis.

Il interrompit sa caresse pour se défaire, libérant un membre de granit. Puis il fit glisser le triangle de nylon le long des jambes de Teresa et s'agenouilla entre ses cuisses. Sans même relever la robe plus haut, il se coucha sur la jeune femme et se guida en elle, l'emplissant d'un seul élan.

Teresa se cambra, comme sous la secousse d'un électrochoc. Les cuisses grandes ouvertes, elle referma les bras autour de Malko, pour mieux l'enfoncer dans son ventre. D'une voix rauque, basse, presque inconnue, elle supplia :

— *Cogeme ! Cogeme !*

Ses reins décollaient du lit, une grosse veine battait sur son cou.

Malko se mit à la pilonner, à lents coups de reins qui l'enfonçaient jusqu'à la garde. De nouveau, il la sentit jouir. Lui-même devait serrer les dents pour se retenir. Il parvint à se retirer, toujours aussi raide. Teresa poussa une exclamation déçue.

— Non !

Déjà, il la retournait, l'agenouillait. En un clin d'œil, il fut de nouveau en elle, dans une position qui lui permettait de la prendre encore mieux. La croupe haute, Teresa s'aplatit comme une chatte, se mit à gémir au rythme des coups de boutoir qui la poussaient en avant. Les deux mains crispées dans ses hanches, Malko se déchaîna.

Elle cria en sentant sa semence jaillir en elle, puis retomba lentement.

Beaucoup plus tard, elle vint dans ses bras et murmura :

— Je n'avais jamais fait l'amour tout habillée, c'est très excitant.

CNN continuait à moudre inlassablement les nouvelles du monde. Malko sentit son désir renaître. Teresa s'était débarrassée de ses vêtements : nue, elle était presque plus belle, les reins creusés faisant ressortir les courbes de ses fesses. C'est là qu'il commença à l'embrasser, tout en massant son sexe encore gonflé de plaisir. Ils n'avaient pratiquement pas parlé. C'était la rencontre de deux animaux qui avaient eu très peur et retrouvaient la vie.

Il la reprit, allongé sur elle, la força à resserrer les jambes, la massant ensuite très lentement. Elle jouit plusieurs fois, coup sur coup jusqu'à lui dire :

— Attends, je n'en peux plus !

Il l'avait amenée là où il voulait. Après l'avoir libérée, il la retourna sur le ventre et contempla longuement la courbe de ses reins. Il la suivit des doigts, glissant peu à peu plus bas. Teresa ondulait sous sa caresse.

— Viens ! murmura-t-elle.

Sa croupe semblait tirée en l'air par un aimant invisible. Il s'agenouilla derrière elle et, du doigt, commença à agacer l'ouverture de ses reins. D'abord, elle se raidit, mais peu à peu, Malko l'apprivoisa. Jusqu'au moment où il s'allongea sur elle, plaçant son sexe à la place de ses doigts. Teresa ne se débattit même pas.

— Ne me fais pas mal, dit-elle seulement, c'est la première fois.

Cela décupla son désir. Il dut peser de tout son poids pour vaincre la résistance involontaire de la jeune femme. Elle cria quand il pénétra avec lenteur dans ses reins. Malko demeura immobile. Lorsqu'il la sentit se détendre, il acheva de l'ouvrir. Les mains nouées aux draps, elle subissait.

Il se vit dans la glace, enfoncé dans cette croupe somptueuse et faillit éjaculer sur-le-champ. Mais il lui manquait encore quelque chose... Glissant une main sous Teresa, il se mit à la caresser. Au bout

d'un moment, il sentit les globes fermes des fesses se détendre, s'amollir comme pour faciliter sa pénétration. Imperceptiblement, Teresa commença à onduler sous lui. Alors seulement, il se mit à la sodomiser à grands coups profonds qui finirent par lui arracher des gémissements qui n'étaient plus de douleur. Sortant presque entièrement de ses reins, il retombait, la clouant au lit.

Encouragé par sa participation, il la tira vers lui, l'agenouillant et l'ouvrant encore plus. C'est dans cette position qu'il atteignit son plaisir. Encore plus mental que physique. Il demeura en elle, encore raide, ne voulant pas quitter cette croupe somptueuse. Teresa ne protesta pas. Miracle, il reprit de la vigueur et, cette fois, ils se déchaînèrent tous les deux. La jeune femme bondissait sous lui, comme pour le désarçonner. Ils étaient inondés de sueur et il crut qu'il n'arriverait jamais à jouir.

Calmés, ils restèrent allongés, muets, hébétés de plaisir et de fatigue.

— Je n'aurais jamais cru que c'était ça, soupira Teresa.

En dépit de ses excès de la nuit, Malko se réveilla de nouveau excité et plongea aussitôt dans le ventre accueillant de Teresa. Il la besognait doucement lorsque le téléphone sonna. Il répondit. C'était pour elle.

Teresa écouta, dit quelques mots et raccrocha. Il sentait tout son corps raidi.

— Oscar Lopez-Triana est à Bogota, annonça-t-elle.

CHAPITRE XXI

Malko s'immobilisa, brutalement ramené à l'horreur de sa mission ratée.

C'était presque comme si le chef du DAS de Medellin était entré dans la chambre où il était en train de faire l'amour à Teresa.

— Qu'est-il venu faire ? demanda-t-il.

— Recevoir une décoration pour s'être distingué dans la lutte contre les *narcos*. C'est-à-dire avoir fait arrêter tous les concurrents de Pedro Garcia Velasquez, dit Teresa d'une voix amère.

Malko se retrouvait quelques jours en arrière, en train de contempler ce qui émergeait de sous un rouleau compresseur. Il croisa le regard de la jeune juge.

— Tu peux savoir où il se trouve, ce qu'il fait ?

— Pourquoi ?

— Je te le dirai plus tard.

— Je vais essayer.

Il la regarda disparaître dans la salle de bains. De nouveau, le cauchemar le rattrapait. Il n'avait plus rien à faire à Bogota. Il ne lui restait plus qu'à prendre, tard dans la soirée, son avion pour New York où il avait rendez-vous avec quelques musées, avant de s'embarquer sur le nouveau vol d'Air France New York, Lyon, Strasbourg. Teresa ressortit de la salle de bains.

— Je dois aller au DAS, expliqua-t-elle. Pour les formalités de mon départ.

— Retrouvons-nous pour déjeuner, suggéra Malko. À la *Casa Vieja* en face de l'hôtel. N'oublie pas ce que je t'ai demandé.

Les trois guitaristes de la *Casa Vieja* s'en donnaient à cœur joie. Isolés à une petite table, Teresa et Malko ne parlaient guère, la main dans la main. La jeune juge était encore sous le double choc de la mort de Miguel Botero et de sa nuit passionnée avec Malko. Tout cela cohabitait difficilement dans sa tête. Aux tables voisines, leurs anges gardiens arboraient des mines farouches, essayant de ne pas trop s'intéresser à leur flirt.

— Tu as appris quelque chose ? demanda-t-il.

— Presque rien, dit-elle. On ne sait même pas où il habite. Il prétend être menacé... Mais je sais qu'il doit boire un verre ce soir avec le patron du DAS de Bogota, le docteur Cano, dans un endroit qui s'appelle le *Lloyd's*. Un bar très fréquenté par les gens de la DEA et les policiers. Au coin de la calle 94 et de la carrera 14 A.

— À quelle heure ?

— Je ne sais pas. Probablement vers sept-huit heures.

Elle se tut, visiblement intriguée et demanda à voix basse :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas encore, dit Malko.

Ils remontèrent au *Tequendama* après le café et sans se concerter, se retrouvèrent sur le lit en train de faire l'amour. Cette fois, la jeune femme ne fut pas surprise lorsque Malko la prit sans la déshabiller. Elle se faisait aux bonnes choses.

— Je n'arrive pas à croire que je pars demain matin pour Miami, soupira-t-elle. Quel dommage que tu ne puisses pas venir.

— J'irai te rendre visite, promit Malko.

Si Dieu le voulait. Ils reprirent une tenue plus décente. Teresa avait encore des formalités administratives à accomplir. Ils se quittèrent dans le hall du *Tequendama*. Dès qu'elle fut partie, Malko remonta dans sa chambre.

Le *Lloyd's* ressemblait à un élégant pub anglais, entre la calle 94 et la 95. La 95, à cet endroit, se terminait en impasse, avec une superbe pelouse. Une cabine téléphonique rouge se dressait devant et un *celador* armé d'un vieux riot-gun patrouillait sur le gazon. Malko arrêta sa voiture sur la carrera 14 B, éteignit ses lumières et demeura au volant. Il avait discrètement quitté l'hôtel par la porte de côté, tandis que son escorte attendait devant l'entrée principale du *Tequendama*. D'après le peu de voitures garées en face du *Lloyd's*, l'établissement était encore pratiquement vide.

Les gens commencèrent à arriver une demi-heure plus tard. Surtout des hommes, mais quelques jolies femmes aussi. Cela servait visiblement de lieu de rendez-vous. De son poste de guet, Malko observait les allées et venues. Il fut récompensé peu avant sept heures. Oscar Lopez-Triana descendit d'une BMW grise, accompagné d'une jeune femme et d'un autre homme. Ses cheveux jaunâtres se voyaient de loin. Malko attendit un moment puis traversa la pelouse, hésitant sur la marche à suivre.

Il fit le tour du bloc et tourna dans une allée sombre bordée par un mur relativement bas. En se hissant dessus, Malko aperçut un jardinet qu'une grande baie séparait de l'intérieur du *Lloyd's*. À travers les

vitres on distinguait pas mal de clients, mais pas Oscar Lopez-Triana. Il n'y avait donc plus qu'une méthode à adopter. Retournant à la voiture, il se remit en planque. Cela dura une heure, au bout de laquelle le chef du DAS de Medellin et ses compagnons ressortirent.

Malko n'eut aucun mal à suivre la BMW dans la circulation intense de la soirée. Elle rejoignit l'autopista del Norte, continuation de la Septima. Le chef du DAS déposa ensuite ses deux passagers devant un immeuble au coin de la calle 104 et continua. Pour s'arrêter un peu plus loin, en face d'un building moderne avec un superbe perron de marbre.

Oscar Lopez-Triana émergea de sa BMW et grimpa rapidement les quelques marches. Malko, à son tour, stoppa et bondit à sa suite. Du coin de l'œil, il aperçut, garées le long du trottoir, trois 4 × 4 aux vitres teintées, signalant l'escorte d'une personnalité. Lorsqu'il arriva à la grande porte vitrée, Oscar Lopez-Triana attendait en face de la console d'un concierge en train de téléphoner, observé par quatre hommes aux mines patibulaires répartis dans le hall. Visiblement des gardes du corps.

Malko poussa la porte au moment où le concierge raccrochait et désignait l'ascenseur avec un sourire au chef du DAS de Medellin. Les quatre gardes du corps se retournèrent, suspicieux, vers le nouveau venu. Oscar Lopez-Triana ouvrait la porte de l'ascenseur.

— Oscar !

Malko avait donné à sa voix un ton joyeux et chaleureux.

Le Colombien se retourna, à demi entré dans la cabine. Esquissant d'abord un sourire surpris.

— Attendez-moi ! cria Malko.

Prenant les gardes du corps de vitesse, il traversa le hall presque en courant, et entra dans la cabine, poussant Oscar Lopez-Triana devant lui. La porte se referma avec un claquement sec. Une lueur terrifiée passa dans les prunelles noires d'Oscar Lopez-Triana qui venait machinalement d'appuyer sur le bouton du quinzième.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? bredouilla-t-il.

Malko eut un sourire glacial.

— Je vous suivais.

— Mais, mais pourquoi ? croassa le Colombien.

Le Beretta 92 emprunté à Miguel Botero était déjà enfoncé dans son cou. Les traits d'Oscar Lopez-Triana se décomposèrent.

— Vous ne vous en doutez pas ? demanda Malko.

L'autre fuyait son regard.

— Je... Je ne comprends pas, bafouilla-t-il. Je...

L'ascenseur s'arrêta avec une secousse imperceptible et les portes s'ouvrirent. Malko aperçut un couloir tapissé d'une épaisse moquette verte et une porte ouverte, presque en face de lui. Dans

l'entrebâillement se tenait Melinda Avila. Son œil gauche était marbré de bleu et de jaune, sa lèvre inférieure avait doublé de volume. Son regard se posa sur Malko avec stupéfaction.

Pendant quelques secondes qui lui parurent interminables, le regard de Melinda demeura accroché à celui de Malko. Oscar Lopez-Triana semblait transformé en statue de sel. Puis les lèvres de la jeune femme s'écartèrent en un sourire carnassier, féroce. Elle ouvrit la porte en grand.

— Entrez, dit-elle.

Malko poussa Oscar Lopez-Triana devant lui. Melinda referma la porte doucement. Ils se trouvaient dans le hall de marbre desservant toutes les pièces de l'appartement. Melinda Avila en désigna une du doigt à Malko.

— Il est là, fit-elle simplement.

Malko écarta le Beretta 92 du cou d'Oscar Lopez-Triana et pénétra dans la pièce. Un homme était installé dans un fauteuil en face d'un grand écran de télévision. Le visage empâté, le menton en galoche, une mèche sur le front, son corps épais boudiné par une chemise mexicaine rose. Il tourna la tête et Malko croisa son regard. D'abord étonné, puis inquiet, enfin furieux. Il se redressa à demi.

— Oscar, qui est-ce ?

Le chef du DAS n'eut pas à répondre. Pedro Garcia Velasquez venait d'apercevoir le Beretta. Sa main fila comme un cobra vers sa ceinture d'où il arracha son Colt à la crosse en or. Il n'avait pas encore repoussé le chien quand le premier projectile le frappa en pleine poitrine. Pedro Garcia Velasquez poussa une sorte de rugissement, se dressa, une tache plus sombre sur sa belle chemise brodée. La seconde balle lui fit éclater le cœur.

Foudroyé, il retomba dans le fauteuil, les yeux fixes, la bouche entrouverte, le pouce encore crispé sur le chien de son Colt.

Les tympan vibrant encore des deux détonations, Malko se retourna. Melinda contemplait le cadavre avec un mélange de dégoût et d'extase. Blême, Oscar Lopez-Triana essaya d'affronter les yeux dorés de Malko mais son regard vacilla.

— Il est mort, fit-il. Vous l'avez tué. C'est... c'est fantastique.

Malko lui montra le Beretta 92.

— Vous savez à qui appartient cette arme ? demanda-t-il d'une voix douce. À Miguel Botero.

Le sang se retira d'un coup du visage d'Oscar Lopez-Triana. Il fixait le Beretta 92 avec horreur.

— J'ignorais ce qui allait arriver, bredouilla-t-il. Je pensais...

Il se tut. Le regard de Malko s'enfonçait en lui comme un laser. Ses traits se défirent, son menton se mit à trembler. Brutalement, il pivota et se rua en direction de la porte d'entrée. Malko prit le temps de viser soigneusement. Le projectile jailli du canon du Beretta pénétra dans la nuque d'Oscar Lopez-Triana et ressortit par le front, emportant une partie de la calotte crânienne. Le Colombien glissa le long de la porte. Malko tira encore trois fois, jusqu'à ce qu'Oscar Lopez-Triana soit tassé sur le dallage en marbre du hall.

Le silence retomba.

Rompue très vite par des coups frappés à la porte. Apparemment les détonations n'étaient pas passées inaperçues. Malko échangea un regard avec Melinda Avila. La jeune femme semblait à peine troublée par la double exécution à laquelle elle venait d'assister.

— Venez, dit-elle, tandis que les coups redoublaient.

Malko la suivit le long d'un étroit couloir jusqu'à une porte qu'elle ouvrit, donnant sur une pièce sombre.

— C'est un appartement dans l'immeuble voisin, expliqua-t-elle. Pedro avait prévu cet agencement afin de pouvoir échapper à la police.

Ironie du sort...

Ils se fixèrent quelques instants, puis Melinda se jeta dans les bras de Malko, l'étreignant de toutes ses forces.

— Partez vite, fit-elle, ils vont enfoncer la porte si je ne leur ouvre pas.

C'est elle qui le poussa dans l'autre appartement, refermant la porte sur lui. Il traversa plusieurs pièces, finit par trouver la porte d'entrée donnant sur le palier. L'ascenseur le mena jusqu'au rez-de-chaussée, et il sortit sans voir personne, regagnant sa voiture sans encombre.

Il ne ressentait qu'un grand dégoût mêlé d'une vague satisfaction. Lui qui avait horreur de la violence, il avait encore été obligé de tuer. Pedro Garcia Rodriguez ne serait pas livré à la Justice américaine, mais justice était faite néanmoins.

Teresa se dressa sur le lit. La speakerine des informations venait d'annoncer les meurtres de Pedro Garcia Velasquez et d'Oscar Lopez-Triana. Elle laissa la place à une équipe de télévision dont les caméras s'attardèrent longuement sur les cadavres, particulièrement celui de « El Mexicano » qui semblait dormir dans son grand fauteuil, le menton sur la poitrine. Fébrile, un commentateur parlait à toute vitesse, au milieu du brouhaha des policiers, évoquant une vengeance du Cartel de Cali, les concurrents du *narco* assassiné.

La jeune juge posa son regard sur Malko, avec une admiration teintée d'horreur.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-elle. Lui qui se croyait invulnérable...

— J'ai eu beaucoup de chance, dit Malko. Et, sans Melinda, je n'y serais pas arrivé.

Il restait à peine deux heures avant le décollage de son avion. Il était temps de partir.

L'aéroport de Bogota grouillait d'uniformes, des patrouilles en grande tenue, armées jusqu'aux dents. Wayne Maifort exhiba sa carte à une sentinelle pour faciliter le passage de Malko. Celui-ci alla reconnaître ses bagages sur le tarmac, avant leur chargement en soute. Le « 747 » d'Air France pour Paris était là, à côté du « 767 » de New York, à l'heure. Malko remonta ensuite dans le salon d'attente des VIP avec le chef de station de 1a CIA.

Après avoir quitté le *Tequendama*, ils s'étaient arrêtés à l'Ambassade US pour une brève et discrète cérémonie où la DEA de Bogota au grand complet, sous l'égide de John Clifton, avait chaleureusement félicité Malko.

Pour ménager la susceptibilité des Colombiens, il avait été décidé de garder le secret total sur son exploit. Il avait remis le Beretta 92 de Miguel Botero qui irait droit au musée secret de la DEA, à Miami. John Clifton avait serré Malko dans ses bras à l'écraser, trop ému pour parler. Pour la première fois depuis des années, la DEA connaissait autre chose que des revers.

Un haut-parleur crachota dans le salon VIP, annonçant le départ de l'avion de Malko. Wayne Maifort se leva pour l'accompagner jusqu'à la passerelle. Dissimulant difficilement sa jubilation. Ils se quittèrent à la porte du « 767 ».

— Vous avez changé un dicton de ce pays, lança joyeusement l'Américain.

— Lequel ? demanda Malko, intrigué.

— Jusqu'ici, on disait qu'il n'y avait que des gens bien dans les cimetières.

- (1) Salopard.
- (2) Salope.
- (3) Pédé.
- (4) Drug Enforcement Administration.
- (5) Tueurs.
- (6) Exploitations agricoles.
- (7) Café.
- (8) Gardiens de parking.
- (9) Departamento Administrativo de Seguridad (sorte de police judiciaire).
- (10) Tuez-les.
- (11) Falcon, nous arrivons dans cinq minutes. – Parfait, nous attendons. Terminé.
- (12) Où allons-nous ?
- (13) Chansons typiquement colombiennes.
- (14) Directeur général de la CIA.
- (15) Un investissement de la CIA.
- (16) Opération clandestine menée par la CIA en 1962 contre Cuba, terminée par un fiasco.
- (17) Cable News Network.
- (18) Non, pas maintenant.
- (19) Je vous en prie, arrêtez, elle est...
- (20) Baise-moi.
- (21) Tu n'as pas joui ?
- (22) Oh oui, encule-moi !
- (23) Harry la chemise sale.
- (24) Lézard.
- (25) Une rumeur.
- (26) Bien sûr !
- (27) Créole, c'est-à-dire locale.
- (28) Petite bombe.
- (29) Avec plaisir. Par ici.
- (30) Ils se dégonflent.
- (31) Le coyote jaune.
- (32) Frontière entre les USA et le Mexique.
- (33) L'homme fort, le chef.
- (34) Gang de quartier.
- (35) Sorte de soupe de poulet, avec de la crème, du maïs, des avocats et des pommes de terre.
- (36) Je t'écoute !
- (37) Descendons.
- (38) Va te faire foutre !
- (39) Asociación campesina de agriculturos y ganaderos del Magdalena Medio.

- (40) Magasin principal.
- (41) Tu veux ?
- (42) Mouvement subversif de gauche.
- (43) Orchestre de village.
- (44) Maintenant, prends-moi.
- (45) Arrête !
- (46) On a seulement des œufs et de la bière.
- (47) Vos bagages, Monsieur.
- (48) Ne le tuez pas !
- (49) Et l'armée ? – Seulement à Puerto Berrio, plus haut sur le fleuve.
– À quelle distance ? – À peu près deux cents tabacos (le temps de
fumer une cigarette, environ 4 minutes). – Bien, qui commande ? – Les
gens de l'Acedegam, ils ont tué tous les subversifs.
- (50) Il y a le téléphone, ici ? – Non, seulement à la mairie, deux pâtés
de maisons par ici, sur la place.
- (51) Que désirez-vous ? – Téléphoner. – Où ? – À Bogota.
- (52) Il y a une heure ou deux d'attente. Quel numéro ?
- (53) Bonne.
- (54) Littéralement : canards assis, cibles faciles.
- (55) Il a été chez lui vous attendre.
- (56) Hé, gringo, arrête-toi !
- (57) Viande grillée.